BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
111
C
34
NAPOLI

111
C
34-36.

83
C
9

Google

# LES TRAGÉDIES D'EURIPIDE,

TRADUITES DU GREC.

TOME I.

# LES TRAGÉDIES D'EURIPIDE,

TRADUITES DU GREC

Par M. PREVOST,

Professeur & Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez PISSOT père & fils, Libraires, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.

# A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MESSIEURS,

*LORSQUE j'entrepris la Traduction des Tragédies d'Euripide, je consultai plus mon courage que*

*mes forces. Les ſecours que m'ont fournis vos Ouvrages, les lumières & les conſeils que je dois à quelques-uns de vos Membres qui m'honorent de leur amitié, m'engagent à vous faire hommage d'un travail que vous avez favoriſé, perſuadé que ſi vous daignez l'agréer, j'aurai du moins un titre à l'indulgence du Public.*

*Je ſuis avec reſpect,*

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

PREVOST.

# VIE
# D'EURIPIDE.*

EURIPIDE naquit, suivant l'opinion commune, la première année de la LXXV^e Olympiade, le jour même de la fameuse bataille de Salamine. Suivant une autre chronologie, cette bataille eut lieu l'année précédente, et Euripide naquit le jour dont elle illustra l'anniversaire; mais six années avant qu'elle eût été livrée, c'est-à-dire, la troisième année de la LXXIII^e Olympiade, le vingtième jour du mois *boëdromion* qui répond à notre mois de juin, ensorte que sa naissance fut un augure de victoire.**

* Note I. ** Note II.

On ne sauroit douter qu'Euripide ne fût citoyen d'Athènes, mais il y a plus d'incertitude touchant le lieu de sa naissance. * La petite île de Salamine, voisine et dépendante d'Athènes, qui prétend à l'honneur d'être la patrie d'Homère, fut, dit-on, celle d'Euripide. On suppose que son père et sa mère, Athéniens d'origine, s'étoient retirés dans cette île au temps de l'invasion de Xerxès, pour se soustraire à ses funestes suites; et l'on ajoute qu'Euripide étant né le jour même auquel l'Euripe vit livrer une sanglante bataille, on lui donna un nom relatif à cette circonstance. Tous ces faits manquent de certitude. Euripide étoit de Phlya, bourg d'Attique dans la tribu Cécropide ou Ptolémaïde; et je ne

* Note V.

sais si l'on ne peut point présumer que c'est là qu'il reçut le jour. Son nom existoit avant lui, et d'autres après lui le portèrent; ensorte qu'il est inutile de lui chercher une étymologie personnelle. * Quant à la patrie de son père, il n'est point sûr que ce fût Athènes : il s'appeloit Mnésarque** et sa mère Clito. Ils s'enfuirent ou furent bannis du lieu qu'ils habitoient, et se retirèrent successivement en Béotie et dans l'Attique. La raison de cette fuite ou de cet exil est ignorée. Un seul auteur rapporte que Mnésarque étoit Béotien, et qu'il fut condamné dans sa patrie à la peine des banqueroutiers, qui consistoit à s'asseoir dans la place publique et à jeter un boisseau, ou plutôt à

* Note III.

** Ou Mnésarchide.

s'en couvrir la tête. Comme c'étoit une peine infamante, si l'on admettoit ce fait-là, on pourroit supposer que ce fut à cette occasion que Mnésarque s'expatria. Il étoit, dit-on, cabaretier. * La mère d'Euripide étoit d'une naissance distinguée; mais, soit que des revers l'eussent réduite à l'indigence, ou que la gaîté d'Aristophane ** ait prévalu sur la vérité, elle a passé pour vendeuse d'herbes; et c'est beaucoup qu'on n'ait pas cru, sur la parole de ce poète comique, qu'elle n'en vendit jamais de bonnes. (1) Des railleries de cette espèce ne sont pas une autorité; mais, quoi qu'en disent ses biographes, on a peine à se persuader qu'elles n'aient aucun fondement.

* Note V. §. 3, 4, 5.

** *Acharn.* v. 477. *Equitib.* v. 19. *Thesmoph.* v. 394.

Il faut convenir qu'un état si peu relevé s'accorde mal avec d'autres circonstances, (2) et l'on aura peine à comprendre que le fils d'une vendeuse d'herbes ait paru digne d'un oracle ; mais si l'oracle fut rendu, comme il y a lieu de le croire, par une troupe de Chaldéens diseurs de bonne aventure, la chose paroîtra moins surprenante. *

Cet oracle promettoit des *couronnes* au fils de Mnésarque. Le père trompé par cette expression ambiguë, ne douta point que les Dieux n'appelassent son fils à triompher aux jeux des athlètes. Il se hâta de l'envoyer combattre à ceux d'Olympie, mais sa jeunesse ** l'en fit exclure :

* Voyez après les notes, v. N° I.

** Il avoit dix-sept ans.

ailleurs il fut couronné. *

Il est heureux que cette victoire n'ait pas séduit son amour propre, et que l'instinct du génie ait été plus puissant que l'empire des circonstances. Nous ne savons point précisément à quelle époque de sa vie il abandonna la vocation à laquelle son père l'avoit destiné, (3) mais il paroît que la peinture fut le premier des beaux arts auquel il s'appliqua. ** L'on peut croire que ce ne fut pas sans succès, puisqu'on conserva longtemps ses tableaux à Mégare, qu'on y montroit aux curieux; et lorsque dans la suite il se livra à la poésie, il excella dans l'art de peindre. Il semble être l'auteur d'une idée que Thimanthe s'ap-

* Aux jeux Théséens et Eleusiniens, à Athènes. *Aul. Gell.* XV. 20.

** Note VII.

propria en la transportant sur la toile; dans le sacrifice d'Iphigénie il jette un voile sur le visage d'Agamemnon. * Sa lecture peut instruire ceux qui cultivent les arts; en s'occupant de cet objet, il semble qu'on l'ait cité par préférence. (4) La poésie est sœur de la peinture. Les artistes dans ces deux genres voient la nature des mêmes yeux, pour l'imiter et pour l'embellir. Socrate aimoit la nature et vivoit avec les artistes; il fut sculpteur dans son enfance et poète dans sa vieillesse. ** Plus les beaux arts sont rapprochés, plus leurs progrès sont sûrs et rapides; mais un seul homme ne peut exceller que dans un seul genre, la poésie devoit

* *Iphig. Aul.* v. 1550.

** Il mit en vers les Fables d'Esope. *Plat. Phed.*

fixer le choix d'Euripide. Il ne faut pourtant pas croire, * comme un auteur l'assure, qu'il ne fût âgé que de dix-huit ans lorsqu'il tourna ses vues du côté de la tragédie; cela ne sauroit s'accorder avec les autres occupations qui partagèrent sa jeunesse et qui précédèrent ses travaux poétiques. **

Euripide étudia l'éloquence sous le sophiste Prodicus, qui jouissoit alors d'une grande réputation. (5) Son maître de philosophie fut le fameux Anaxagore, un des derniers philosophes de la secte Ionique. Cette école de philosophie qui remonte à Thalès de Milet, l'un des sept sages de la Grèce, s'étoit toujours distinguée par son application aux sciences réelles et à l'étude de la

* Aul. Gell. XV. 20.
** Note IX.

nature: on la nomma la secte des *Physiciens*. Anaxagore fut un de ses plus illustres sectateurs, et s'acquit dans la Grèce une grande célébrité. Cette récompense des talens souvent leur devient funeste: quelques opinions singulières fournirent un prétexte à l'envie; Anaxagore fut accusé d'impiété, banni, persécuté; et l'on assure qu'Euripide plein d'admiration pour son génie, mais effrayé par son exemple, se sépara des philosophes sans abjurer la philosophie qu'il fit monter sur le théâtre. Ceci exige quelques éclaircissemens.

Anaxagore, né à Clazomène ville d'Ionie, la 1re année de la LXXe Olympiade, instruit par de longs voyages et par des études profondes, ne trouva point de théâtre plus digne de ses talens

que la ville brillante et superbe qu'un poète Grec caractérise en l'appelant *la Grèce de la Grèce*. Il éleva dans Athènes une école de philosophie. On lit dans divers auteurs qu'il n'avoit alors que vingt ans ; mais outre qu'il est peu probable que le génie le plus précoce puisse être maître à cet âge dans une science où l'on vieillit disciple, diverses raisons montrent qu'il faut reculer de vingt-cinq ans cette époque, (6) Euripide qui en avoit trente * put profiter dès-lors de ses leçons, et les suivre avec autant d'ardeur que de constance. Il s'écoula treize ans entre ce temps et celui de sa première victoire dramatique. Cet intervalle a pu suffire à ses études philosophiques, et au premier développement de son talent poé-

* Suivant Diog. Laerce, Barnes.

tique. Il est assez vraisemblable que la condamnation d'Anaxagore fut annoncée de loin par des persécutions de détail; c'est la marche de l'intolérance: ainsi, quoique l'exil de ce philosophe, sa prison, sa sentence, n'aient eu lieu que vingt-cinq ou vingt-sept ans après son arrivée à Athènes, * je ne voudrois pas nier qu'un esprit pénétrant n'eût pu dès les premieres années de son séjour prévoir l'orage qui se formoit, et je n'oserois pas traiter de foiblesse la prudence d'Euripide s'il tâcha de s'y dérober. **

Ce qui pourtant rend la chose douteuse, c'est qu'il ne craignit point de témoigner sa reconnoissance pour son maître et son at-

* *Mém. de l'Acad. de Berlin.* Tome VIII. page 349.

** Suid. Eurip.

tachement à ses principes, (7) et qu'il mérita de son siècle le surnom qu'a décerné le nôtre au défenseur de l'humanité, qui fut en même temps le favori de Melpomène, celui de *poète philosophe*. (8)

Si la physique avoit occupé seule l'esprit et l'attention d'Euripide, on pourroit s'étonner qu'il eût passé brusquement de ses recherches profondes à l'étude de la poésie dont l'imagination fait l'essence, et qui paroît peu compatible avec une exactitude sévère; mais outre que la physique du temps prêtoit à l'imagination et s'accommodoit de ses écarts, on sait qu'Euripide, formé d'ailleurs dès sa jeunesse à l'éloquence et aux beaux arts, joignoit l'étude du cœur humain à celle des dogmes d'Anaxagore. Socrate qui,

comme lui, avoit étudié sous ce philosophe, et qui étoit plus jeune que lui d'une quinzaine d'années,* sentit bientôt le vide d'une science qui sans interroger la nature vouloit deviner ſes secrets; ** il tourna son attention sur lui-même et fit, comme dit Cicéron, descendre la philosophie sur la terre. Si ses liaisons avec Euripide commencèrent dès le temps auquel celui-ci suivit les instructions d'Anaxagore, Socrate put recevoir de lui d'utiles directions. Il seroit sans doute glorieux pour le poète d'avoir contribué à former l'ame du philosophe; mais ce n'est là qu'une conjecture, et je dois même convenir qu'elle est tout-à-fait contraire à l'assertion de quelques biographes qui préten-

* Marm. Oxon.

** Plat. din. Phédon. §. 63.

dent qu'Euripide fut le disciple de Socrate. Mais on * a déja fait sentir l'absurdité de mettre un homme de trente ans sous la direction d'un enfant de quatorze ou quinze. Que Socrate, né pour opérer dans la philosophie une révolution importante, ait senti de bonne heure l'influence de son génie, qu'il ait passé dans la carrière celui qui avoit sur lui la supériorité que donnent les années, et que bientôt leurs âges se soient égalisés, c'est une conjecture probable et que les circonstances justifient; on prétend même qu'il eut part aux compositions d'Euripide, (9) et qu'il se servoit de son nom; comme on dit que Scipion se servit de celui de Térence; on est du moins fondé à

* Barn. Vit. Eur. §. 13. Bayle, *Eurip.* Note (*c*).

croire que ses conseils ne lui furent pas inutiles; et lorsqu'Euripide remporta sa première victoire, Socrate étoit en état d'être son Aristarque. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'ils s'admiroient réciproquement. Socrate n'alloit au spectacle que pour entendre les tragédies d'Euripide, *dont il estimoit la poésie remplie de sentences propres à exciter l'amour de la vertu.** Euripide ne fut point intimidé par une cabale puissante qu'il vit se former contre Socrate; et quoiqu'il soit mort avant lui, et qu'il n'ait pu, comme on l'a cru, faire allusion à son supplice dans sa tragédie de *Palamède*, ses autres pièces nous offrent des traits qu'on ne peut s'empêcher d'appliquer à ce philosophe, et qui font preuve de l'estime qu'il

* Æl. Var. Hist. II. 13.

lui témoignoit hautement. (10)

L'amitié qui les unissoit n'empêchoit pas qu'ils ne différassent à bien des égards. Euripide, doué d'une imagination poétique, se livroit avec enthousiasme à ces systêmes vastes et hardis que leurs auteurs semblent n'envelopper d'un nuage que pour en cacher la profondeur. Socrate, plus sage dans sa marche, vouloit ramener les sciences aux applications usuelles, s'efforçoit de contenir les desirs et la curiosité de l'homme, dans le cercle étroit qui mesure la foible portée de sa vue et celle de ses besoins. Un philosophe qui vécut un demi-siècle avant Socrate, avoit caché dans le temple de Diane les écrits où il exposoit son systême (11), afin de les rendre plus respectables à la pos-

térité, et que, lorsqu'on les trouveroit après une longue suite de siècles, ils devinssent des livres sacrés : il se flattoit ainsi d'aller à l'immortalité d'un vol moins rapide, mais sûr; et il comptoit, avec assez de raison à ce qu'il semble, sur la sottise des hommes pour établir sa renommée : c'est Héraclite le *tenébreux*, fameux par l'obscurité de son style, autant que par ses larmes (12) et sa misanthropie. L'admiration d'Euripide pour ce philosophe, trompa ses précautions orgueilleuses; il pénétra dans le temple de Diane, et révéla cette doctrine qu'il trouva sublime (13). On raconte à ce sujet, qu'ayant remis à Socrate un de ces ouvrages qui faisoient l'objet de son admiration, le philosophe le lut, et le rendit, en disant, avec cette sim-

plicité qui étoit dans son caractère : *Ce que j'en puis comprendre est bon, et sans doute il en est de même de ce que je n'y comprends pas ; mais pour pénétrer dans cet abîme, il faut un plongeur de Délos* (14).

C'est ainsi qu'Euripide puisoit dans la lecture (15) et dans le commerce des sages, ces sentimens et ces lumières qu'il déploya bientôt sur la scène. Eschyle et Sophocle l'avoient précédé dans cette carrière périlleuse (16) : le premier avoit changé en théâtre fixe le char ambulant de Thespis, et avoit forcé Melpomène à s'exprimer avec décence ; mais il substitua quelquefois l'enflure à la majesté (17). Sophocle le premier vit le terme où l'art peut atteindre ; il sut allier la vérité, la

simplicité de la nature à la hauteur, à la dignité du cothurne; le feu et les élans de l'imagination la plus sublime, à la sagesse de l'ordonnance, à la régularité du dessin : ses ouvrages furent le modèle sur lequel Aristote traça les règles de sa poétique. Il fit quelques changemens aux usages dramatiques introduits par Eſchyle : les chœurs de celui-ci n'étoient composés que de douze personnes; Sophocle en ajouta trois (18).

Pour sentir l'importance de cette réforme, et de quelques autres qu'on lui attribue (19), il faudroit pouvoir juger des représentations anciennes, autrement que par des descriptions. Les spectacles, qui de nos jours font les plaisirs des nations policées, ne peuvent point nous en

donner une idée juste : qu'on substitue à nos salles étroites et mal construites, un amphithéâtre de marbre, capable de contenir plus de vingt mille personnes, orné d'urnes et de statues, et d'une noble architecture ; à l'air étouffé et méphitique qu'on y respire, l'air pur d'un ciel découvert ; aux vapeurs infectes qui offensent également les organes et l'imagination, une rosée de doux parfums, qui par des canaux invisibles et multipliés venoit à-la-fois rafraîchir et flatter les sens ; qu'on se transporte au milieu de ce peuple aimable et sensible, ou qu'on rassemble en aussi grand nombre un peuple qui lui ressemble par ses graces, son goût et sa frivolité; qu'on fasse disparoître de ses plaisirs la gêne et la contrainte, et qu'on y sub-

stitue la liberté républicaine ; plutôt que de l'altérer, qu'elle dégénère en licence ; et l'on aura du théâtre d'Athènes une image imparfaite sans doute, mais pourtant assez ressemblante. On comprendra sans peine l'enthousiasme des spectateurs, et l'émulation des poètes, excitée par des prix et des honneurs publics, qui ne le cédoient point à ceux dont on couronnoit les athlètes, et que Cicéron compare à la pompe des triomphateurs : on sentira que le préjugé barbare qui avilit un talent sublime, étoit incompatible avec tant de respect pour l'art qui lui doit sa puissance ; et l'on cessera de s'étonner en voyant Sophocle orné des dignités de la magistrature, être à-la-fois poète et tragédien.

L'immense étendue des théâtres Grecs fit recourir à divers artifices pour rendre la voix plus sonore, et pour la faire pénétrer jusqu'aux spectateurs les plus reculés. Les masques servirent à cet usage ; ils avoient remplacé la lie dont les premiers acteurs se barbouilloient le visage : car les fêtes de Bacchus virent naître la tragédie (18) ; leur origine fut sacrée parmi les Grecs, comme celle des spectacles de presque toutes les nations. * Le chœur y jouoit d'abord le principal rôle ; il chantoit les louanges des dieux ; et lorsque l'art se perfectionna, et que les drames prirent une forme régulière, le chœur n'oublia point son premier emploi. Les tragédies entières étoient récitées d'une manière accentuée

* Tels furent nos *Mystères*.

et musicale * ; mais le chœur chantoit dans les entre actes, des odes et des hymnes dont le ton, le mètre et le rhythme poétique prouvent que leur musique n'étoit pas un simple récit. Ce chant étoit accompagné de danses religieuses ; tout étoit réuni pour rendre ce personnage intéressant et respectable. C'étoit aussi dans les chœurs que le poète inséroit quelques maximes relatives aux circonstances ; et les poètes comiques étoient dans l'usage de s'adresser au peuple en personne par la bouche du chœur : cet endroit de leur pièce s'appeloit *parabaſe*.

On sait jusqu'à quel point ils

* Si l'on veut voir ce qui a été écrit sur ce sujet avec le plus de goût et de connoissance, il faut lire un *Mémoire sur les Accens de la Langue Grecque*, par M. l'abbé Arnaud; Acad. des Inscr. T. XXXII. p. 447.

avoient poussé la licence : c'étoit peu d'attaquer les poètes et les philosophes, les magistrats et les généraux étoient soumis à leur censure ; le peuple pardonnoit tout, pourvu qu'on sût le faire rire. Il n'est pas vrai que Socrate ait été la victime des railleries d'Aristophane (19) ; mais il est vrai qu'il fit ses efforts pour le tourner en ridicule, et qu'il lança contre lui des railleries très-piquantes. Un poète ami de Socrate, ne devoit pas être épargné ; non-content d'avoir harcelé Euripide pendant sa vie, Aristophane le poursuivit jusques dans les enfers. *

Ce coup d'œil jeté sur la scène où l'on vit briller Euripide, suffit pour faire juger que les succès n'étoient pas moins diffi-

* *Ranæ.*

ciles

ciles que glorieux. Ce poète fleurit dans la période la plus brillante des beaux arts *. Un peuple accoutumé aux belles choses en tout genre, devoit être un juge sévère. Dans les combats poétiques, un petit nombre de juges décernoient la victoire : sous l'empire du génie et de la liberté, il semble qu'on dût trouver sans peine des hommes capables d'apprécier le mérite.

Ce n'est pas pour relever la gloire d'Euripide que je fais cette observation : on doit plutôt être surpris du petit nombre de ses victoires, comparé à la multitude de ses productions dramatiques. Il publia au moins 75 pièces de théâtre **, et ne fut

* Winckelmann.

** Quelques personnes lui en ont attribué quatre-vingt-douze. *Voyez* Note II, §. 8.

couronné que cinq fois. (Un seul auteur dit quinze fois ). Il est vrai que la justice ne dictoit pas tous les jugemens (20) ; on pourroit aussi soupçonner que quelques-unes de ces victoires furent remportées par quatre pièces réunies comme c'étoit l'usage (21). La première eut lieu dans la 43^e^. année de son âge *, et la dernière après sa mort. La pièce couronnée fut présentée par son neveu qui portoit le même nom que lui **.

La plus grande partie des ouvrages d'Euripide ne nous est connue que par les titres et par quelques fragmens. Quoique le genre tragique soit celui dans lequel il a le plus travaillé, il ne

* *Marm. Oxon.*

** *Suid. Schol. Aristoph.* Voyez *la Table Chronol.*

s'y borna pas, et composa plusieurs pièces appelées *satiriques* qui étoient destinées aux fêtes de Bacchus, et qui respirent la gaîté et même la joie *, sans parler de quelques petites pièces de vers, d'une hymne sur la défaite des Athéniens en Sicile, et d'une ode sur les victoires d'Alcibiade aux jeux Olympiques, dont il nous reste des fragmens. Une chose assez singulière, c'est que la plupart de ses tragédies les plus belles et les plus touchantes furent l'ouvrage de sa vieillesse *.

C'est peut-être à cette circonstance, autant qu'à la tournure de son esprit et à son goût pour la philosophie, qu'il faut attribuer le ton sententieux qui le ca-

* Telle est, parmi les pièces que nous possédons, celle du *Cyclope*.

** Note VI. §. 4, 5.

ractérise. * Lorsque les maximes générales sont ménagées avec discernement, elles ont le double avantage d'instruire et de plaire; c'est un ressort utile et puissant, qu'un auteur tragique auroit bien tort de s'interdire : ce sont les vers sententieux qui volent de bouche en bouche, qu'on retient et qu'on applaudit. Ce n'est pas le talent d'un écrivain médiocre, de réunir en un faisceau de lumière, les traits épars de plusieurs vérités, de rajeunir de vieilles maximes, ou d'en faire goûter de nouvelles; mais on peut condamner l'abus de ce talent, & j'avoue qu'à cet égard Euripide n'est pas exempt de reproches. (22) La douceur de ses vers et la sensibilité profonde qui règne dans tous ses ouvrages, de-

* Aristote l'appelle γνωμικωτατον.

mandent grace pour un défaut qui tient peut-être à ses qualités mêmes.

L'amour et la fureur (23) n'ont été peintes par aucun autre avec des couleurs plus fortes et plus vraies. Un très-bon juge * l'a appelé *le plus tragique* des poètes ; un oracle un peu suspect (24), mais qui exprimoit le sentiment du public et des gens de goût (25), a dit qu'il fut *le plus sage* ; et dans le genre *pathétique*, un grand rhéteur (26) le met au premier rang. (27) Il excelloit sur-tout dans l'art d'employer sur la scène l'éloquence et la politique (28) ; mais, soit qu'il fût persuadé que ce sont les beautés de détail qui font le principal mérite d'un ouvrage dramatique, soit que son génie

* Aristot. *Poët.* C. XXIII.

fût moins fait pour concevoir l'ensemble et suivre avec exactitude le développement d'une action, que pour en peindre avec chaleur les circonstances les plus touchantes, Euripide le cède à Sophocle dans l'art de tracer ses plans, et de ménager jusqu'à la fin un intérêt croissant et soutenu; ses expositions sont claires, mais sans aucun art (29); le ſpectateur est toujours occupé, presque toujours ému; mais trop souvent deux sentimens divers se partagent le droit de faire couler ses larmes, et l'unité d'action n'est pas toujours respectée. On seroit porté à croire qu'il travailloit quelquefois avec trop de rapidité; il n'y a point de poète qui soit moins semblable à lui-même. Qu'on compare Electre à Médée, les Troyennes à l'Iphi-

génie (30); et dans la même pièce qu'on rapproche, par exemple, quelques scènes de l'Hécube, on aura peine à souscrire au jugement d'un auteur Grec,** qui assure que les ouvrages d'Euripide sont écrits avec *tant de soin, qu'il ne lui échappe rien d'incorrect ni rien d'invraisemblable.* Voici pourtant un trait qui confirme ce jugement. Euripide racontoit, en présence du poète Alcestis, qu'il avoit mis trois jours entiers à faire trois vers. *Et moi*, dit Alcestis, *en trois jours j'en ferois cent.* — *Oui*, reprit Euripide, *mais vos cent vers dureront trois jours, &*

* L'Electre n'est pas authentique; et je vois que les Troyennes sont au nombre de quelques pièces choisies qu'on vient de traduire en Anglois: ainsi le jugement que j'en porte pourroit être hazardé.

** Dion Chrysostôme.

*les trois que j'ai faits vivront des siècles.* *

Veut-on connoître les défauts que ses contemporains reprochoient à Euripide? c'eſt souvent un moyen d'apprécier les qualités. Qu'on lise le parallèle que fait Aristophane de sa manière et de celle d'Eschyle. Ces deux poètes sont aux enfers, ils se disputent la pre mière place; le chœur les annonce, et désigne chacun des athlètes par des traits caractéristiques : ils en viennent aux prises, et la façon dont Euripide se loue n'est pas moins satirique que les reproches qu'on lui fait. Sans insister sur les détails, j'observe que les armes d'Eschyle sont des mots pompeux et sonores; Euripide se défend avec des phrases subtiles;

* Val. Max. III. 7.

on l'accuse d'un côté de trop de recherche, de l'autre de trop de simplicité : son style fournit matière à mille plaisanteries (31); on lui reproche des jeux de mots, des phrases équivoques; on tourne en ridicule la bassesse de quelques-uns de ses personnages *, et l'on censure l'impiété de ses maximes. Nous savons d'ailleurs qu'un certain Hygiénon accusa Euripide d'impiété, et lui intenta un procès en forme à l'occasion d'un vers d'Hippolyte. Euripide se défendit en réclamant la juridiction du théâtre : on ignore quelle en fut l'issue ; ** et pour juger s'il étoit coupable, nous soumettrons à l'examen ses opinions philosophiques (32). Quoique Sophocle eût donné l'exem-

* *Thesmophor. init.*

** Aristot. *Rhetor.* III. 15.

ple de jouer quelquefois sur les mots, * cela n'excuse pas Euripide de l'avoir imité. Le reproche de subtilité et de bassesse me paroît injuste, mais j'en apperçois l'origine. Le goût d'une nation tient à des circonstances qu'il ne faut point perdre de vue lorsqu'on veut l'apprécier. Nous avons fait remarquer que les théâtres grecs exigeoient de grands mouvemens; la voix, le geste et la taille de l'acteur devoient passer les bornes ordinaires; (33) et pour être sentis, les traits des passions devoient être exprimés avec tant de force, qu'ils n'étoient pas exempts de charge. Eschyle avoit accoutumé les Athéniens à ces écarts sublimes, mais souvent trop peu mesurés. Euripide,

* Αιας, αιαζειν. Ευρυσακες, λαβων σακος επωνυμον. SOPH. *Ajac. Lal.*

dont l'ame avoit encore plus de sensibilité que d'élévation, semble laisser parler la nature. * *Je peins les hommes tels qu'ils doivent être*, disoit Sophocle; *Euripide les peint tels qu'ils sont.* ** Il ne substitue point à la raison les mots nombreux et sonores: ce mérite qui se fait sentir à la lecture, parut un défaut sur la scène, l'envie et la malignité le convertirent en ridicule. S'il aima trop la philosophie, cet excès du moins vaut mieux que le défaut contraire; on doit plutôt pardonner à un poète de trop raisonner, s'il raisonne avec profondeur, que de déraisonner avec magnificence.

Enfin, s'il faut à cet égard ac-

* C'est ce que semble dire Aristote, *Rhetor.* II. 2. *Poët.* XXII. *Coll.*

** Aristot. *Poët.* XXV. pag. 518.

corder quelque chose à la critique, elle n'enlèvera pas à Euripide la gloire d'avoir balancé celle de Sophocle. On peut dire que chacun de ces deux poètes tragiques possédoit au plus haut degré les qualités qui manquoient à l'autre, et que tous deux ont réuni celles qui placent au premier rang (34).

Quant au style d'Euripide, il suffit de remarquer que Longin l'a trouvé sublime (35), et qu'Aristote l'a trouvé simple et naturel (36). Il faut citer des autorités, car on ne doit pas prononcer sur les écrivains d'une langue morte, (37) comme on juge ses contemporains. Nous sentons cependant assez les beautés de celle dans laquelle s'exprimoit Euripide, pour nous appercevoir que ses vers sont coulans et faciles, sa

diction simple et poétique.

Ces réflexions peuvent faire apprécier quelques unes des railleries d'Aristophane. Il n'est pas aussi facile de justifier Euripide de sa mauvaise humeur contre les femmes; elle perce sans cesse dans ses ouvrages, et l'on remarque le plaisir qu'il trouve à en médire : (38) qu'on en juge par cette exclamation d'Hippolyte : » O Jupiter ! pourquoi as-tu » placé sur la terre cette race » impure des femmes ? Si tu vou- » lois donner l'existence aux » mortels, falloit-il donc te ser- » vir d'elles ? chaque homme » n'eût-il pas pu porter à ton » temple une offrande d'or, de » fer ou d'airain, et acheter des » enfans pour la valeur de ces » dons ? » Mais après s'être exhalée en injures, sa colère se

convertissoit en des sentimens plus doux (38), elle tenoit de la vengeance et du dépit. Une loi nouvelle permettoit aux Athéniens d'épouser à-la-fois deux femmes; on dit qu'Euripide se prévalut de cette permission, * et qu'il éprouva des chagrins qu'il ne devoit imputer qu'à son imprudence (39); mais il est plus probable qu'il épousa ces deux femmes successivement **; la première s'appeloit *Chœrine*, il en eut trois fils ***: ses désordres le forcèrent à la répudier; mais celle qui la remplaça ne fut pas plus vertueuse: l'une ou l'autre fut surprise avec Céphisophon. ****

* Aulu-Gelle. XV. 20.

** *Ses Biographes.*

*** Mnésiloque, Mnésarchide et Euripide.

**** *Schol. Aristoph. Ran.* v. 975, 1074, 1455, *et Aristoph. Ran.* v. 1493.

C'étoit un comédien d'Euripide; il étoit aussi son ami, et l'on dit même qu'il lui aidoit à composer ses tragédies, sur-tout pour la partie lyrique. * Cette aventure désagréable, et les railleries des poètes comiques, furent, à ce qu'on assure, ** les raisons qui le déterminèrent à sortir d'Athènes.

Si son entretien avec la courtisane Laïs n'est pas un conte fait à plaisir, il eut lieu vraisemblablement peu de temps avant son départ; ce que nous en savons se réduit à une double allusion à quelques vers de ses tragédies: le poète fait sentir à Laïs, avec un peu de dureté, la bassesse de sa profession; la cour-

* *Schol. Aristoph. l. c.* v. 975.

** Suid. *Mosch.* Thom. Mag. Barnès ne veut pas en convenir. *Vita Eur.* §. 19.

tisane se défend en parodiant un vers d'*Eole*. (40)

On parle de trois voyages d'Euripide, le premier à l'île d'Icare, le second en Egypte, et le troisième en Macédoine. Nous ne savons rien du premier, sinon qu'Euripide vit dans ce voyage une mère, sa fille et ses deux fils empoisonnés à-la-fois pour avoir mangé des champignons, et qu'il lui fit une épitaphe qui étoit assez peu digne d'être transmise à la postérité. *

On prétend qu'Euripide suivit Platon en Egypte, et l'on y joint cette circonstance, qu'étant tombé malade dans ce pays-là, les prêtres le guérirent par des remèdes de mer, ce qui lui fit dire quelque temps après dans l'Iphigénie en Tauride, *la mer guérit*

* Voyez les vers à la fin des notes.

*tous les maux des mortels.* Mais lorsqu'Euripide mourut, Platon n'avoit que vingt ans, il n'avoit pas connu Socrate ; il n'étoit pas sorti d'Athènes : ce voyage est dèstitué de vraisemblance. *

Euripide étoit déja vieux lorsqu'Archélaüs, roi de Macédoine, l'appela auprès de lui : (41) il se rendit à son invitation. Les républicains lui en firent un reproche, et lui opposèrent le sage refus de Socrate (42) qui s'excusa en disant : *Je n'ai rien à échanger contre tes bienfaits.* On ne peut rien ajouter aux honneurs dont Euripide se vit comblé à la cour de ce prince, qui paroît même lui avoir confié quelque place importante, ou du moins l'avoir décoré de quelque titre glorieux. **

* Note VI. §. 2.
** Solin. Cap. IX. *et ses Biographes.*

Il se comporta à la cour avec beaucoup d'honnêteté et de modération. On cite deux vers qu'il adressa à Archélaüs, sans doute pour s'excuser au sujet de quelque présent d'usage. *O roi! je ne fais pas de présens à ceux qui sont plus riches que moi, de peur d'être accusé de folie, ou d'avoir l'air de demander en donnant.* * Archélaüs fut frappé de son désintéressement: un courtisan lui demandoit une coupe d'or; le roi la fit porter à Euripide, en disant au premier, *vous êtes digne de demander, il est digne de recevoir.* **

Euripide passa en Macédoine les dernières années de sa vie, et mourut d'une manière tragique. Il fut déchiré par des chiens ou

* Plutarque le rapporte d'après Dicéarque. *Op. Mor.* de EI.

** Plutar. *Op. Mor. de vit. pud.*

par des femmes irritées : on varie sur les circonstances ; les uns disent que ces chiens étoient destinés à garder le temple de Diane où Euripide alloit consulter les écrits d'Héraclite, ou qu'il erroit dans un bois ; qu'Archélaüs étoit à la chasse, et que ses chiens se jetèrent sur lui ; ou bien encore qu'il avoit soupé chez le roi, et qu'en se retirant il fut rencontré par ces animaux féroces qui le maltraitèrent si fort qu'il en mourut. Selon d'autres, cette fin cruelle fut l'effet de la jalousie de deux poètes qui gagnèrent celui qui avoit la garde des chiens d'Archélaüs. *

Il se pourroit que leur haine eût été secondée par la vengeance de Décamnique. Cet homme avoit offensé Euripide par une

* Voyez *les Biographes.*

raillerie insultante. Archélaüs le livra au poète pour le punir comme un esclave. (43) Décamnique n'oublia point cet outrage : quelques années après, il fut le chef d'une conjuration qui fit périr Archélaüs; il est bien naturel que son ressentiment n'épargnât pas le premier auteur de l'injure qu'il avoit soufferte : cependant il n'est pas nommé parmi les auteurs de sa mort, dont la cause fut, selon d'autres, la suite de quelque aventure galante. Suivant eux, c'est lui faire grace que de dire qu'il fut surpris avec la femme de Nicodème d'Aréthuse ; et s'il est vrai qu'il disputa à Archélaüs l'objet d'une inclination bizarre, (44) les femmes avoient à venger d'autres injures que ses vers. Mais l'âge qu'avoit Euripide, semble le mettre à l'abri des soupçons. (45)

La mort des personnages célèbres de l'antiquité est presque toujours mêlée de circonstances merveilleuses; c'étoit en quelque sorte un hommage que l'on rendoit à leur mémoire. (46) Pour ne parler que des tragiques, il semble qu'on ait cru que ceux par qui les héros mouroient sur la scène, ne devoient pas terminer leur vie aussi simplement que les autres hommes. Eschyle est écrasé par une tortue, Sophocle étranglé par un raisin vert, Euripide déchiré par des chiens. * L'antique allégorie auroit-elle couvert les temps historiques de son voile mystérieux? Les libelles et les satires sont des morsures aussi cruelles que celles des bêtes furieuses, et cette manière de nuire est plus familière aux poètes. (47)

* Héraclite avoit eu le même sort.

Il paroît que Sophocle et Euripide furent brouillés dans leur jeunesse: on dit qu'ils devinrent amis dans un âge plus avancé, * et que lorsque Sophocle apprit la mort de son rival regretté de tous les Athéniens, il voulut que ses acteurs prissent le deuil, et qu'il parut lui-même sur la scène en habits lugubres. Mais il n'est pas bien sûr que la mort de ce poète n'eût pas précédé celle d'Euripide; il mourut du moins fort peu de temps après lui, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans: Euripide en avoit vécu environ soixante-dix-sept.

La douleur d'Archélaüs ne fut pas moins vive et moins éclatante.** On assure qu'il se fit raser la tête, comme c'étoit l'usage

* Note IV. §. 4.

** Thom. Mag. Solin. C. XV.

dans le deuil: il ordonna de magnifiques funérailles. Les cendres d'Euripide furent réclamées par ses compatriotes. Athènes envia à la Macédoine l'honneur de lui ériger un tombeau; mais Archélaüs se refusa à cette demande, * et le fit ensevelir près de Pella, capitale de la Macédoine, située dans la Piérie, province fameuse par la protection des Muses qui l'habitoient: c'est à quoi fait allusion cette épitaphe grecque. **

*Euripide, que la destinée qui termina tes jours est deplorable! des chiens dévorans ont fait de ton corps déchiré un horrible festin: toi, dont les chants mélodieux furent les délices et la gloire d'Athènes; toi, qui sus donner à la sagesse tout le charme des illusions tragiques; mais Pella, qu'honore la faveur des Muses, t'offre un tombeau couronné de fleurs. Piérides, son ombre est près de vous: cessez de répandre des larmes.*

* Qui, si l'on en croit Aulu-Gelle, fut faite par Ambassadeurs. *Noct. Att.* XV. 20.

** Voyez les vers à la fin des notes, N°. III.

On voit ailleurs qu'Aréthuse fut le lieu de sa sépulture; * et l'on dit qu'elle étoit en rase campagne, au confluent de deux petites rivières dont l'une étoit mortelle, tandis que l'autre étoit bonne et salutaire.** On remarqua comme un signe de la protection des Dieux, que ce tombeau fut frappé de la foudre. *** Les Athéniens lui érigèrent un cénotaphe. (48)

Euripide joignoit les avantages extérieurs à ceux dont fait jouir l'esprit et le génie. Ses traits annonçoient la force; sa physionomie, à en juger par un buste antique, étoit noble, sérieuse et prononcée. Elle portoit l'em-

* Plut. *Lycurg. p.* 59. Voyez les vers à la fin des notes, N°. VI.

** Vitruv. VIII. 3. Plin. XXXI. 2.

*** Celui de Lycurgue seul avoit été honoré d'un tel prodige. *Paus. I. p.* 2.

preinte

preinte de son esprit naturellement grave (49) et profond, aimant le grand et le sublime, quoique réglé dans ses écarts, et toujours ennemi de l'obscurité et de l'enflure. Ce qu'on raconte du musicien Thimothée, dont il releva le courage après un début malheureux, et à qui il donna des espérances justifiées par le succès, fait à-la-fois l'éloge de son goût et de son cœur. * On sent, en lisant Euripide, que son ame est douce et sensible; elle répand sur tous ses écrits un intérêt qui se fait sentir mieux qu'on ne peut l'exprimer. Ces écrits nous offrent des preuves de ses sentimens envers ceux qui l'avoient instruit, de son attachement à ses amis et à sa patrie. (50) Archélaüs eut aussi part à sa reconnoissance

* Plut. *An seni ger. resp.* p. 795.

et à ses hommages ; mais tel est le malheur des rois, qu'aucune louange qu'on leur adresse ne paroît désintéressée. (51) On voit pourtant qu'Euripide sut conserver auprès de lui les sentimens d'un homme libre et l'indépendance du génie. Je ne prétends point nier qu'il n'en eût aussi la fierté, * mais je l'en estime davantage. (52)

C'est une chose flatteuse pour la mémoire de ce poète, qu'il soit parvenu jusqu'à nous une portion presque aussi grande de ses ouvrages que de Sophocle, d'Eschyle et d'Aristophane ensemble. (53)

A Athènes ils étoient confiés à la garde publique, et déposés dans les archives par une loi expresse, ainsi que ceux d'Eschyle et de So-

* Le mot au poète Alcestis que j'ai rapporté, prouve la même chose.

phocle.* Ce décret proposé par Lycurgue, fils de Lycophron, portoit qu'il leur seroit érigé des statues d'airain. Celle d'Euripide étoit placée au théâtre.** Il paroît même qu'Euripide fut nourri aux dépens du public dans la citadelle d'Athènes, ou du moins qu'il s'en fallut peu qu'il n'obtînt au Prytanée cet honneur réservé à ceux qui avoient bien mérité de la patrie. (54) C'est de ce dépôt public que furent tirés les ouvrages d'Euripide au temps de Ptolomée, pour orner la bibliothèque d'Alexandrie, et l'on veut qu'en reconnoissance les Athéniens aient reçu de lui la permission d'exporter le blé de ses états

* Plut. *Op. Mor.* p. 841. *Le Greffier de la ville étoit chargé de leur lecture. Il étoit défendu aux Comédiens de les jouer ;* sans doute à moins d'y être autorisés expressément.

** Paus. *Attic. f.* 18.

sans payer aucuns droits. * Alexandre le Grand aimoit à lire ce poète. ** J'ai dit le cas qu'en faisoit Socrate. Crantor, un des derniers et des plus célèbres philosophes de l'ancienne académie, s'étoit formé par la lecture de ses vers. (55) On dit la même chose de Démosthène.*** Cicéron lisoit Euripide quand ses assassins l'atteignirent.**** Quintilien semble le mettre au dessus de tous ses rivaux.

Mais de tous les hommages rendus à son génie, il n'en est point de plus touchant que celui de ces infortunés Athéniens taillés en pièces sous les murs de Syracuse, qui vinrent remercier

* Galien, cité par Barn. *Vit. Eur.* §. ult.

** Barn. *Vit. Eur.* §. ult.

*** Barnès assure que Démosthène apprit à déclamer des Comédiens d'Euripide, et qu'il copia ses ouvrages. §. 12.

**** Hephæst. V. 5.

Euripide de leur avoir sauvé la vie, et de les avoir délivrés de l'esclavage. Car les Siciliens étoient si passionnés pour ses vers, qu'ils rendirent la liberté à ceux qui purent leur enseigner les plus beaux morceaux de ses tragédies. Et d'autres, errant sans ressource et sans espérance, après cette déplorable défaite, trouvèrent leur subsistance en récitant ses vers. (56) *Et cela ne doit pas surprendre*, ajoute Plutarque, après ce qu'on raconte d'un navire de Caunus, qui, poursuivi par les corsaires, n'obtint un asile chez les Siciliens que lorsqu'on eut appris que ceux qui le montoient savoient plusieurs vers d'Euripide.

Il faut, après ce petit conte, citer les poètes comiques. Ils ne furent pas tous aussi mordans que Aristophane; mais louoient-ils

de bonne-foi? — Ménandre admiroit Euripide, et dans un genre différent il imitoit sa manière. (57) Diphile en le citant, l'appelle un *poète d'or*, et Philémon * exprimoit ainsi ses regrets:

Au royaume des morts, si l'on vit, si l'on sent,
Pour revoir Euripide, ah! mourons promptement.

*Quelques traits relatifs à la vie d'Euripide, mêlés aux réflexions suivantes, leur font trouver place ici, quoiqu'elles soient liées à des observations sur la philosophie de ce poëte, que l'on croit devoir supprimer.*

Les opinions d'un auteur dramatique sont exprimées par les personnages qu'il fait paroître sur la scène, et il semble au premier coup d'œil qu'on ne peut les lui attribuer sans injustice. **

* Note IX, à la fin.

** *Multa in Tragœdiis sunt non ex poetæ sensu dicta, sed congruenter personæ quæ loquens inducitur.* Grot. *præf. ad Exc.*

Il n'est pas douteux cependant qu'il n'y ait des traits caractéristiques par lesquels l'auteur se peint lui-même. C'est à ces traits qu'on juge que Crébillon avoit l'ame républicaine, et que Voltaire aimoit la tolérance.

Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

Est-ce Jocaste qu'on applaudit ? Sophocle * parloit de même aux Athéniens.

Il est donc certaines pensées qu'on ne peut s'empêcher d'attribuer à l'auteur d'une tragédie, quoiqu'elles soient mises dans la bouche d'un personnage qui n'est pas lui-même ; et voici les règles que je me suis faites à cet égard.

1°. Quel que soit ce person-

* Œd. Tyr. v. 708, 857, edit. Brunck.

nage, si l'opinion qu'il exprime fait partie d'un système fameux, on a lieu de croire que le poète en a eu connoissance, et qu'il y fait quelque allusion.

2°. Des maximes souvent répétées, et avec une sorte d'affectation, appartiennent vraisemblablement au poète.

3°. Cette affectation est plus marquée, si la sentence n'est pas commandée par la nécessité de la situation, et si l'auteur paroît l'avoir cherchée.

4°. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de probabilité, lorsque le sentiment dont il s'agit est exprimé avec beaucoup de force et de chaleur; car il est rare qu'on rende les idées d'autrui avec autant de vivacité qu'on peint les siennes.

5°. Ce qui est placé dans la

bouche des héros que le poète veut présenter au spectateur dans un beau jour, est ordinairement sa propre opinion.

6°. Je dis *ordinairement*, parce que quelquefois la prudence exige que l'auteur conforme les paroles de son héros à l'opinion de la multitude. C'est ainsi qu'Euripide, ayant commencé sa Ménalippe par ce vers impie,

Jupiter ! dieu de qui le nom seul m'est connu.

fut obligé de le changer à peu près de cette manière,

Jupiter, digne en tout de cet auguste nom. *

Lors donc que les paroles du héros sont conformes à quelque préjugé reçu que le poète avoit

* Ou moins littéralement :

Jupiter, digne objet de nos humbles hommages.

Plutarque et Lucien rapportent cette anec-

un grand intérêt à respecter, on ne peut plus conclure avec assurance que c'est l'opinion de l'auteur qu'il énonce.

7°. Il faut consulter les circonstances historiques et extérieures, desquelles on peut tirer de fortes inductions; et cette règle doit toujours être jointe aux précédentes, dont elle fait, pour ainsi dire, le complément. Par exemple, la conjecture qu'on feroit dans quelques milliers d'années, que c'est Voltaire qui parle par la bouche de Jocaste dans les deux vers que j'ai cités tout-à-l'heure, se trouveroit changée

dote. Amyot a traduit chacun de ces deux vers, par deux décasyllabes:

O Jupiter! car de toi rien, sinon
Je ne connois seulement que le nom.

*O Jupiter! combien en vérité*
*Ce nom convient à ta divinité!*

en certitude par l'histoire de sa vie et de ses écrits.

8°. De tous les personnages, celui qui exprime le plus souvent les pensées de l'auteur dans les tragédies anciennes, c'est le chœur. *

9°. Sur le théâtre d'Athènes, les auteurs étoient beaucoup plus responsables des opinions qu'ils prêtoient à leurs personnages, que sur le théâtre de Paris. C'étoit un spectacle sacré ; les poètes *enseignoient* ** leurs tra-

* Cela est particulièrement vrai d'Euripide, qui, imitant en cela les comiques, parloit quelquefois ouvertement en son propre nom par la bouche du chœur, suivant la remarque de Pollux, qui observe entre autres qu'en vertu de cette liberté, les femmes dans un chœur de Danaé parlent au masculin. *Onomast. Liv. IV. c.* 17.

** Διδασκειν, *docere*, est le mot propre que nous rendons par *mettre* ou *donner* une pièce au théâtre: εισδιδυναι, *edere*, exprime l'action de faire représenter.

gédies. Euripide sentoit plus que personne la dignité de ce caractère. On prétendoit l'obliger à supprimer un mot qui avoit déplu, et les spectateurs mécontens sembloient vouloir se venger sur la pièce, de l'indocilité de l'auteur. Euripide s'avança sur le théâtre, et dit : * *Athéniens, quand on joue mes tragédies, ce n'est pas vous qui m'enseignez, c'est moi qui vous enseigne.* Le principe sur lequel repose cette dernière règle est confirmé par l'anedocte que j'ai rapportée ** au sujet de Ménalippe, et par l'effet que produisit le personnage d'Ixion qu'on trouvoit trop odieux pour être mis sur la scène: *Prenez garde*, leur dit Euripide, *qu'avant de le laisser disparoître,*

* Val. Max. L. III. c. 7.
** Règl. 6.

*je l'attache sur une roue.* * Sénéque ** raconte quelque chose de semblable touchant la tragédie de Bellérophon, dans laquelle se trouvoient ces expressions que Sénéque nous a transmises en vers latins, et dont l'original ne subsiste qu'en partie.

« Que m'importe d'être ap-
» pelé méchant, pourvu que je
» vive dans l'opulence? C'est du
» bien qu'on s'informe, et non
» de la vertu. On ne demande
» pas d'où vient la fortune, mais
» si elle est grande. Chacun est
» estimé en proportion de ce
» qu'il possède, et l'on (58) ne
» rougit que de la pauvreté. La
» richesse, ou la mort. Ce n'est
» pas trop payer les faveurs de
» la fortune, que de les acheter

* Plut. *de aud. Poët.*
** Sen. Ep. 115.

» à ce prix. Or ! métal inestima-
» ble ! ô bien suprême des mor-
» tels ! non, les douceurs de la
» paternité, la piété d'un fils,
» les transports d'une tendre
» mère n'offrent point de plaisirs
» qui puissent égaler les tiens.
» Si Vénus a des charmes dignes
» de t'être comparés, faut-il être
» surpris qu'elle domine sur tout
» l'univers ? »

A ces mots, dit Sénéque, le peuple se lève, et veut que l'auteur et la pièce expient ces funestes maximes. Euripide se présente, et supplie les spectateurs d'attendre le dénouement, et de juger de ses sentimens par la fin de son héros. Le peuple s'appaise, et voit Bellérophon périr tragiquement.

# NOTES
## SUR
# LA VIE D'EURIPIDE.

## NOTE PREMIÈRE.

*Biographes d'Euripide.*

1. Le plus ancien, si je ne me trompe, est Héraclide de Pont, disciple d'Aristote, qui, suivant Diogène Laërce, fit un livre *sur les trois tragiques* (*a*). On ne sauroit douter qu'il ne désignât par ce titre, Eschile, Sophocle et Euripide.

2. Denis, tyran de Samos au temps de Ptolomée Philadelphe, que Cicéron loue comme un historien exact, composa un ouvrage sur *Euripide et Sophocle*, dont Athénée nous a conservé le titre (*b*)

3. Philochorus, Athénien qui vivoit au

(*a*) περι των τριων τραγικων. Diog. Laert. L. V.

(*b*) περι Ευριπιδου και Σοφοκλεους. Athen. IV. 29.

temps de Ptolomée Philopator, par conséquent un peu plus de deux siècles après Euripide, écrivit sur ce poète ; et son ouvrage est cité par Suidas (*c*).

4. Je passe sous silence les auteurs qui ont écrit sur Euripide à l'occasion de quelque sujet analogue, comme Antiochus d'Alexandrie qui avoit fait un traité *sur les poètes joués par les auteurs de la comédie moyenne*, dans lequel il s'étoit occupé d'Euripide (*d*).

5. Je ne fais point mention des lexicographes, tels que Suidas et Hesychius Illustris ; j'observe seulement, par rapport au premier, que son article Euripide a été copié presque mot à mot, et placé sous le nom de Manuel Moschopulus à la tête des éditions d'Euripide. On y trouve aussi la *Vie d'Euripide*, par Thomas Magister.

6. Voilà les principaux auteurs qui ont travaillé sur ce sujet parmi les anciens et jusqu'au renouvellement des lettres. Tous ceux qui parmi les modernes ont traité de l'antiquité, et en particulier de l'ancienne tragédie, ont parlé d'Euripide avec plus ou moins de dé-

(*c*) περι Ευριπιδε. Suid. in *Philoskoro*, cité *in Euripide*.

(*d*) Athen.

tails. Mon intention n'est pas d'en faire le dénombrement, ce qui seroit une tâche aussi longue qu'inutile; je me contenterai de nommer entre les biographes, Ravisius Textor, le Giraldi (*e*), Vossius (*f*), le Fevre, Barnès, le P. Brumoy; Musgrave doit être nommé seul; et parmi les lexicographes, Bayle et l'Encyclopédie, pour m'en tenir aux plus récens. Le Fevre et le P. Brumoy n'ont pas eu l'intention de traiter à fond leur sujet, et n'ont voulu donner qu'une esquisse élégante, que le dernier de ces auteurs a traitée en profitant du travail de Barnès, sur lequel il faut m'étendre davantage.

7. En écrivant la Vie d'Euripide, on diroit que Barnès fait l'histoire de toute la Grèce. Tous les événemens passés du vivant d'Euripide sont rapportés dans l'ordre chronologique; et dans la vie d'un poète, on trouve l'époque de la collection des Lois des douze Tables. Il semble aussi composer un panégyrique; son zèle pour la gloire d'Euripide lui fait souvent illusion (*g*); &, malgré sa vaste

(*e*) Dial. VII.

(*f*) *Instit. Poét.*

(*g*) Si l'on reproche à Euripide d'avoir noirci le caractère de Ménélas, Barnès suppose la fable des

érudition, qui rend son travail très-précieux, on peut lui reprocher quelques inexactitudes; j'en vais citer un exemple.

8. Il place la 62^e^ année d'Euripide sous Astyphile, la XC. 1. Olympiade, la 63^e^ sous Archias, la 64^e^ sous Antiphon, la 65^e^ sous Chabrias. Il saute ainsi deux Archontes intermédiaires, savoir Euphemus et Aristomneste, d'où il arrive que la 67^e^ année d'Euripide tombe sous Cléocrite; ensorte que la défaite des Athéniens en Sicile, qui eut certainement lieu sous cet Archonte, se trouve reculée par Barnès de deux années, et placée par une conséquence inévitable sous l'Olympiade XCI. 2. — Cela n'empêche point ce critique de placer la 68^e^ année d'Euripide sous l'Olympiade XCII. 1, et la 69^e^ sous l'année suivante XCII. 2. Dès-lors il ne compte plus les années de la vie d'Euripide, mais il enveloppe sous un même article tous les faits

tragédies d'Euripide, exactement conforme à la vérité, et part de-là pour faire voir que Ménélas étoit coupable. Pour justifier Euripide d'avoir calomnié Médée, il cite un passage de Juvenal, qui, mis à sa place, ne prouve rien, ou prouve contre Barnès. Tout auteur qui loue Euripide lui paroît une autorité sûre; et l'on voit qu'il est résolu à ne lui donner aucun vice, à ne lui refuser aucune vertu.

passés en Macédoine jusqu'à la mort du poète qu'il suppose arrivée à la troisième année de son séjour dans ce pays : d'où il résulte bien clairement qu'étant arrivé à l'âge de soixante-neuf ans, et y étant mort trois ans après, il ne pouvoit avoir à sa mort plus de soixante-douze ans. Mais Barnès, qui respecte moins sa propre autorité que celle de Suidas, n'en affirme pas moins qu'il vécut soixante-quinze ans.

9. M. Musgrave, que les lettres viennent de perdre et qu'elles regretteront toujours, a débrouillé tout ce fatras d'érudition; et joignant une foule d'observations savantes à celles de Barnès et d'autres critiques, il a composé une courte Chronologie du théâtre grec (*h*), qui présente avec clarté la suite des événemens, et chaque système chronologique muni de ses autorités.

10. Bayle avoit déja purifié cette composition laborieuse, et l'avoit affinée au creuset du goût. Il en étoit résulté un article intéressant, dans lequel, suivant son usage, toute la critique savante étoit rejetée dans les notes, et éclaircies par de nouvelles remarques aussi instructives que judicieuses, tandis que le texte

(*h*) *Chronologia Scenica.*

offre une vie qu'on lit sans peine et avec intérêt.

11. Je ne suis point surpris qu'un homme de lettres qui s'étoit chargé de l'article *Salamine* dans l'Encyclopédie, voulant y parler d'Euripide, ait puisé dans cette source, et n'ait rien eu à y ajouter (*i*). Je m'en serois aussi tenu-là, si, en m'occupant de ce poète, il ne s'étoit offert un petit nombre d'observations sur sa vie que j'ai cru devoir recueillir.

## NOTE II.

1. Les biographes modernes s'accordent à placer la naissance d'Euripide dans la 1re année de la LXXVe Olympiade. Ils sont autorisés par Diogène Laërce, Thomas Magister, et l'auteur anonyme de la *Description des Olympiades* (*k*). Suidas désigne aussi la même année ou l'année précédente par cette phrase : *La*

(*i*) On a donné une vie d'Euripide dans l'*Hiſtoire Universelle des Théâtres*, faite d'après le travail du *P. Brumoy*, ainsi que les extraits des tragédies grecques que contient ce recueil.

(*k*) Suid. Art. *Euripides Mnesarchon*. Je ne cite pas Manuel Moschopulus, parce que, comme je l'ai observé, il semble avoir copié Suidas avec quelques légers changemens. *Voyez* note I. §. 5.

*mère d'Euripide le portoit dans son sein au temps de l'expédition de Xerxès ; et ce poète naquit le jour que les Grecs mirent les Perses en fuite.* Sur quoi je remarquerai qu'il peut être ici question de quatre actions différentes ; car le mot *diabasis* s'appliquant également à l'invasion de Xerxès, et à son retour dans ses états (*l*), et chacune de ces deux expéditions, si je puis me servir de ce terme pour désigner sa fuite aussi bien que son attaque, ayant produit deux batailles, l'une sur terre, l'autre sur mer (*m*), qui dans l'espace de deux ans furent gagnées par les Grecs sur les troupes de Xerxès ; il est visible que la phrase de Suidas ne détermine point laquelle de ces batailles il désigne. D'autres autorités ne nous permettent pas de douter qu'il ne s'agisse de celle de Salamine ; mais j'observe qu'on peut reculer d'une année l'époque de cette bataille, comme le fait Lydiat (*n*), sans contredire Suidas.

L'ancien critique, auteur de la vie de Sophocle, mise à la tête des éditions de ce poète, place la naissance d'Euripide à la deu-

(*l*) Lydiat. *ad Marm. Oxon.*

(*m*) Les Thermophyles, Salamine, Platée et Mycale ; ces deux dernières le même jour.

(*n*) *Redinteg. ad not. ad Chron. Marm. Ox.*

xième année de la LXXVII^e Olympiade; car Sophocle, qu'il fait de vingt-quatre ans plus âgé que lui, naquit, suivant lui, la deuxième de la LXXI^e Olympiade.

La Chronique des Marbres d'Oxford fixe cette même époque à la troisième année de la LXXIII^e Olympiade, quinze ans plutôt que l'auteur de la Vie de Sophocle; six ans plutôt que Suidas, suivant Lydiat; sept ans plutôt que Diogène Laërce, Thomas Magister et les auteurs modernes.

2. Voici quelques considérations en faveur de cette dernière autorité. 1° Cette Chronique est un monument bien respectable, et qui porte tous les caractères d'une haute antiquité. L'époque fondamentale de son ère, n'est postérieure que d'environ cent quarante ans à la mort d'Euripide. Rien n'empêche, à la vérité, qu'une chronique relative à une telle époque n'ait été dressée dans un temps plus récent; mais il n'est guère vraisemblable qu'on l'eût choisie long-temps après; et l'on voit qu'à peu près dans ce temps on s'occupoit à rédiger des chroniques. Philochorus, qui florissoit un demi-siècle après cette ère, avoit dressé un catalogue des rois et des archontes d'Athènes jusqu'au dernier Antio-

chus (*o*). 2° A égale antiquité, un pareil monument est, par rapport aux dates, une autorité plus sûre que les manuscrits : des nombres qui se suivent écrits en majuscules, gravés avec peine, et par conséquent avec soin, doivent être moins altérés. Je ne crois pas que dans une table pareille on pût relever une méprise aussi choquante que celle qu'offre par exemple l'article de Suidas qui nous occupe, qu'il faut attribuer aux copistes, et dont il est extraordinaire que ses éditeurs n'aient pas été frappés, sur-tout ceux qui l'ont publié avec tant de luxe et de magnificence (*p*). *Ses pièces dramatiques*, est-il dit en parlant d'Euripide, *étoient, suivant les uns, au nombre de soixante-quinze; suivant d'autres, de quatre-vingt-douze ; il nous en reste soixante-dix-sept.* 3°. Cette chronique semble s'être occupée, avec une sorte de préférence, du poète dont j'examine l'histoire. Des trois tragiques, Euripide est le seul dont elle assigne formellement les trois époques de sa vie poétique, sa naissance, sa mort, et sa première victoire.

(*o*) Il avoit fait un catalogue des Olympiades en deux Livres. Suid. Voyez *Philochorus*.

(*p*) Cantabrig. 1705.

3. Si l'on suivoit donc la Chronologie des marbres d'Oxford, il conviendroit d'indiquer quelle a pu être l'origine de l'erreur générale des biographes sur cet objet. Un mot d'Hésychius Illustris semble nous mettre sur la voie. (q) *Euripide*, dit-il, *naquit le jour que les Grecs gagnèrent sur les Perses une bataille navale, présageant aux Athéniens leurs succès.* Ainsi ce qui aura induit en erreur Diogène, l'Olympiadographe et Thomas Magister, c'est la remarque faite sans doute par les anciens historiens, qu'Euripide étoit né le jour de la bataille de Salamine ; ce qui signifioit un jour anniversaire antérieur à cette bataille, comme l'indique l'expression d'Hésychius (r).

4. Plutarque ne me paroît pas dire autre chose. Après avoir remarqué que Socrate et Platon étoient nés dans le même mois, il rappelle plusieurs exemples de faits de ce genre, c'est-à-dire, d'événemens célèbres *qui concourent à la même époque* (s), tels que la naissance et la mort d'Euripide, *lequel naquit le jour auquel les Grecs combattirent à Salamine contre les Mèdes, et mourut le jour auquel naquit*

(q) Hesych. ill. περι σοφων. *Voce* Ευριπιδης.
(r) *Voyez* Lydiat. redint. adn. ad Chron. Marm.
(s) εις ταυτο συνδραμοντων.

*Denys*

*Denys, tyran de Syracuse* (*t*). On ne doit pas supposer que Plutarque ait voulu dire que Denys mourut le jour même de la naissance d'Euripide, puisque tous les historiens (*u*) placent l'avénement de Denys à la XCIII^e^ Olympiade, et que tous les biographes rapportent la mort d'Euripide à cette même Olympiade, ou plus tôt. Il paroît donc que Plutarque compare des anniversaires et non des jours identiques : cette conjecture est confirmée par les exemples qu'il allègue ensuite. Ainsi, lorsqu'il remarque qu'Attalus et Pompée moururent le jour même de leur naissance, cette façon de parler indique manifestement qu'il a seulement en vue des jours analogues et de même nom dans l'année. On peut, on doit même expliquer de la même manière ce qu'il dit de la mort et de la naissance d'Euripide; et il paroît que Musgrave (*v*) le cite inutilement en faveur de ceux qui suivent la Chronologie de Suidas ou de Diogène Laerce.

5. L'autorité de ce dernier seroit d'un plus

(*t*) Sympos. VIII. 1.

(*u*) Diod. Sic. — Den. Halyc. — Chron. Euseb. — Chron. Ox.

(*v*) Chron. Scen.

grand poids, si elle ne consistoit pas dans une phrase incidente. Cet historien, en parlant de Socrate, remarque qu'*il fut disciple d'Anaxagore, ainsi qu'Euripide, lequel naquit la première année de la* LXXV^e^ *Olympiade, sous l'archontat de Calliade* (x). Cet archonte est appelé *Callias* par Thomas Magister et par Diogène Laerce lui-même, dans la Vie d'Anaxagore. La Chronique d'Oxford le nomme *Calliade*, et le place à la quatrième année de la LXXIV^e^. Olympiade. On en peut conclure que cet archonte s'appeloit *Callias*, *Calliadon*, *Callias fils de Callias*; et c'est peut-être aussi le sens du mot joint à Callias sous l'année 145 (z) de l'ère que Selden et Lydiat ont cru devoir corriger.

6. Il est difficile de pousser très-loin l'exactitude dans la Chronologie Grecque; et si le jour ou l'anniversaire de la naissance d'Euripide n'étoit pas devenu si remarquable, il seroit sans doute ignoré. Mais la bataille de Salamine est un événement si important, et désigné par tant de circonstances, que nous savons la saison, le mois, le jour auquel elle fut donnée. Le départ de Xerxès de la ville de Sardes, fut signalé par une éclipse de soleil

(x) Diog. Laert. *Socrat.* s. 45.

(y) 143 suiv. Lydiat.

qu'Hérodote n'a point oubliée, et qu'on trouve avoir eu lieu le vingt-troisième jour après l'équinoxe du printemps. La bataille de Salamine fut livrée l'été de cette même année, le vingtième du mois *Boedromion*, qui répondoit à la fin d'août ou au commencement de septembre.

Il paroît donc probable qu'Euripide naquit ce jour-là, et la troisième année de la LXXIII^e^ Olympiade, comme le dit la Chronique d'Oxford.

7. Cependant Suidas semble avoir eu sous les yeux l'ouvrage de Philochorus. Si l'on pouvoit supposer l'interpolation d'une seule phrase dans cet article, en corrigeant l'erreur de nombre que j'ai remarquée, on accorderoit ce biographe avec la chronique. Cette phrase que je voudrois retrancher ou changer légérement, est celle qui affirme que (ζ) *la mère d'Euripide étoit enceinte au temps de l'expédition de Xerxès.* Si cette phrase étoit omise, je serois tenté d'entendre la phrase qui suit (*a*), de l'an-

(ζ) ἐγκυμοφορεῖτο. Si ce mot avoit pris la place de celui qui exprime un simple transport, Euripide, déja né, auroit fui avec sa mère.

(*a*) ἐτέχθη, &c. Il naquit le jour que les Grecs mirent les Perses en fuite.

niversaire, et non du propre jour de la bataille de Salamine : et partant du principe qu'Euripide a vécu soixante-dix-sept ans (*b*), comme la Chronique l'indique, je rétablirois deux nombres, qui me paroîtroient avoir pris mutuellement la place l'un de l'autre, et je lirois ainsi : (*c*) *Il vécut soixante-dix-sept ans ; ses pièces dramatiques étoient, suivant les uns, au nombre de soixante-quinze ; suivant d'autres, de quatre-vingt-douze. Il nous en reste soixante-quinze.* Puis, déduisant soixante-dix-sept ans de XCII Olympiades, la naissance d'Euripide tomberoit sur la troisième année de la LXXIII^e^ Olympiade.

8. Je ne hasarderois point une conjecture que je crains bien qu'on ne trouve légère, si je ne me trouvois en quelque sorte autorisé par le suffrage de Varron, qui, suivant Aulu-Gelle, ne comptoit que soixante-quinze pièces d'Euripide (*d*) ; en quoi Barnès a eu tort de le reprendre, car, de quatre-vingt-quatre pièces

(*b*) Ce nombre est effacé, mais on le supplée avec assurance d'après l'époque de sa naissance et de sa mort. Suivant la correction de Lydiat, Euripide vécut soixante-dix-neuf ans.

(*c*) ἔβιωσε, &c.

(*d*) Noct. Att. XV. 20.

dont cet éditeur fournit les titres, il y en a plusieurs de suspectes, et M. Walkenaer n'en compte que soixante-quinze ou soixante-treize d'authentiques (*e*). On sait aussi que l'exemplaire authentique qui fut envoyé à Ptolomée étoit de soixante-quinze pièces (*f*).

9. Quant à l'auteur de la vie de Sophocle, si je ne cherche pas l'origine de son erreur, c'est que son autorité ne me semble pas d'un aussi grand poids que celle des biographes d'Euripide que j'ai cités, et que sa chronologie paroît encore plus vicieuse. Je vois pourtant que Lydiat a tâché de la rapprocher de celle du marbre en changeant le mot πρωΐη en τριΐη, et les chiffres ou lettres du nombre 24 en quelque mot ou en quelque signe qui exprime un intervalle d'environ une année (*g*). Le même auteur observe qu'une assertion de la chronique d'Eusèbe s'explique mieux par celle d'Oxford, que par l'époque que d'autres assignent à la naissance d'Euripide. Mais comme cette

(*e*) Cinquante-six perdues, et dix-neuf qui nous restent, feroient le nombre de soixante-quinze; mais M. Walkenaer croit que *Rhésus* n'est pas d'Euripide, et l'*Electre* est un peu suspecte. *Diatr.* &c.

(*f*) Gallien, cité par Barnès, §. *ult.*

(*g*) *Adnot. in Chron. Marm.*

assertion est inexacte, elle ne peut servir de preuve (*h*).

10. Il se présente une objection contre cette chronologie qui recule la naissance d'Euripide de six années ; mais comme elle a quelque rapport à l'époque de la mort d'Euripide, je renvoie d'en parler à la suite d'une remarque qui pourra lui servir de réponse.

## NOTE IV.

### *Etymologie du nom d'Euripide.*

On pourroit encore objecter contre ce systême l'étymologie du nom d'*Euripide*, qui, suivant quelques auteurs, lui fut donné à cause de la sanglante bataille qui fut livrée sur l'*Euripe* le jour de sa naissance. Mais 1° j'observe avec Bayle, qu'Euripide n'étant pas le premier de son nom, ce n'est point en sa personne qu'il en faut chercher l'origine. 2° Il ne paroît pas, quoique Barnès l'affirme, qu'un grand nombre d'auteurs anciens et modernes soutiennent cette étymologie. Hésychius, qu'il cite, n'en dit pas un mot. Pour Cœlius Rhodiginus, sur qui il se fonde, cet érudit qui ne cite point ses preuves, et qui entasse

(*h*) *Voyez* note VIII.

des faits avec aussi peu d'ordre que de goût (*i*) et d'exactitude, ne peut pas faire autorité. Il est vrai qu'on trouve dans l'Anthologie une épigramme peu ancienne, où le poète embarrassé du nom d'Euripide y substitue une périphrase, dans laquelle entre le mot *Euripe* (*k*) ; mais c'est là une liberté poétique qui ne constate point la légitimité de l'étymologie. Au surplus, je croirois volontiers avec Priscien et l'Etymologicon cités par Barnès, qu'*Euripide* vient d'*Euripos* ; mais il ne paroît point que la bataille sur l'Euripe en ait été l'occasion, puisque le nom est plus ancien que cette bataille.

## NOTE IV.

### *Epoque de la mort d'Euripide.*

1. La plupart des raisons qui peuvent engager à préférer la chronique d'Oxford pour

(*i*) Bayle Art. *Euripide*, note P et note EE ; Barnès *Eurip. vit.* §. 32, ont relevé ses inexactitudes. Le chapitre où cet auteur traite d'Euripide, est intitulé, *de Euripide quæpiam haud invenusta.* Voici la première de ces élégantes remarques : *Dignum quippe scitu est Euripide moris graveolentiâ laborasse plurimum.* Lect. Antiq.

(*k*) *Voyez* après les notes, vers 10, N°. X.

fixer la date de la naissance d'Euripide, s'offrent pour celle de sa mort. Le marbre place cet événement à la 145^e^ année de son ère, qui répond à la quatrième de la XCII^e^ Olympiade. Lydiat corrige ici le marbre, et lit 143 ou la deuxième de la XCIII^e^ Olympiade (*l*).

2. D'autres chronologistes placent encore la mort d'Euripide plus tard ; mais de trois autorités qu'allègue Musgrave en faveur de ce dernier sentiment, savoir Apollodore (*m*), Aristophane (*n*) et Plutarque (*o*), la dernière ne me paroît pas le soutenir (*p*), et la première est peu respectée de l'auteur même qui

(*l*.) Si l'âge de Sophocle n'étoit pas disertement exprimé, on auroit pu supposer que deux traits passés par le Sculpteur, et deux nombres consécutifs transposés, avoient causé cette erreur.

| | |
|---|---|
| HΔΔΔΔIIII.. 144 | HΔΔΔΔΠII .. 147 |
| HΔΔΔΔIII... 143 | HΔΔΔΔΠ.... 145 |
| HΔΔΔΔII .... 142 | HΔΔΔΔIII... 143 |

(*m*) *Ap.* Diod. Sic. XIII. 102.

(*n*) *Ran.* v. 802 *et seq.*

(*o*) Sympos. VIII.

(*p*) C'est le passage déja cité, Sympos. VIII. Sans doute M. Musgrave veut qu'on applique à l'avènement de Denys, ce que les expressions, telles qu'on les lit dans toutes les éditions, disent évidemment de sa naissance ; mais ce ne seroit qu'une conjecture.

la rapporte (*q*). Pour Aristophane, il faut convenir que non-seulement les vers auxquels Musgrave renvoie, mais quelques auteurs de la même pièce, semblent indiquer qu'Euripide est mort avant Sophocle: aucun ne le prouve bien clairement, mais tous ensemble concourent à le faire croire: d'où il suivroit que Sophocle est mort plus tôt, ou Euripide plus tard que la chronique ne le suppose.

3. Cette supposition jette du doute sur une circonstance rapportée par Thomas Magister (*r*); et tout ce que dit Barnès de l'amitié qui unissoit ces deux poètes, n'ayant plus d'autre fondement que les lettres apocryphes d'Euripide, resteroit hasardé.

4. Ainsi Euripide mourut, suivant la chronique d'Oxford, la quatrième année de la XCII^e^ Olympiade, âgé de soixante-dix-sept ans. Suivant la correction de Lydiat, il mourut la deuxième année de la XCIII^e^ Olym

(*q*) Diodore de Sicile dit qu'Apollodore rapporte la mort d'Euripide à la même année que celle de Sophocle; mais il ajoute que d'autres assurent qu'Euripide étoit mort quelque temps auparavant.

(*r*) J'en ai fait mention dans la *Vie d'Euripide*.

piade, âgé de soixante-dix-neuf ans; et suivant l'observation de Musgrave, fondée sur Aristophane, il mourut la troisième année de cette Olympiade XCIII^e^, âgé de quatre-vingts ans ou de soixante-quatorze, selon qu'on suit la Chronique ou Suidas, relativement à l'époque de sa naissance. Et il est encore moins facile d'opter entre ces divers sentimens, qu'entre ceux qui concernent cette dernière époque.

## NOTE V.

### *Patrie d'Euripide.*

1. Tous les auteurs modernes ont répété que Salamine fut le lieu qui vit naître Euripide : Thomas Magister est leur autorité. Suidas dans l'article Phlya (*s*), dit qu'Euripide étoit de ce bourg ou peuple de l'Attique dans la tribu Cécropide (*t*). Effectivement on voit dans une épigramme de l'Antholo-

(*s*) Φλυια. Meursius prouve qu'il faut écrire Φλυα.

(*t*) Spon. (Voy. de Gr. Liste des cent soixante-quatorze peup.) range ce bourg dans la tribu Ptolémaïde, sur l'autorité d'un marbre du temps d'Adrien. Hesychius, voyez Φλυεις, la confirme. Stephanus et d'autres s'expriment comme Suidas.

gie (*u*), qu'Athènes étoit sa patrie, aussi bien que dans l'inscription d'un buste antique (*v*).

J'ignore sur quelle autorité Barnès avance que le père d'Euripide étoit du bourg de Phylé (*x*) dans la tribu Oenéide (*y*).

2. Si l'on n'entrevoyoit pas la cause qui a pu induire en erreur Thomas Magister, on auroit tort de douter de son assertion; mais on peut croire que ce biographe aura con-

(*u*) Voyez après les notes, les vers N°. V.

(*v*) ΕΥΡΕΙΠΙΔΗΣ ΜΝΗΣΑΡΧΟΥ ΑΘΗΝΑΙΟΣ, citée par Barnès, *Vit. Eur.* §. 7.

Aulu Gelle s'exprime ainsi : *ut ossa Athenas in terram illius patriam permitterent transferri.* XV.

(*x*) Hesychius désigne Phylé, non comme un peuple, mais comme un bourg de l'Attique. Il faut remarquer qu'il étoit situé sur les frontières de la Béotie. C'est ce qui est observé par Spon, à l'occasion de la ville d'*Herma*. Voyez *de Gr. Liste des cent soixante-quatorze Peup.*

(*y*) Il dit aussi qu'Euripide avoit composé sa tragédie d'*Oenée* en l'honneur de cette tribu Oenéide : mais cette assertion n'est confirmée ni par les fragmens qui nous en restent, ni par l'exposé succinct qu'on fait le Scholiaste d'Aristophane.

fondu le lieu de sa naissance avec l'époque qui la rendit célèbre (z).

3. Pour ce qui est du père d'Euripide, la *fuite* dont parle Suidas, et que Barnès entend d'une retraite à Salamine, semble s'appliquer plus naturellement à l'*exil*. Suidas s'accorderoit mieux avec Stobée (a), surtout si l'on admettoit une légère correction à la phrase de Suidas, dont voici la traduction: *Euripide fils de Mnésarque ou Mnésarchide, & de Cleto, lesquels fuyant (ou bannis) habitèrent successivement la Béotie & l'Attique (b).*

4. Ce Mnésarque étoit sans doute fils d'un autre Mnésarque, puisqu'on le nomme quelquefois Mnésarchide: ce n'est donc pas celui qu'on trouve rapporté au bourg Stéiria de la tribu Pandionide, dans une inscription

(z) Je n'oserois conjecturer qu'une ligne peut s'être perdue, dans laquelle Thomas Magister auroit parlé de la bataille de Salamine; d'ailleurs on sait qu'Euripide composa des tragédies dans les grottes de Salamine. *Aul. Gell.*

(a) *Sermo de Morib.* p. 293.

(b) Ευριπιδης Μνησαρχου, ἢ Μνησαρχιδου καὶ Κλειτους, οἱ φευγοντες εἰς Βοιωτιαν μετωκησαν, εἶτα ἐν τῃ Ατθικῃ. Corr. οἱ ἐκ Βοιωτιας μετωκησαντες την Ατθικην.

citée par Spon (*c*). Ce nom étoit ancien, c'étoit celui du père de Pythagore.

5. Objectera-t-on un vers de *Méléagre*, où, suivant Barnès, Euripide en louant Salamine semble rendre hommage aux lieux où il reçut le jour? Mais il suffit de remettre ce vers à sa place, pour voir qu'il est impossible d'y reconnoître aucune affection particulière. En voici le sens : *Télamon portoit sur son bouclier un aigle d'or qu'il présentoit à l'animal féroce: Sa tête étoit couronnée de pampre; il faisoit l'ornement de l'heureuse Salamine sa patrie.*

## NOTE VI.

### *Plusieurs Euripides.*

1. Thucydide (*d*) fait mention d'un capitaine Athénien, nommé Xénophon fils d'Euripide. Barnès suppose gratuitement que cet Euripide étoit le poète. Bayle a fort bien remarqué que si cela étoit, il est probable que l'historien l'auroit fait remarquer: j'ajoute que Suidas nous a conservé les noms

(*c*) *Voyez de Gr. Liste des cent soixante-quatorze.* Ce Mnésarque est dit fils de Timostrate.

(*d*) L. II.

des fils du poète Euripide, et que ce Xénophon ne s'y trouve point. Suidas fait mention de cinq Euripides, deux antérieurs au fameux poète, l'un et l'autre tragiques, et dont l'un étoit neveu de l'autre. Deux autres postérieurs à cet homme illustre, l'un son fils et l'autre son neveu, tous deux Athéniens. Il paroît qu'il y a long-temps que le nombre de ceux qui ont porté ce nom a pu causer des équivoques, puisque Athénée a cru nécessaire d'observer, en citant les vers d'un poète comique, que l'Euripide qu'il persiffle ne doit point être confondu avec le tragique célèbre (*e*).

2. Ne pourroit-on point supposer que le fils ou le neveu d'Euripide fut le disciple de Socrate, et voyagea avec Platon, puisqu'il est assez prouvé que ni l'une ni l'autre de ces circonstances ne sauroient convenir au grand Euripide (*f*)? Il est vrai par rapport au voyage que le vers qu'on cite de l'Iphigénie en Tauride, et qu'on dit fait à

(*e*) Athen. XI. 9.

(*f*) Pour le voyage de Platon, *voyez* Bayle. Art. *Euripide*, note S. Brucker. *Hist. Phil.* T. I. p. 634. J'ai dit dans sa Vie un mot de ses relations avec Socrate.

cette occasion, s'oppose à cette conjecture, et paroît ranger cette histoire au rang des contes sans fondement.

3. J'appliquerois volontiers cette observation à l'explication d'un passage de Julius Pollux, que Barnès et Bayle ne paroissent pas avoir remarqué, puisqu'ils rejettent une assertion de C. Rhodiginus, que ce passage autorise. *Au nombre de quarante*, dit Pollux, *qui dans Athènes succédèrent aux trente, étoit Euripide; d'où vient que si les dez amenoient quarante, ce coup s'appeloit* Euripide (*g*). — Le poète Euripide étoit mort avant que Lysandre fût maître d'Athènes: il ne peut donc avoir été l'un des quarante tyrans; mais il peut bien être question d'un Euripide plus récent.

4. C'est ici que je placerai une objection contre l'époque assignée par la Chronique d'Oxford à la naissance d'Euripide, et que je n'ai fait qu'indiquer en son lieu (*h*). L'Oreste fut donné sous l'archonte Dioclès (*i*). Euripide, suivant Suidas, avoit alors soixante-

(*g*) Jul. Poll. IX. 7.

(*h*) Note II. §. 10.

(*i*) *Schol. ad. Orest.* v. 371, 771.

onze ans (*k*) : suivant la Chronique d'Oxford, il en auroit eu soixante-dix sept, et l'auroit donné par conséquent l'année même de sa mort; suivant Lydiat, deux ans auparavant. Mais si le voyage d'Euripide en Macédoine est postérieur à la représentation d'Oreste, le tems qu'il y a vécu se trouveroit par-là réduit à un si court espace, qu'on a peine à comprendre qu'il pût suffire, au milieu des distractions de ce nouveau séjour, à composer les tragédies (*l*) qui parurent encore après sa mort. De plus, il peut paroître difficile à croire que de tels ouvrages soient le fruit de sa vieillesse; et la Chronique d'Oxford augmente cette difficulté.

5. Par rapport à l'Oreste, je ne crois pas bien prouvé qu'Euripide ait assisté à sa représentation; c'est une conjecture qui ne repose que sur le sens particulier qu'on attribue à un mot grec (*m*), qu'on ne pourroit peut-

(*k*) Quoique Barnès, par une méprise expliquée ci-dessus, ne lui en donne alors que 69.

(*l*) Suidas ne parle que d'une qui fut présentée par son neveu; mais le Scholiaste d'Aristophane dit que e fils d'Euripide donna trois tragédies après sa mort : on peut en voir les noms dans la Table Chronologique ci-jointe.

(*m*) Ἐδίδαξε. *Schol. ad Orest.*

être soutenir par aucun exemple. Quant à l'âge d'Euripide, j'observe 1°. que six années que lui ajoute la Chronique d'Oxford, ne sont pas un intervalle assez considérable pour que l'objection puisse paroître nulle dans l'un des systêmes, et très-forte dans l'autre. 2°. Nous ne manquons pas d'exemples qui font voir que les glaces de la vieillesse n'éteignent pas chez tous les hommes le feu du génie. Sophocle (*n*) et Voltaire (*o*) sont les exemples les plus analogues que je puisse offrir. 3°. Il ne seroit pas impossible que les dernières pièces d'Euripide eussent été composées, du moins en partie, quelques années avant leur publication. 4°. Enfin, comme je trouve cependant que toutes ces raisons, quoiqu'elles aient leur poids, ne résolvent pas la difficulté, je ferai usage de l'observation dont cette objection m'a écarté;

(*n*) On se rappelle à quelle occasion Sophocle produisit son Œdipe à Colone, composé à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

(*o*) On sait combien Voltaire a travaillé les dernières années de sa vie. A l'âge de quarante-cinq ans il avoit passé la moitié de sa vie, et n'avoit pas fait la cinquième partie de ses ouvrages. Ses Œuvres publiées en 1739, n'avoient que quatre volumes. *Hist. Litt. de Volt.* par M. de Luchet. T. 1.

et j'avouerai qu'en voyant tant de chefs-d'œuvres dramatiques accumulés sur les dernières années de la vie d'Euripide, je ne serois pas éloigné de croire qu'on attribue à ce grand homme quelques-uns des ouvrages de ses successeurs qui ont porté le même nom que lui; et son fils Euripide, qui donna après sa mort trois ouvrages posthumes de son père, pourroit y avoir eu part.

Mais si cette manière de corriger des erreurs chronologiques est commode et quelquefois nécessaire, il faut l'employer avec ménagement, et comme un remède violent qu'on n'administre qu'à la dernière extrémité. La note suivante offre une circonstance où je ne voudrois pas en faire usage.

## NOTE VII.

### *Euripide peintre.*

Il y a quelque lieu d'être surpris que Bayle ne parle point (*p*) de la première vocation d'Euripide, relative aux arts libéraux. Suidas (*q*) et Thomas Magister attestent qu'il fut peintre; et ce dernier remarque que ses ta-

(*p*) Moréri n'en parle pas non plus.
(*q*) Moschapulus.

bleaux ont été long-tems exposés à Mégare. » Les hommes de génie, sans être peintres ni » poètes de profession, ont souvent manifesté » dès leur jeunesse des dispositions singulières » pour les arts d'imitation. »

Je ne répète point ce que j'ai dit dans sa Vie à ce sujet, ainsi que sur le tems où il put connoître Anaxagore.

## NOTE VIII.

### *Epoque des premiers travaux dramatiques d'Euripide.*

Par rapport à l'époque à laquelle il commença ses travaux dramatiques, on pouvoit peut-être penser que l'autorité d'Aulu-Gelle, qui la place à la dix-huitième année de son âge, est confirmée par celle de la Chronique d'Eusèbe, qui remarque à la quatrième année de la LXXVIII^e^ Olympiade, que Sophocle et Euripide étoient déja connus ou illustrés. Mais cette assertion se réfute assez d'elle-même, puisqu'alors Euripide n'avoit que seize ans tout au plus, ou dix suivan Diogène Laerce. La Chronique d'Eusèbe s'exprime d'une manière peu précise : c'est ainsi que, suivant elle, Epicure florissoit la

CXII^e Olympiade, tems auquel il n'avoit pourtant que dix ou quatorze ans, étant né la troisième année de la CIX^e Olympiade.

En nous en rapportant à Suidas, nous trouverions qu'Euripide a commencé bien plus tard sa carrière dramatique. *Il fit* dit-il, *représenter des tragédies pendant vingt-six ans, et mourut âgé de soixante-quinze;* ce qui suppose qu'il avoit quarante-neuf ans lorsqu'il fit ses premiers essais en ce genre; mais j'ai déja observé combien les erreurs de nombre se glissent aisément dans les manuscrits.

## NOTE IX.

*Louanges hasardées.*

Je finirai par remarquer que la chaleur avec laquelle on épouse les intérêts d'un homme dont on écrit l'histoire, fait admettre aisément des faits qui tendent à rehausser sa gloire. En voici quelques exemples dans lesquels Bayle lui-même s'est laissé séduire à l'exemple de Barnès. 1°. L'oracle de Cherephon. (*Voyez les Notes, vers grecs, N°. I.*) 2°. Ce mot de Cicéron, *singulos ejus versus singula testimonia*

*puto* (*r*), lequel n'est pas de Tullius, mais de son frère. 3°. La conjecture de Floridus Sabinus (*s*) sur la raison pour laquelle Euripide est moins souvent cité que Sophocle, pour désigner un poète excellent, a été poussée trop loin par Barnès, Bayle et l'Encyclopédie. Sans doute la quantité du mot *Euripide* est peu propre au mètre héroïque; mais les cas obliques peuvent y entrer; et on ne doit point dire, comme l'ont fait ces auteurs, que l'oracle lui-même ne put l'employer qu'en vers ïambes, puisque l'Anthologie offre divers exemples d'hexamètres où le nom d'Euripide se trouve. 4°. Les vers de Philemon par lesquels j'ai terminé la Vie d'Euripide, sont cités en effet dans l'Anthologie et par Thomas Magister, comme étant faits à l'honneur d'Euripide, si cependant ce Philemon est, comme dit Barnès, le poète comique: outre que c'étoit un poète très-médiocre, quoiqu'il vainquit souvent Ménandre (*t*), je me permettrois de douter, comme je l'ai insinué, que cet éloge fût bien sérieux; du moins est-il sûr

[illegible]ir. XVI. 8.
[illegible]io. II. 13.
[illegible]VII. 4.

qu'il a un certain rapport avec quelques vers d'Aristophane qui ne sont rien moins qu'une flatterie (*u*).

---

(1) *Quam matrem Euripides aut quem patrem Demosthenes habuerit ipsorum quoque seculo ignotum fuit : alterius autem matrem olera alterius patrem cultellos venditasse omnium pœnè doctorum literæ loquuntur.* Valer. Max III. 4. Aulu-Gelle (*v*) cite Théopompe, qui dit la même chose ; mais il est bon de remarquer que Théopompe étoit un auteur médisant, et auquel, suivant Plutarque (*x*), il vaut mieux s'en rapporter quand il dit du bien des personnes dont il parle, que lorsqu'il en dit des choses désavantageuses. Pline en parlant de la plante appelée *scandix*, remarque que c'est *cette plante que la mère d'Euripide vendoit au lieu de légume, si l'on s'en fie aux plaisanteries d'Aristophane* (*y*).

(2) On lit dans Athénée, qu'Euripide ser-

(*u*) *Ran.* v. 69.
(*v*) XX. 15.
(*x*) *Lysand. ad fin.*
(*y*) Plin. XXII. 22.

vit le vin aux jeunes garçons chargés des danses sacrées, fonction honorable qui étoit ordinairement remplie par des fils de citoyens distingués. Cela peut prouver qu'il étoit noble ; mais cela ne prouve point qu'il fût riche, comme l'a cru le Giraldi, qui parle d'une *distribution* de vin, tandis que l'expression n'indique que l'action de le *verser*. Athen. Liv. X. p. 424.

(3) Barnès remarque qu'il dit du mal de la profession d'athlète dans son drame *satyrique*, intitulé *Autolycas*.

(4) Vinckelmann, Hist. de l'Art, Tom. I. p. 244, 282, 353; Tom. II. p. 101, *et al. pass.* dans la belle *dissertation sur Niobé Florena, 1777*. L'action d'une jeune fille qui embrasse la robe de sa mère, rappelle une expression familière à Euripide. Troad. v. 745. Héracl. v. 48. Herc. fur. v. 972.

(5) Ce sophiste donnoit des leçons à tout prix, depuis une drachme jusqu'à cinquante. Ainsi l'argument que Barnès tire de-là pour prouver la richesse d'Euripide, n'est pas très-concluant. Le proverbe grec Προδίκου σοφώτερος, *plus sage qu'un Prodicus*, pourroit se rapporter

à la charge de *prodicus*, ou juge arbitre entre des amis, comme le dit Suidas, ou à celle de *prodicus* ou tuteur des fois à Sparte, aussi bien qu'au sophiste *Prodicus*. Il y a bien apparence que les leçons à cinquante drachmes de celui-ci sont tournées en ridicule dans le *Cratyle* de Platon. V. *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L.* Tom. XXXII. p. 204.

(6) Outre la raison de jeunesse que j'ai indiquée, je ferai observer que la vingtième année d'Anaxagore tombe sur l'époque de l'invasion de Xerxès ; étoit-ce dans une ville saccagée qu'Anaxagore se seroit fait entendre? Remarquez de plus, que l'archonte de cette année s'appeloit Callias, tout comme celui de la LXXXI^e^ 1. Olympiade. V. *Mém. de l'Acad. de Berlin*, Tom. VIII. Bayle avoit déja vu qu'il falloit reculer cette époque. V. *art. ARCHELAUS, note* (a).

Brucker, suivant sa méthode, a pris une sorte d'opinion moyenne. *Hist. Phil.* Tom. I.

(7) Euripide composa une tragédie intitulée *Ménalippe*, à l'honneur d'Anaxagore et pour exposer sa doctrine. On trouve un passage dans *Médée*, par lequel il semble reprocher aux Athéniens le jugement porté contre

contre ce philosophe : conjecture que M. Mérian appuie sur une raison chronologique. (*Mém. de l'Acad. de Berlin pour 1776.*) Lorsque nous analyserons la philosophie d'Euripide, on verra combien il étoit resté attaché aux opinions de son maître.

(8) Ou plutôt philosophe du théâtre, *philosophus scenicus*. Diog. Laert. II. Bayle art. *Euripide*, *notes* D *et* E, cite encore Vitruve, Origène et d'autres qui l'attestent.

(9) Deux mots de comédie. *Les Phrygiens, drame nouveau d'Euripide, auquel Socrate a mis le feu.*

UN PERSONNAGE.

Euripide est bien fier, il a le ton tranchant.

EURIPIDE.

J'ai droit à la fierté, Socrate est mon garant.

*Diog. Laert. II.* 18. *Il cite aussi Aristophane, Nubib.* &c.

(10) En combinant deux assertions de Diodore de Sicile et de Diogène Laerce, il paroît qu'Euripide mourut six ans avant Socrate, et la Chronique des *Marbres d'Oxford* augmente cet intervalle de deux années. Le Palamède d'Euripide fut donné plusieurs années avant sa mort, et l'on veut qu'il y ait fait allusion

à celle de Socrate, qui n'eut lieu, comme on voit, que long-tems après. Le vers qu'on cite est celui-ci : *Vous avez fait mourir le plus vaillant des Grecs.* Il se peut qu'il y eut dans cette pièce quelque allusion aux persécutions que Socrate éprouvoit déja, et qu'après sa mort, lorsqu'on entendit de nouveau cette pièce, on fit l'application de ce vers qui arrache des larmes à tous les spectateurs. (Walk. Diat. p. 191.) La conjecture de B. Héath, qui croit que Socrate est désigné sous le nom de *Musée*, dans la tragédie de Rhésus, est plus vraisemblable, si du moins les objections de M. Walkenaër contre cette pièce ne rendent point son authenticité douteuse. Musgrave trouve aussi quelques traits qui conviennent à ce philosophe dans le portrait d'un homme de bien qui se trouve dans *Oreste*, v. 917.

(11) On trouve une esquisse de ce système dans un mémoire sur *le Cratyle de Platon*, dont l'auteur réfute ceux qui s'en sont servis pour expliquer ce dialogue. *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L. Tom. XXXII.*

(12) Il n'est sans doute pas nécessaire

d'observer ici que cette source intarissable de larmes n'est qu'une fiction poétique ou historique, pour peindre son caractère sombre : Juvenal en a plaisanté. — *Mirandum est unde illi suffecerit humor.*

(13) « C'est dans Tatien que j'ai lu ce » conte : car pour Diogène Laerce, il dit bien » que notre poète fut plus curieux que So- » crate de recouvrer les ouvrages d'Héraclite, » puisque ce fut lui qui en procura la lecture à » Socrate ; mais il ne dit rien de cette grande » assiduité au temple de Diane. » Bayle, *Eurip. note* E. v. Diog. Laert. II. 22. Tatian. *Orat. contra Græcos*, pag. 143.

(14) *Un plongeur de Délos.* Expression proverbiale. Diog. Laert. *Socr.* p. 22. Ce mot est rapporté dans la Vie d'Héraclite, p. 11. Mais l'auteur ajoute que Cratès l'avoit employé, et avoit le premier introduit dans la Grèce l'ouvrage d'Héraclite sur la nature.

(15) Athenée, liv. 1, le cite au nombre de ceux qui avoient formé de belles bibliothèques ; et il semble qu'Aristophane y fasse allusion lorsque dans les *Grenouilles*, Eschyle

dit à Euripide de mettre ses livres dans la balance. *Ran.* v. 1456.

(16) A la naissance d'Euripide, Eschyle avoit environ quarante ans, quarante-quatre suivant les Marbres d'Oxford; et Sophocle en avoit quinze, ou dix suivant cette Chronique. Il s'étoit écoulé un demi-siècle depuis que Thespis avoit donné la première idée de la tragédie.

*Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.*
Hor. *Art. Poët.*

(17) Aristoph. *Ran. pass.* Quoique le but de ce poète comique soit d'élever Eschyle au dessus de son rival, il laisse appercevoir ses défauts, sur-tout dans ce monologue inintelligible, par lequel Euripide le tourne en ridicule.

(18) Ces quinze personnes étoient distribuées ou en trois lignes de cinq, *κατὰ ζυγα*, ou en cinq lignes de trois, *κατὰ στοιχους*. Un *Coryphée* le conduisoit et portoit la parole.

(19) Le premier il fit parler trois acteurs dans la même scène: il se dispensa quelquefois d'y paroître, à cause de la foiblesse

de sa voix; c'étoit déroger à l'usage. Dans les combats poétiques il introduisit la coutume d'opposer une seule pièce à une seule pièce, au lieu qu'avant lui on les faisoit toujours combattre quatre à quatre, ce qui s'appeloit *tétralogie*. Enfin il fit chausser des souliers blancs à ses danseurs, pour que leurs pas parussent plus brillans.

(20) L'*ode* ou le chant pour le sacrifice du *bouc*, τραγου ωδη. On l'immoloit à Bacchus parce qu'il ronge la vigne.

(21) Le P. Brumoy prouve fort bien que la comédie des *Nuées* fut donnée plus de vingt ans avant Socrate, (Tom. V. p. 356;) mais il a tort d'affirmer que le *Banquet* de Platon fut composé avant les *Nuées*, puisque alors Platon n'avoit que six ou sept ans. Ainsi, quoique les Nuées eussent été jouées lorsque Platon composa ce dialogue, il y introduisit Socrate et Aristophane causant ensemble amicalement, et fit jouer à ce dernier un personnage honorable dans son souper philosophique. Cette circonstance, et d'autres que j'omets afin de ne pas alonger excessivement cette note, font voir que la

guerre des philosophes et des poètes comiques étoit beaucoup moins sérieuse qu'on n'a coutume de la peindre. On accuse Anytus d'avoir gagné Aristophane; mais nous lisons dans Xénophon, *Apolog. Socr.* que l'éducation du fils d'Anytus avoit été l'occasion de la haine de ce rhéteur, et nous voyons que ce fils étoit jeune au tems de la mort de Socrate. Donc cette haine n'existoit pas vingt ans auparavant; donc Anytus n'avoit pas fait parler Aristophane.

(22) Aulu-Gelle (*a*) observe d'après Varron, qu'Euripide fut souvent vaincu par des poètes très-médiocres, *cùm sæpe eum vincerent aliqui poëtæ ignavissimi.* Elien s'indigne que Xénoclès l'eût emporté sur Euripide. *Var. hist.* II. 8. J'ai cité un trait qui vient à l'appui de cette remarque, dans la note IX à la fin.

(23) L'expression d'Aulu-Gelle à la vérité n'indique pas cela; mais on sait qu'Euripide combattit quelquefois par des tétralogies. *Æl. Var. Hist.* II. 8; et en comparant le Scholiaste d'Aristophane et Suidas cités dans

(*a*) *Noct. Att.* XVII.

la note VI au bas de la page, il paroîtroit que son dernier triomphe eut lieu par plusieurs pièces réunies. Sophocle avoit fait cent vingt tragédies: il remporta vingt ou vingt-quatre victoires.

(24) Théon a reproché à Hécube, et Aristote à Ménalippe, de se livrer un peu trop aux réflexions philosophiques. *Theo*, *Progymnasm.* Chap. I. p. 4. *Aristot. Poët.* 13.

(25) Longin. *de Subl.* Eschyle n'avoit point employé l'amour sur le théâtre. *Aristoph. Ran.* v. 1076.

(26) Σωφ. Σοφοκλης, σοφωτερ. γ' Ευριπιδης, Ανδρα δ' ακοντων, Σακρατης σοφωτατ.

On prétend que cet oracle fut rendu à Chéréphon; mais il y a de fortes raisons de croire qu'il est supposé. V. Brucker, *Hist. Phil.* Tom. I. p. 534.

(27) Plutarch. Sylla f. 453, v. Quint. cité note (28). Il seroit facile d'accumuler les citations. Je m'en tiens à celle d'Aristoph. *Ran.* v. 788. Quoique cette louange soit très-ironique et très-méchante, elle indique l'opinion publique.

(28) *Sententiis densus, et in iis quæ a sapientibus tradita sunt, pene ipsis par; et in dicendo et reprehendendo cuilibet eorum qui fuerunt in foro diserti, comparandus. In affectibus verò cum omnibus mirus, tum in iis qui miseratione constant facilè præcipuus. Hunc admiratus maximè est, ut ipse testatur, et secutus quanquam in opere diverso, Menander.* Quintil. Instit. Orat. X. 1.

(29) De-là vient qu'il se plaisoit à composer les chants en monologues, *monodiæ*, qui laissoient un libre cours à la douleur tragique.

(30) Quintilien l'envisage comme un grand maître d'éloquence. V. note (28). Dion Chrysostome loue dans Euripide το ακριβες, το δριμυ, το πολιτικον.

(31) Aristophane lui attribue cette vanterie ironique: *Le premier acteur que je fais paroître, explique toute l'intrigue de ma pièce.* Ran. v. 977.

(32) Bacchus met dans la balance un vers d'Eschyle et un vers d'Euripide; celui-ci se

trouve léger. Il paroît que les connoisseurs reprochoient au style d'Euripide cette espèce de monotonie qui est l'effet d'une délicatesse d'organe et d'une sorte d'affection musicale appliquée à l'harmonie du style, qui exige des retours périodiques de phrases cadencées et coupées en mesures égales; défaut qui plaît à ceux chez qui le sens musical a plus d'empire que l'esprit et l'imagination. Voici ce qui me fait dire qu'on le reprochoit à Euripide. Dans une scène des *Grenouilles*, Eschyle s'engage, et il tient parole, à terminer toutes les périodes par lesquelles commencent les prologues d'Euripide avec le même hémistiche. Il faut se rappeler que l'enjambement, qui est un vice dans notre poésie, est une beauté des vers grecs. C'étoit une parodie très-adroite, de placer ainsi à la suite des périodes les plus harmonieuses un méchant petit hémistiche, que le peuple devoit se rappeler toutes les fois qu'on redonnoit la tragédie, et qui ne pouvoit manquer de lui donner un air ridicule. C'est ainsi qu'une saillie du parterre a fait chanceler plus d'une fois de belles tragédies.

(33) On trouvera à la suite de cette Vie

une question liée à l'examen dont il s'agit, lequel trouvera place ailleurs.

(34) J'ai parlé des masques qui servoient à grossir la voix ; le cothurne rehaussoit la taille : conçoit-on que sur notre théâtre un acteur pût faire les gestes, tandis que les vers seroient déclamés par un autre?

(35) *Veteres Critici Sophocli* μεγαλοφωνιαν, *Euripidi* κυριολογιαν, *Sophocli* λογιοτητα, *Euripidi* σοφιαν, *Sophocli* φυσιν, *Euripidi* παθη *tribuerunt ; et si* λαλιαν *Euripidis notarent,* αγωμαλιαν *Sophoclis indictam non reliquerunt.* Barn. Vit. Eur. §. 10. Il a raison d'appeler Euripide *le plus savant* des poètes πολυμαθεστατον et φιλολογωτατον. Henri Etienne distingue ainsi ces deux tragiques. *Alioqui et hoc de poetis istis dicere soleo, Sophoclem esse* φιλοπερβατον, *Euripidem* φιλοσυνθετον. Barnès cite Vossius qui a dit la même chose. *Verum ut huic quæstioni tandem finem aliquem imponamus, dem us ex veterum sententia Æschylo* σομα και απλοτητα. *Sophocli* μεγαλοφωνιαν και γλυκυτητα *Euripidi denique* κυριολογιαν και σοφιαν. *Sive ut Plutarchus* σομα *demus Æschylo,* λογιοτητα *Sophocli,* σοφιαν *Euripidi. Quanquam Phrynichus apud Photium*

ποσει των τραγωδων Αισχυλον τον μεγαλοφωναγον, και Σοφοκλεα τ' γλυκυν, και τον πανσοφον Ευριπιδην. *Barn. l. c.*

(36) Après avoir cité quelques vers de son *Phaéton : Ne diroit-on pas*, s'écrie-t-il, *que l'ame du poète est montée avec lui sur le char du soleil, qu'elle vole avec les coursiers, qu'elle court les mêmes périls ? Sans cela, comment pourroit-elle égaler la rapidité des mouvemens du ciel ?* Long. de Subl. pass.

(37) Ce philosophe loue Euripide d'avoir su choisir dans le langage vulgaire, les expressions qu'il pouvoit annoblir, et le cite à côté du comédien Théodore, dont la voix sembloit être celle du personnage qu'il jouoit. *Rhetor.* III. 2.

(38) Il fut appelé *misogyne*, c'est-à-dire *ennemi des femmes.* Socrate, si Platon le fait parler suivant son caractère, avoit d'elles une opinion plus avantageuse. Il dit dans sa *République, que plusieurs femmes ont surpassé les hommes en différens genres*, Γυναικες ρηϊαι πολλαι πολλων ανδρων ἑκλιυς εις τα πολλα. Aristophane, en reprochant à Euripide, dans sa

comédie des *Fêtes de Cerès*, le mal qu'il dit des femmes, n'en dit pas moins lui-même. Barnès prétend qu'Euripide se maria à l'âge de vingt-trois ans; mais il dit cela sans autorité.

(39) Ενσε τας τραγωδιας μισογυνες, ενσε τη κλινη φιλογυνες. *In tragœdiis odit mulieres, non autem in cubili.* Mot de Sophocle rapporté par Athénée. *Athen. II.* Suidas dit pourtant qu'Euripide étoit d'un naturel sombre et qu'il fuyoit le commerce des femmes. Athénée compare les goûts de ces deux tragiques. *Athen. XIII. 8.* Barnès se fait fort d'une épigramme de Denys de Byzance pour prouver la rare chasteté d'Euripide, qui fut, selon lui, la vraie cause qui l'engagea à se marier; mais il n'est pas plus fondé dans cette conjecture, que dans celle qu'il fait sur l'époque de ce mariage. *Notes* (38) *et* (46).

(40) Si cela est, on pourroit croire qu'il en avoit le cœur plein quand il écrivoit *Andromaque*, où Hermione s'élève avec tant de force contre les inconvéniens de la bigamie.

(41) Euripide se promenoit dans un jardin en crayonnant quelque chose sur ses ta-

blettes. Laïs s'approche, et lui demande pourquoi dans une de ses tragédies il s'étoit servi de cette expression, dont apparemment elle se faisoit l'application, *loin de moi, infâme.* Euripide lui répond avec indignation: *Toi-même ne parois pas exempte d'infamie.* Laïs reprit en souriant: *Y a-t-il quelque infamie dans une action qu'on commet sans la juger telle?* C'étoit un vers de l'*Eole* d'Euripide, dont il nous reste quelques fragmens. Mais celui qui raconte ce fait-là, est un poète comique. Athen. XIII. p. 582.

(42) Je ne parle point de l'argent qu'Archélaüs fit offrir à Euripide et que celui-ci refusa, parce que les lettres attribuées à Euripide, qui contiennent ce détail, ne sont rien moins qu'authentiques, quoi qu'en dise Barnès. Elles sont au nombre de cinq; trois sont adressées à Archélaüs, une à Sophocle, et une autre à Céphisophon. Barnès suppose que les quatre premières ont été écrites au temps de son départ, et la dernière en Macédoine.

(43) *Plut. Op. mor. de exilio.* Après avoir remarqué les louanges qu'Euripide donne à

sa patrie, il ajoute avec surprise : *Mais celui qui a écrit toutes ces choses-là eſt allé mourir en Macédoine.* Sophocle avoit dit :

Οσις γαρ πρ@ τυραννον ομιλορευσεν
Κεινω 'σι δυλ@, καν ελευθερ@ μολη.

(44) Pour lui donner les étrivières. La raillerie dont celui-ci fut châtié si cruellement, portoit sur l'haleine forte et désagréable d'Euripide, qui répondit en plaisantant, que *les secrets expiroient en son sein, et qu'eux seuls pouvoient s'y corrompre.* — Cette vengeance devoit lui suffire. Arist. *de Rep.* Cap. X.

(45) Orphée avoit été déchiré par des femmes, et Le Fevre observe avec raison qu'une de ces histoires a pu être copiée sur l'autre. Finissons cette remarque par une petite érudition qu'Erasme nous fournira. Il y avoit dans la Macédoine un village qu'on nommoit le village des Thraces, à cause qu'il étoit habité par des gens de cette nation. Un chien d'Archélaüs s'égara un jour et s'en alla dans ce village : il y fut sacrifié et mangé selon la coutume des habitans. Le roi l'ayant su, les condamna à l'amende d'un talent. Ne se voyant pas en état de la payer,

ils supplièrent Euripide de la leur faire remettre, et obtinrent cette grace par sa recommandation. Il en fut puni quelque temps après; car il fut tué par les chiens du roi dans une forêt, et l'on se persuada que les chiens qui le tuèrent étoient issus de celui que les Thraces avoient immolé. — Erasme dit aussi que la mort d'Euripide fut l'effet de la vengeance de Promerus, officier d'Archélaüs, qui lâcha ses chiens sur lui. Étienne de Byzance dit qu'Euripide fut fort maltraité des chiens dans un bourg de Macédoine appelé Bormiscus, qu'il ne mourut pas sur le champ, mais qu'il ne guérit jamais de ses blessures. Ovide fait allusion à cette mort dans ces deux vers:

*Utque cothurnatum vatem tutela Dianæ,*
*Dilanient vigilum te quoque turba canum.*

In Ibin. Bayle. art. *Euripide*, note R.

(46) On dit qu'il fut surpris avec la femme de Nicodême l'Aréthuse. On va même jusqu'à l'accuser d'avoir disputé à Archélaüs l'objet d'une inclination bizarre. Mais son âge semble le mettre au dessus de tels soupçons, et l'on ne peut les étayer sur un mot au sujet du poète Agathon, qu'il ne vaut pas la peine de répéter. *Æl. var. Hist.* XIII. 4.

(47) Sotade remarque que Diogène mourut en avalant un polype cru, qu'Homère mourut de faim. Barnès observe que Sotade lui-même fut injustement mis à mort. Anacréon s'étouffa avec un pepin de raisin. Dracon fut accablé sous le poids des robes et des bonnets de ceux qui l'applaudissoient au théâtre. Barnès en cite plusieurs autres.

(48) Denys de Byzance ne peut se persuader qu'un aussi grand homme qu'Euripide ait terminé sa vie par une fin si malheureuse (*b*). Mais Barnès observe pieusement, que Dieu se sert des voies les plus violentes pour faire périr ceux qu'il aime.

(49) On cite un autre Cénotaphe d'Euripide, trouvé sur les confins de la Valachie et de la Grèce, et une figure d'Euripide avec une inscription latine qui paroît n'être pas du bel âge de cette langue (*c*).

(50) Il ressembloit à Anaxagore, qui est appelé *ennemi du rire* dans une épigramme grecque citée par Aulu-Gelle (*d*). Socrate

(*b*) Voyez après les notes, v. N°. VI.
(*c*) Voyez après les notes, v. N°. XI.
(*d*) *Noct. Att.* XV.

au contraire aimoit la gaieté et le badinage; son disciple Platon étoit sérieux comme Euripide: on prétend même qu'il n'avoit jamais ri. Cela n'est guères d'accord avec le ton de ses épigrammes, où il y a plus que de la gaieté. Diog. Laert. *in Plat.*

(51) Plutarque, à l'occasion de quelques vers de l'*Erechtrée*, s'écrie: *Qui a fait de sa patrie un éloge pareil à celui qu'Euripide fait de la sienne?* Plut. *Op. mor. de exilio.*

(52) Il est assez prouvé que l'*Archélaüs* qui fit le sujet d'une tragédie d'Euripide, étoit un autre que son bienfaiteur; mais il est probable aussi qu'elle contenoit des allusions flatteuses. Barnès va bien plus loin, et de plus il dit positivement que les deux vers que j'ai cités ci-dessus, par lesquels Euripide se défendoit de faire au roi des présens, étoient tirés de cette tragédie; mais il dit cela sans autorité, comme il affirme que le nom d'*Oreste* fut donné par Archélaüs à son fils à cause de la tragédie d'Oreste. On conte que ce prince invitoit Euripide à composer une tragédie dont il fût le sujet. Celui-ci s'en excusa en disant *qu'il prioit les dieux*

*que la vie d'Archélaüs n'offrit aucun événement tragique* (e).

(53) On prendroit de son cœur une opinion désavantageuse, si l'on croyoit, sur la foi d'un auteur cité par le Scholiaste d'Euripide, que ce poète reçut cinq talens des Corinthiens pour imputer à Médée le meurtre de ses enfans, dont les Corinthiens eux-mêmes étoient coupables. Il ne paroît pas fort probable que les Corinthiens aient voulu acheter à ce prix la justification de leurs ancêtres dans une histoire aussi fabuleuse. V. Bayle. *Eurip. note* DD.

(54) Il nous reste d'Euripide dix-neuf pièces entières, le commencement d'une vingtième, et quelques fragmens. D'Eschyle et de Sophocle nous ne possédons de chacun que sept pièces entières, et onze d'Aristophane.

(55) Euseb. *præp. Evang.* v. 33. Le Scholiaste d'Aristophane parle d'un Céphisophon qui empêcha l'effet de la bonne volonté des Athéniens, *ad Ran.* v. 975.

(e) *Diomed. Gramm.* L. III. cité par Barn.

(56) On peut voir dans Diogène Laerce le cas qu'il en faisoit. Il avoit souvent à la bouche un vers de Bellérophon, dont le sens est : *Hélas ! mais pourquoi me plaindre ? les maux que je souffre sont l'apanage de l'humanité.* Littéralement : *Hélas ! pourquoi hélas ! je souffre l'humanité.* Diog. Laert. IV. s. 26.

(57) Barnès pense que c'est à cette occasion que prit cours le proverbe, ὃλος τεθνηκεν, ἢ διδασκει γραμματα. *S'il n'est savant, il est mort.* C'est dans *Nicias* que Plutarque rapporte ces faits-là.

## ΧΡΗΣΜΟΣ ΠΕΡΙ ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ.

### N°. I.

Εσαι σοι κυρ@, Μνησαρχιδη, ονειναι παντες
Ανθρωποι τιεισι, και εσκλε@ εαζλον ορυσει.
Και σεφεων ιερων γλυκερην χαριν αμφιβαλειται.

Euſ. præp. Ev. v. 33.

### N°. II.

Την Ευριπιδεω μητ' ερχεο, μητ' επιβαλλου
Δυσβαιον ανθρωποις οιμος, αοιδοβετα·
Λειη μεν γαρ ιδειν, και επιῤῥοθ@ ει δε τις αυτην
Εισβαινοι, χαλεπου τηχυτερη σκολιω@. (*)

Anthol.

### N°. III.

Ει και δακρυοεις, Ευριπιδη, ειλε σε πολυ@
Και σε λυκοῤῥαισαι, δειπνον εβεντο κυνες
Τον σκηνη μελιγηρυν ανδονα, κοσμον Αθηνων
Την σοφιη τραγικην μιξαμενον χαριτα,
Αλλ' εμολες Πελλαιον υπ' ηριον, ως αν ο λαϊρις
Πιεριδων, ναιης αγχοθι Πιεριδων.

Anthol.

### N°. IV.

Ευριπιδη χαιρε μελαμπεπλοις, εν γυαλοισι
Πειριας, τον αει Νυκτ@ εχων θαλαμον.

* S. Kopelou. Barn.

# ORACLES SUR EURIPIDE.

## N°. I.

Tu auras un fils, ô Mnésarchide, que tous
Les hommes honoreront : il acquerra une gloire brillante,
Et jouira de la douce récompense des couronnes sacrées.

## N°. II.

Ne marche point sur les traces d'Euripide, et n'entreprends point
De le suivre dans cette route presqu'inaccessible, jeune poëte ;
Elle paroît unie et facile lorsqu'on la regarde de loin, mais
Dès qu'on veut y entrer, elle est plus âpre qu'un rocher.

## N°. III.

Voyez *Vie d'Euripide*, p. xlvij.

## N°. IV.

Je te salue, Euripide, qui dans les grottes sombres
De Piérie, es couché sur le lit de l'éternelle nuit.

Ιφθιδ' ὑπο χθονος ων, ὁτι σοι κλεος αφθιτον εσται
Ισον Ομηρειαις αινεσεσι χαρισι.

Anthol.

## N°. V.

Μνημα μεν Ἑλλας ἁπασ' Ευριπιδου, Οστεα δ' ισχει
Γη Μακεδων, ει γαρ δεξαιτο τερμα βιου.
Πατρις δ' Ἑλλαδος Ἑλλας Αθηναι, πλειστα δε Μουσας
Τερψας, εκ πολλων και τον επαινον εχει.

Thucyd. ap. Tho. Mag.

## N°. VI.

Ου σε κυνων γενος εἰλ', Ευριπιδη, ουδε γυναικων
Οιστρος, τον σκολιης κυπριδος αλλοτριον,
Αλλ' Αϊδης και γηρας υπεκβαλε, τει δ' Αρεθουσει
Κεισαι, λεταιρειει τιμιος Αρχελεω.

Σον δ' ου τυμβον εγω τιθεμαι ταφον, αλλα τα Βακχου
Ειμαλια και σκηνας εμβαλε πειθομενας.

Anthol.

## N°. VII.

Α Μακετις σε κενευθε ταφε κονις, αλλα πυρωθεις
Ζηνι κεραυνειοι πασαν απημφιασας.
Τρις γαρ απαστραψας Ευριπιδει εκ Διος αιθης
Εγνωστ' αν θνητων σημαλος. (*)

Anthol.

* *Sômatos* Barn.

Sache, quoique tu sois caché sous la terre, que ta gloire est immortelle,
Et qu'elle égale les graces immortelles d'Homère.

## N°. V.

La Grèce entière est le monument d'Euripide: ses os
Reposent en Macédoine; c'est-là qu'il termina sa vie.
Sa patrie est Athènes, la Grèce de la Grèce; il fit les plaisirs
Des Muses; il est juste qu'il soit chanté par ceux qui les cultivent.

## N°. VI.

Non, Euripide, tu n'as point été déchiré par des chiens: des femmes
Furieuses n'ont point fait périr un poète ennemi de l'amour deshonnête qui se cache dans les ténèbres;
C'est Pluton et la vieillesse qui t'ont enlevé, Aréthuse
Est le lieu où tu reposes, honoré de l'amitié d'Archélaüs.

*Les deux derniers vers paroissent faire allusion à des ornemens placés sur son tombeau.*

## N°. VII.

Ton corps étoit caché dans la poussière en Macédoine: un coup de foudre,
Lancé par Jupiter, l'a dissipé.
Trois fois, à l'honneur d'Euripide, l'éther divin, brillant des feux de l'éclair,
A sanctifié ta dépouille mortelle.

N°. VIII.

Ου σον μνημα τοδ' ες', Ευριπιδη, αλλα συ τυδε
Τη ση γαρ δοξη μνημα τοδ' αμπεχεται.

Anthol.

N°. IX.

Ἀπασ' Αχαιις μνημα σονγ' Ευριπιδη
Ουκουν αφωνος, αλλα και λαλητος.

Anthol.

N°. X.

Ισθι δ' Ευριπιδου φερωνυμος, ως δε δοκευω
Λαθρη ὑπο κραδιην τραγικαις ομιλεε Μουσαις,
Ἐργα σοφροσυνης διανευμιδίος, ενδε ιδεσαι
Ὁια τε πυ θυμελεσιν ἐν Αθηνησι θυρσα τινασσων.

Anthol.

N°. XI.

*Siste, quid ipse velim, rogito; cognosce, viator,*
*Euripides tragico carmine clarus homo* *.
*Hâc jaceo, istud eram* ** *quod te cognosse volebam:*
*Ergo diu felix, chare viator, abi.*

Sigefrid. Rybisch. monum. fig. 6.

N°. XII.

Ει ταις αληθειαισιν οι τεθνηκοτες
Αἰσθησιν ειχον ανδρες, ως φασιν τινες;
Απεγχαμψ' αν, ως ιδειν Ευριπιδην.

Anthol. Tho. Mag.

* *Humo.* Barn.

** *Erat.* Barn.

## N°. VIII.

O Euripide ! ce monument t'illustre moins que tu n'illustres ce monument :
Il est rayonnant et comme enceint de ta gloire.

## N°. IX.

La Grèce entière est un monument de ta gloire, ô Euripide !
Non un monument silencieux, mais éloquent.

## N°. X.

Ci-gît le poëte portant le nom de l'Euripe, qui, selon moi,
Jouissoit en secret du commerce des Muses tragiques,
Tandis qu'il donnoit aux autres des leçons de sagesse : et qui put
En douter en le voyant sur le théâtre d'Athènes armé du thyrse poétique ?

## N°. XI.

Arrête, passant, apprends que c'est ici que repose
La cendre d'Euripide, l'illustre poète tragique.
C'est-là tout ce que j'avois à te dire.
Adieu, passant ; va-t-en, et sois heureux.

## N°. XII.

Voyez *Vie d'Euripide, à la fin.*

# ARTICLES EXTRAITS

## *du Dictionnaire de* SUIDAS.

EURIPIDE. Tragique Athénien, antérieur à celui qui devint si fameux. Il mit au théâtre douze pièces dramatiques, et remporta deux victoires.

EURIPIDE. Tragique, neveu du précédent (*a*).... Ses pièces dramatiques sont *Oreste*, *Médée*, *Polyxène*.

EURIPIDE, fils de Mnésarque ou de Mnésarchide et de Clito, lesquels (*b*) ayant été bannis, se retirèrent en Béotie. Ensuite *ils vécurent* dans l'Attique. Il n'est pas vrai que sa mère fût vendeuse d'herbes (*c*), car elle étoit née de parens très-distingués (*d*), comme Philochorus (*e*) le fait voir. Dans

(*a*) *Comme l'écrit Denys dans ses Chroniques. — Il fit une édition d'Homère, si toutefois elle est bien de lui.* SUIDAS.

(*b*) Ou bien, *lesquels s'étant enfuis.* BARNES.

(*c*) C'est le poète Aristophane qui lui a fait ce reproche. *Equit. Acharn. Thesmoph.*

(*d*) Ετυγχανεν. On lit dans la vie d'Euripide, par Manuel Moschopulus, ευγενης ετυγχανεν ουσα, ce qui détermine le genre. Du reste, cette Vie n'est qu'une copie de l'article de Suidas, avec quelques légers changemens.

(*e*) Philochorus, fils de Cyenus, Athénien, prêtre et devin. Il étoit jeune au temps de la vieillesse d'Eratosthène, et par conséquent il étoit éloigné d'Euripide d'environ deux siècles. Il fut auteur de divers ouvrages. Il paroît que le plus important

le temps de l'expédition de Xercès sa mère étoit enceinte de lui, et il naquit le jour que les Grecs mirent les Perses en fuite (*f*). Il s'appliqua d'abord à la peinture ; ensuite il étudia la rhétorique sous Prodicus, la morale et la philosophie (*g*) avec Socrate. Il entendit aussi Anaxagore de Clazomène ; et il se tourna du côté de la tragédie, lorsqu'il eut vu les dangers auxquels s'étoit exposé Anaxagore, par les dogmes qu'il avoit introduits *dans la philosophie.* Grave, sérieux, austère et sombre, il évitoit le commerce des femmes, et passa même pour les haïr. Il se maria pourtant, d'abord avec Chœrine, fille de Mnésiloque, de laquelle il eut Mnésiloque, Mnésarchide et Euripide. L'ayant ensuite répudiée, il en épousa une autre en qui il reconnut les mêmes vices. Il quitta Athènes pour aller chez Archélaüs, roi de Macédoine, et jouit à cette cour des honneurs les plus distingués. Sa mort fut l'ouvrage d'Aridée de Macédoine et de Cratua de Thessalie, qui lui tendirent des embûches ; c'étoient deux poètes qui por-

étoit une *Histoire d'Athènes*, en dix-sept Livres, où se trouvoit la suite chronologique des rois et des archontes, jusqu'au dernier Antiochus. Il avoit fait un traité sur Sophocle, et un autre sur Euripide.

(*f*) A la bataille de Salamine, la quatrième année de la LXXIV^e^ Olympiade, 481 ans avant J. C.

(*g*) J'ai un peu rectifié l'expression de Suidas, qui dit positivement qu'Euripide fut disciple de Socrate : assertion contraire à des calculs chronologiques.

toient envie à sa gloire : ils engagèrent un domestique d'Archélaüs à lâcher ses chiens contre lui. D'autres disent qu'il ne fut pas déchiré par des chiens, mais par des femmes (*h*).... Il vécut soixante-quinze ans ; le roi fit porter ses os à Pella. Ses pièces dramatiques étoient, suivant les uns, au nombre de soixante-quinze ; suivant d'autres, de quatre-vingt-douze (*i*).... Il remporta cinq victoires ; les quatre premières de son vivant, et la dernière après sa mort, par une pièce que son neveu Euripide présenta (*k*).... Il mourut la XCIII^e^ Olympiade (*l*).

(*h*) A la suite de quelque aventure galante. Suidas nomme la femme de Nicodême d'Aréthuse. Il nomme aussi Cratérus, qu'Archélaüs aimoit ; mais Euripide étoit un vieillard.

(*i*) Suidas ajoute, *il nous en reste soixante-dix-sept*, ce qui paroît en contradiction avec la phrase précédente. Il suffit d'observer ici qu'actuellement il ne nous reste que dix-neuf pièces du théâtre d'Euripide, et quelques fragmens, desquels un entr'autres est assez étendu pour qu'on puisse l'envisager comme une vingtième tragédie.

(*k*) *Il donna au public des pièces dramatiques pendant vingt-sept ans.* SUIDAS.

(*l*) Pour accorder Suidas avec lui-même, il faut placer cette mort à la troisième année de la XCIII^e^ Olympiade, 406 ans avant J. C.—— Mais il y a des observations essentielles à faire sur cette chronologie.

*Fin des Notes sur la Vie d'Euripide.*

TABLE

# TABLE CHR

| Années de la Vie d'EURIPIDE, | |
|---|---|
| Suivant | Suivant |

*N. B.* Or
Tragiq

# HÉCUBE,

## TRAGÉDIE.

# SUJET D'HÉCUBE.

Les Grecs, partis de Troye, sont retenus par les vents dans la Chersonnèse de Thrace. L'ombre d'Achille les arrête, et demande le sang de Polyxène. Elle l'obtient malgré les larmes et les cris d'Hécube. Pour comble de désespoir, on apporte à cette malheureuse mère le corps de son fils Polydore, jeune infortuné, assassiné par le roi de Thrace Polymestor, à la garde duquel Priam l'avoit confié. Hécube furieuse se venge de Polymestor.

*Le défaut de cette double intrigue est racheté par de grandes beautés.*

# PERSONNAGES.

L'OMBRE DE POLYDORE, fils de Priam.

HÉCUBE, veuve de Priam.

POLYXÈNE, fille d'Hécube.

POLYMESTOR, Roi de Thrace.

AGAMEMNON.

ULYSSE.

TALTHYBIUS, Héraut de l'Armée des Grecs.

UNE ESCLAVE d'Hécube.

LE CHŒUR, composé de Troyennes Captives.

*La Scène est dans la Chersonnèse de Thrace, sur le bord de la mer, dans le camp des Grecs, à l'entrée de la tente des Troyennes Captives.*

# HÉCUBE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

L'OMBRE DE POLYDORE, SEULE.

JE quitte la retraite des morts et les portes ténébreuses du Tartare, séjour abandonné des Dieux. Je suis Polydore, né d'Hécube, fille de Cissée : Priam fut mon père. Quand la capitale de la Phrygie fut menacée, craignant de la voir tomber sous le fer des Grecs, il

m'envoya, hors des confins de la Troade, chez Polymestor de Thrace, son * hôte (1), qui domine sur les fertiles plaines de la Chersonnèse et commande à ses peuples ** belliqueux. En me confiant à ses soins, mon père lui remit en secret ses trésors, afin que si les murs d'Ilion devoient tomber, ceux de ses enfans qui vivroient encore, ne fussent pas dans le besoin. J'étois le plus jeune des Priamides; ce fut la cause de mon départ, mon foible bras ne pouvant supporter le poids des armes et de la lance. Aussi long-temps que l'empire Phrygien subsista et que les remparts de Troye demeurèrent inébranlables, aussi long-temps qu'Hector mon frère put signaler son courage, élevé par les soins de l'hôte de mon père,

* *Hôte.* Il faut donner à ce mot l'acception antique. Je m'en sers pour éviter une périphrase. *Voyez note* (1) *à la fin de cette Tragédie.*

** Littéralement : *Amateurs des Chevaux.*

je croissois dans son palais, ainsi qu'un tendre rejeton. Mais dès que Troye, dès qu'Hector ne fut plus; quand ma patrie eut été ravagée, et que Priam lui-même fut tombé aux pieds des autels, immolé par la main du sanguinaire fils d'Achille; l'hôte et l'ami de mon père me massacra sans pitié, et jeta mon cadavre dans les flots, pour jouir en paix de mes trésors. Triste jouet des vagues agitées, je demeure étendu sur le rivage, sans obtenir ni larmes, ni sépulture. Maintenant j'abandonne mon corps pour m'attacher à Hécube, mère chérie & malheureuse! Depuis trois jours qu'au sortir de Troye elle est arrêtée dans la (2) Chersonnèse, sans cesse je la poursuis. Tous les Grecs, tranquilles sur ces bords, demeurent auprès de leurs vaisseaux immobiles; le fils de Pélée leur est apparu sur son tombeau, et retient ces guerriers prêts à retourner dans leur patrie. Il veut,

pour prix de ses travaux, qu'on immole ma sœur Polyxène sur sa tombe. Il obtiendra sa demande ; les Grecs, qui le chérissent, ne lui refuseront pas cette offrande, et le sort a marqué ce jour pour les funérailles de ma sœur. Ma mère aura aujourd'hui sous les yeux les corps de ses deux enfans : poussé jusqu'aux pieds d'une esclave, je paroîtrai flottant tristement sans sépulture ; car j'ai demandé aux Puissances infernales la faveur de trouver un tombeau et d'être rendu aux mains de ma mère : satisfait alors et ayant tout ce que je desire (3), je cesserai d'importuner la vieillesse d'Hécube. — Mais la voilà qui sort de la tente d'Agamemnon, épouvantée par mon apparition. — O ma mère, issue du sang des rois ! vous êtes devenue esclave ! Sort cruel ! Le dieu qui a renversé votre fortune, égale sa vengeance à vos prospérités passées.

HÉCUBE, TROYENNES Captives.

HÉCUBE.

GUIDEZ, ô mes enfans! guidez mes pas hors de la tente : Troyennes, soutenez la caducité de votre compagne d'esclavage, qui fut jadis votre reine. Prenez-moi, portez-moi, aidez-moi; soulevez ce corps affoibli par les années, afin qu'appuyée sur vos bras *, je presse mes pas tardifs. — O foudres de Jupiter! ô nuit ténébreuse! pourquoi troubler mon repos, par ces terreurs, par ces fantômes? O terre vénérable! mère des songes aux ailes noires! Loin de moi ces visions nocturnes qui m'alarment sur le sort de mon fils réfugié en Thrace, et sur ma chère fille Polyxène. Visions effrayantes! J'ai su..... j'ai appris! ..... Dieux infernaux!

* *Vos bras.* En grec, *appuyée sur ce bâton recourbé.* J'ai adopté l'ingénieuse explication de *Musgrave.*

sauvez mon fils ! * mon fils, l'unique espoir de sa famille, confié à la garde d'un ancien ami, au sein des frimats de la Thrace. — Quelque chose de nouveau se prépare. Des accens lamentables vont succéder à nos pleurs. Non, jamais mon ame égarée n'éprouva une telle horreur, un tel saisissement. Esprit divin d'Hélénus ou de Cassandre ! .... Troyennes, où sont-ils, pour m'expliquer mes songes ? J'ai vu une biche tachetée, impitoyablement déchirée par la griffe sanguinaire d'un loup qui l'enlevoit à mes pieds avec violence. Nouvel objet d'effroi ! Du haut de sa tombe est apparu le fantôme d'Achille. Il demande pour prix de la guerre quelqu'une de nos infortunées Troyennes. O Dieux ! je vous en conjure, écartez ce malheur de dessus la tête de ma fille.

* Littéralement : *Sauvez mon fils, qui seul est l'ancre de ma maison, habite la Thrace couverte de neige, sous la garde d'un hôte paternel.*

HÉCUBE, TROYENNE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

J'ACCOURS vers vous en grande hâte; j'ai quitté les tentes où le sort a fixé ma servitude, depuis que, chassée d'Ilion par l'épée des Grecs, je suis devenue leur triste captive. Hélas! loin de soulager vos peines, je viens, chargée du poids d'une nouvelle accablante, je viens annoncer des malheurs. L'assemblée entière des Grecs a résolu d'immoler votre fille aux mânes d'Achille. Du haut de sa tombe, vous savez qu'il est apparu couvert d'une armure d'or : (4) il arrête la flotte fendant les ondes, qui déja fixoit par des cordages les voiles déployées. Il s'écrie : Quoi! vous partez, enfans de Danaüs, & vous laissez mon tombeau sans offrande! Aussitôt l'orage de la discorde gronde. Deux partis divisent

nos vaillans guerriers ; les uns veulent qu'on fasse le cruel sacrifice, les autres s'y opposent. Pour vous s'eſt montré plein de zèle Agamemnon, uni par les nœuds de l'amour à celle * qu'anime un souffle divin. Les Théséides, ces deux rejetons d'Athènes, ont prononcé deux discours ; mais leur avis unique a été d'arroser le tombeau du sang d'une jeune victime. Ne préférons pas, disoient-ils, les amours ** de Cassandre à la valeur d'Achille. Les opinions étoient ainsi flottantes, lorsqu'un orateur plein d'artifices, abondant en paroles flatteuses, possédant l'art de gagner la multitude, le fils de Laërte enfin, persuade à l'armée de ne pas rejeter la demande du plus vaillant des Grecs, pour épargner le sang d'une esclave, afin qu'aucun des morts qui habitent le royaume de Proserpine,

* Cassandre, fille d'Hécube.

** Littéralement : *Le lit de Cassandre à la lance d'Achille.*

ne pût dire que les Grecs avoient signalé leur départ de Troye par leur ingratitude envers les héros qui sont morts en combattant pour eux. Ulysse viendra bientôt lui-même arracher votre fille de votre sein, et l'enlever à vos débiles mains. Courez aux temples embrasser les autels; jetez-vous aux pieds d'Agamemnon comme une suppliante; invoquez les dieux du ciel et des enfers. Hélas ! si vos prières ne peuvent les fléchir, le sang de votre fille arrosera le tombeau d'Achille.

HÉCUBE.

Ah ! malheureuse !..... ô cris ! ô larmes ! ô désespoir ! Infortunée ! triste vieillesse ! insupportable servitude ! hélas ! qui viendra à mon secours ? O ma famille ! ô ma patrie ! — Mon époux n'est plus, mes enfans ne sont plus. Quel parti prendre ? où aller ? où rtouver quelque dieu ou quelque génie secourable ? O Troyennes ! que viens-je

d'entendre? Ah! vous m'avez percé le cœur. La lumière m'est odieuse..... Pieds chancelans, traînez ce corps caduque vers le lieu qui la renferme. — Ma fille, enfant d'une trop misérable mère! sors, sors de la tente. Entends la voix de ta mère : ô ma fille! connois les bruits qui menacent tes jours.

---

## HÉCUBE, LE CHŒUR, POLYXÈNE.

POLYXÈNE.

O MA mère! ma mère! pourquoi ces cris douloureux? Pourquoi me faire ainsi sortir de ma retraite, comme un oiseau palpitant de frayeur!

HÉCUBE.

Ah! ma fille!

POLYXÈNE.

Dieux! quel sinistre accueil! quels malheurs allez-vous m'apprendre?

HÉCUBE.

O fille infortunée !

POLYXÈNE.

Ah ! parlez ; ne me cachez rien. Je tremble.... je frissonne.... Ma mère, quel est le sujet de vos larmes ?

HÉCUBE.

Ah ! ma fille ! ma chère fille !... Ah ! malheureuse mère !

POLYXÈNE.

Qu'allez-vous m'annoncer ?

HÉCUBE.

L'armée des Grecs veut t'immoler sur le tombeau d'Achille.

POLYXÈNE.

Dieux ! que viens-je d'entendre ? oh ma mère !.... Fatal destin !.... Ah ! parlez, daignez, daignez répéter ces tristes paroles.

HÉCUBE.

Ma fille, je te répète cette nouvelle affreuse ; les Grecs ont prononcé l'arrêt sanguinaire.

POLYXÈNE.

O mère infortunée, dont la vie est en proie aux revers! ô jours de douleurs et d'amertume! de quel coup cruel et imprévu un dieu vient-il vous frapper? Hélas! votre fille n'est plus; je ne pourrai plus, compagne de votre esclavage, partager les maux de votre vieillesse. Comme la jeune victime * qui paissoit l'herbe des montagnes, est enlevée à sa mère mugissante; ainsi vous me verrez arrachée d'entre vos bras. O malheureuse! le sein déchiré par le fer, précipitée dans les ombres du Tartare, là, je serai couchée parmi les morts. Ah! c'est sur vous, mère infortunée! c'est sur vous que je pleure et que je gémis; mais ma vie, tissu d'opprobre et de misère, ne mérite pas mes regrets; la mort m'offre plus de douceurs.

* Littéralement : *Comme le petit d'une lionne, ou comme une genisse nourrie sur les montagnes.*

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

HÉCUBE, POLYXÈNE, ULYSSE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

HÉCUBE, voilà Ulysse qui presse vers vous ses pas; il a quelque chose de nouveau à vous apprendre.

ULYSSE.

Madame, je pense que vous êtes instruite des résolutions de l'armée et du décret qu'elle a porté; cependant, je dois vous le déclarer : les Grecs ont résolu d'immoler votre fille sur le tombeau d'Achille, et c'est moi qu'ils ont choisi pour l'y conduire. Le fils d'Achille est celui qui doit présider au sacrifice, et qui est chargé de l'exécuter. Prenez donc un sage parti; cédez sans violence,

et ne me forcez pas d'en venir à de fâcheuses extrémités : connoissez notre force et votre foiblesse. Il est sage dans le malheur de régler ses sentimens sur sa fortune.

HÉCUBE.

Hélas ! je vois l'abyme * qui s'ouvre devant moi, rempli de gémissemens et de larmes. Malheureuse ! j'ai trop vécu. Jupiter m'a refusé la mort ; il m'a réservée pour des maux plus cruels que tous ceux que j'ai soufferts. Mais, s'il est permis à un esclave d'interroger ses maîtres sans employer de paroles dures ni outrageantes, daignez, seigneur, répondre à mes questions.

ULYSSE.

Parlez ; ne craignez pas que je refuse de vous entendre.

HÉCUBE.

Vous souvient-il du jour où vous vîntes à Troye comme espion, déguisé

* Littéralement : *Le combat.*

sous de mauvais vêtemens, le visage baigné de larmes ? *

ULYSSE.

Il m'en souvient ; l'impression en est ineffaçable.

HÉCUBE.

Hélène vous reconnut ; elle s'en ouvrit à moi seule.

ULYSSE.

Je sais à quel danger je me vis exposé.

HÉCUBE.

Est-il vrai qu'alors vous vous jetâtes à mes pieds dans la posture la plus humble ?

ULYSSE.

J'embrassois vos genoux, de mes mains suppliantes.

HÉCUBE.

Que je vous sauvai la vie, en favorisant votre fuite ?

* *De larmes de sang* ; ou, en adoptant une conjecture de Musgrave, *de larmes feintes*.

ULYSSE.

C'est à vous que je dois de jouir de la lumière du jour.

HÉCUBE.

Que me disiez-vous en ce moment où je vous avois en ma puissance?

ULYSSE.

Tout ce que la crainte de mourir pouvoit me suggérer.

HÉCUBE.

Eh quoi! pouvez-vous justifier votre conduite? Traité par moi comme vous venez de l'avouer, ce n'est pas du bien que vous me faites, mais tout le mal qui dépend de vous. Loin de moi, vous tous, orateurs populaires! race ingrate qui ne cherchez que les honneurs, et qui, pour plaire à la multitude, comptez pour rien de nuire à vos amis. Mais encore, quel subtil artifice a pu persuader aux Grecs qu'ils devoient sacrifier ma fille? Quelle nécessité les oblige de faire couler le sang humain sur un monument

que devroit arroser le sang des hécatombes? Y a-t-il quelque justice à verser celui de ma fille, pour expier la mort d'Achille? Jamais elle ne lui fit aucune offense. C'est Hélène que son ombre doit poursuivre; c'est elle qui l'a fait périr et qui l'a conduit devant Troye. S'il lui faut une captive, si la beauté fixe son choix, qu'il cesse de demander notre sang. La fille de Tyndare * surpasse la mienne en attraits; ses torts sont-ils moindres que les nôtres? — Jusqu'ici j'ai fait parler la justice : mais vous, sachez de quel prix vous devez payer mes services. Vous preniez ma main, dites-vous, ** vous étiez à mes pieds dans la posture d'un suppliant; eh bien! c'est moi qui embrasse ici les vôtres; c'est moi qui vous supplie; c'est

* Hélène.

** Littéralement : *Et vous touchiez mes joues*, proprement, *mes vieilles joues*; c'étoit un signe de supplication.

moi qui implore de vous la grace que vous me demandiez alors. Ah ! n'arrachez point ma fille d'entre mes bras ; n'immolez pas ma fille : c'est assez de tant d'autres morts. Par elle je suis heureuse, et j'oublie tous mes malheurs ; seule elle adoucit le regret de tant de pertes cruelles. C'est ma patrie, ma nourrice, mon guide, l'appui de ma vieillesse. Il ne faut pas que les souverains donnent des ordres injustes ; qu'ils ne pensent pas que leur prospérité soit inaltérable. Moi-même j'étois autrefois ; à présent je ne suis plus. Tout mon bonheur ..... un jour l'a détruit. O vous qui recevez mes tendres supplications ! respectez ma vieillesse, ayez pitié de mes maux : retournez vers l'armée des Grecs ; dites-leur que c'est un opprobre de faire périr des femmes arrachées aux pieds des autels, mais dérobées au carnage par leur généreuse pitié. Votre loi respecte également le

sang de l'homme libre et celui de l'esclave. Parlez : au défaut des raisons et de l'éloquence, votre rang entraînera les suffrages : le même discours dans la bouche d'un homme obscur ou dans celle d'un homme qu'on considère, produit des impressions bien différentes.

LE CHŒUR.

Non, il n'est point de cœur si dur que des plaintes si touchantes ne pussent attendrir, à qui ces profonds gémissemens n'arrachassent des larmes.

ULYSSE.

Hécube, laissez-vous persuader ; que la colère ne vous fasse pas voir un ennemi dans l'auteur d'un conseil utile. Je vous dois la vie, je suis prêt à sauver la vôtre, comptez sur cette assurance ; mais je l'ai dit ouvertement : Troye est en cendres ; je ne puis refuser (5) le sacrifice de votre fille au plus vaillant de nos guerriers. Plus d'une ville est ébranlée pour avoir laissé languir sans

honneur l'homme brave et valeureux confondu parmi les lâches. Achille a mérité, madame, toute notre reconnoissance, en terminant glorieusement ses jours au service de sa patrie. Il nous seroit honteux sans doute d'avoir joui de son amitié pendant sa vie, et de l'abandonner mort. Eh! s'il faut rassembler une armée et combattre un nouvel ennemi, où trouverons-nous cette ardeur qui fait affronter les hasards, en voyant cet illustre mort dont on n'honore point la cendre? Pendant ma vie, que chaque jour je possède le peu qui m'est nécessaire, je suis content; mais puissé-je voir ma tombe respectée! — Vous vous plaignez des maux que vous avez soufferts; songez qu'il est parmi nous des mères et des pères, courbés sous le poids des ans, dont l'infortune égale la vôtre; des épouses privées de leurs vaillans époux, ensevelis sous les cendres d'Ilion. Supportez votre sort

avec

avec courage. Si c'est à tort que nous honorons un Héros, blâmez notre erreur. Peuples barbares, puissent vos amis ne trouver en vous que des ingrats! Puissiez-vous ne point admirer ceux qui périssent par une fin glorieuse! Ainsi la Grèce s'élèvera sur vos ruines.

LE CHŒUR.

O sort affreux d'une esclave, d'être réduite par la force à supporter de tels outrages!

HÉCUBE.

O ma fille! mes vains discours se perdent dans les airs. Peut-être tu pourras plus que ta malheureuse mère: viens, hâte-toi, fais entendre tes plaintifs accens, plus touchans que ceux de Philomèle; conjure-les d'épargner ta vie; tombe en pleurs aux genoux d'Ulysse; touche, persuade: il a des enfans, il aura pitié de ton sort.

POLYXÈNE.

Vous retirez votre main, Ulysse; vous

vous détournez, de peur que la mienne ne touche votre visage*. Ne craignez rien, je n'attirerai point sur vous la colère du dieu des supplians**: je vous suivrai; je cede à la force; je cede au desir de la mort. Il faudroit que je fusse bien timide et bien peu généreuse, pour avoir d'autres sentimens. Comment pourrois-je aimer la vie? moi, la fille du Roi de la Phrygie entière, qui ai passé mon enfance près du trône, nourrie des plus belles espérances, destinée à devenir l'épouse d'un Monarque, et recherchée par les plus hauts partis; moi, à qui obéissoient toutes les Troyennes, et qui étoit distinguée entre toutes les jeunes filles de mon âge, égale enfin aux Déesses en tout, hors l'immortalité, et qui maintenant suis esclave.... Esclave! — Ce nom seul me

*Littéralement: *Je vous vois, Ulysse, cachant votre main droite sous votre manteau, et détournant votre visage de peur que je ne touche votre menton.*

**Littéralement: *Vous êtes délivré de mon Jupiter suppliant.* (Ικέσιον Δία.)

fait aimer la mort, ce nom auquel je ne suis point faite. Je tomberois entre les mains d'un maître cruel! il achèteroit à prix d'argent la sœur d'Hector et de tant de * Héros! Réduite aux plus viles fonctions ** du ménage et aux ouvrages les plus abjects, je passerois mes jours dans l'amertume! et cette main, recherchée des Rois, il faudroit donc la livrer au vil compagnon de ma sèrvitude! Non, non, je renonce à cette lumière qui ne doit pas éclairer mon esclavage : je cherche les ténèbres de la mort. Ulysse, conduisez-moi au lieu de mon supplice : il n'est plus pour nous de ressource ni d'espérance! Et vous, ma mère, cessez de rien dire et de rien faire pour retarder mon départ: conseillez-moi plutôt de mourir avant que de me voir exposée à des traitemens honteux, indignes de ma nais-

* Héros, Καγαθων : conjecture de M. Brunck.

** Littéralement : *à faire du pain, à balayer, à manier la navette.*

sance. Lorsqu'on n'a point connu l'infortune, on la supporte avec peine, et l'on courbe difficilement sa tête sous le joug de l'adversité. Alors c'est un bien de mourir. La vie n'est qu'un fardeau insupportable, quand il faut la passer dans l'opprobre.

LE CHŒUR.

Il est beau, sans doute, et glorieux d'être issu d'un sang illustre; mais cette distinction est bien plus flatteuse lorsque les sentimens répondent à la naissance.

HÉCUBE.

Ma fille, les sentimens que tu viens d'exprimer sont généreux; mais ils ajoutent à ma douleur. Ah! s'il faut satisfaire à la haine du fils de Pélée, si vous voulez éviter ses reproches, ô Ulysse, n'immolez pas cette victime. Conduisez-moi sur le tombeau d'Achille, frappez, n'épargnez pas mes jours : c'est moi qui ai donné la vie à Pâris, qui perça de ses traits le fils de Thétis.

ULYSSE.

Hécube, ce n'est pas votre sang que demande l'ombre d'Achille, c'est celui de votre fille.

HÉCUBE.

Faites-moi du moins périr avec elle. Que la terre, que les mânes du mort se désaltèrent par une double libation de sang.

ULYSSE.

C'est assez du sacrifice de votre fille; nous n'y joindrons pas le vôtre; et plût-à-dieu que le sien ne fût pas nécessaire!

HÉCUBE.

Je suivrai ma fille au tombeau; il le faut; j'y suis résolue.

ULYSSE.

Comment! pensez-vous nous faire la loi?

HÉCUBE.

Comme le lierre s'attache au chêne, ainsi je serrerai ma fille dans mes bras.

ULYSSE.

Non, vous vous rendrez à de plus sages conseils.

HÉCUBE.

Si l'on arrache ma fille d'entre mes bras, je ne m'en séparerai jamais.

ULYSSE.

Je ne sortirai point sans l'emmener d'ici.

POLYXÈNE.

Croyez-moi, ma mère. Et vous, fils de Laërte, laissez un libre cours aux transports maternels. Infortunée! ne combattez point contre ceux qui ont en main la puissance. Voulez-vous voir votre corps débile traîné dans la poussière, déchiré par la main impitoyable d'un jeune homme qui vous repoussera avec violence, et chargera votre vieillesse d'outrages? Non, vous ne vous exposerez pas à cet indigne traitement. Plutôt, ma tendre mère, tendez-moi cette main chérie, approchez votre joue

de la mienne... hélas! pour la dernière fois... Mes yeux ne reverront plus ces rayons, ce cercle brillant du soleil. Recevez mes derniers adieux. O ma mère! ô sein qui m'a porté! je descends au séjour des morts.

HÉCUBE.

O ma fille! et moi je vis esclave!

POLYXÈNE.

Sans avoir connu les douceurs de l'hymen, sans mériter le nom d'épouse.

HÉCUBE.

Ton sort est digne de pitié; le mien est horrible.

POLYXÈNE.

Sans vous j'habiterai les ombres du Tartare!

HÉCUBE.

Hélas! que deviendrai-je? qui me délivrera d'une vie importune?

POLYXÈNE.

Fille d'un père libre, je meurs esclave!

HÉCUBE.

Mère d'une postérité nombreuse, je vais mourir abandonnée.

POLYXÈNE.

Que dirai-je de votre part à Hector? que dirai-je à votre époux?

HÉCUBE.

Dis-leur que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes!

POLYXÈNE.

O sein chéri, qui nourris mon heureuse enfance!

HÉCUBE.

O ma fille! ô mort cruelle et prématurée!

POLYXÈNE.

Adieu, ma mère; adieu (6), chère Cassandre. Ah! puisse votre bonheur....

HÉCUBE.

Mon bonheur... ah! ma fille! il n'en est plus pour ta mère.

POLYXÈNE.

Adieu, cher Polydore! ô mon frère,

qui habitez parmi les Thraces belliqueux!

HÉCUBE.

Hélas! s'il vit.... Je flotte dans une cruelle incertitude. De tous côtés je vois la fortune acharnée.

POLYXÈNE.

Il vit; il fermera vos mourantes paupières.

HÉCUBE.

Avant la mort, j'en ressens toutes les horreurs.

POLYXÈNE.

Couvrez ma tête d'un voile, Ulysse; emmenez votre victime. Je sens défaillir mon cœur déchiré par les cris d'une mère; mes gémissemens la pénètrent et la consument! — O lumière! je puis t'invoquer encore; mais pour te voir je n'ai plus que l'instant où je m'avance entre le glaive et le tombeau d'Achille.

HÉCUBE.

O Dieux! je l'abandonne!... Tout mon corps se dissout! — O ma fille! touche

encore une fois tà mère; tends-moi cette main; donne; ne me laisse pas seule, sans enfans. Je succombe! ô mes amis! (*Elle se roule par terre dans le dernier désespoir.*)—Oh! que ne puis-je rencontrer la sœur des Dioscures, cette perfide Hélène, dont la beauté a renversé la fortunée Pergame!

LE CHŒUR.

¶ Vents (7) qui soufflez sur l'Océan et qui portez les vaisseaux rapides sur les ondes enflées, où conduirez-vous mon infortune? A quel maître irai-je obéir? Sera-ce sur les côtes de la Doride, ou dans les champs de la (8) Thessalie, que l'Apidanus féconde de ses eaux transparentes?

Ou bien, malheureuse captive! serai-je portée par l'effort des rames, dans cette île qui vit germer la palme et le laurier, tendant leurs rameaux sacrés à la belle Latone pour couronner les fruits

¶ Antistrophiques.

de ses divins amours? Unie aux filles de Délos, chanterai-je la déesse Diane, ses traits et son carquois d'or?

Irai-je dans la ville de Pallas? Sur une robe couleur d'or, mon* aiguille industrieuse peindra-t-elle en fils nuancés le char brillant de Minerve, attelé de ses coursiers fougueux, ou la race des Titans, foudroyée par les traits enflammés du fils de Saturne?

O mes enfans! ô mes aïeux! ô terre désolée, devenue la proie des Grecs, d'où s'élèvent des tourbillons de fumée! — Esclave dans une terre étrangère, je laisse l'Asie dans les fers de l'Europe; j'échange la couche nuptiale contre la demeure sombre du Tartare.

* *Mon fuseau*, ou bien, *sur ma trame*, &c.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## TALTHYBIUS, HÉCUBE, LE CHŒUR.

TALTHYBIUS.

TROYENNES, où pourrai-je trouver Hécube, l'ancienne Reine d'Ilion?

LE CHŒUR.

Talthybius, vous la voyez auprès de vous se roulant par terre, enveloppée dans ses vêtemens.

TALTHYBIUS.

O Jupiter! dois-je croire que vous avez les yeux sur ce qui se passe parmi les hommes? Ou votre existence n'est-elle qu'une chimère, et un aveugle hasard préside-t-il à tous les événemens de la vie? N'est-ce pas ici la Reine de l'opulente Phrygie? n'est-ce pas l'épouse

du puissant Priam? Et maintenant sa ville est ravagée ; esclave elle-même, accablée par l'âge, privée de ses enfans, elle est couchée à terre, et se roule dans la poussière qui souille sa tête infortunée. Hélas! hélas! ma vie est bien avancée ; puisse-t-elle m'être ravie avant que la fortune la flétrisse par d'humilians revers! Levez-vous, infortunée! soulevez ce corps appesanti et cette tête blanchie.

HÉCUBE.

Qui es-tu, ô toi, qui veux relever mon corps abattu? Pourquoi, qui que tu sois, trouble-tu ma juste douleur?

TALTHYBIUS.

Je suis Talthybius, le héraut de l'armée des Grecs, Madame ; et c'est Agamemnon qui m'envoie près de vous.

HÉCUBE.

O mon ami! viens-tu m'annoncer que les Grecs ont résolu de m'immoler aussi sur le tombeau d'Achille? Que cette nouvelle me seroit douce! Hâtons-nous,

courons ; vieillard, conduis mes pas.

TALTHYBIUS.

Je viens pour vous conduire vers le corps de votre fille, afin que vous lui rendiez les derniers devoirs. Ce sont les deux Atrides et l'armée entière qui m'envoient.

HÉCUBE.

Hélas ! que me dis-tu ? Quoi ! ce n'est point pour m'annoncer ma mort prochaine que tu viens vers moi, mais pour m'apporter la plus sinistre nouvelle ! O ma fille ! tu meurs arrachée des bras de ta mère, et je demeure pour toujours privée de mes enfans : malheureuse que je suis ! Comment l'avez-vous immolée ? L'avez-vous du moins respectée ? ou, dans un transport de fureur, l'avez-vous massacrée ainsi qu'une ennemie ? Parlez, vieillard, bien que vous n'ayiez rien que d'horrible à m'apprendre.

TALTHYBIUS.

Madame, quel triste devoir m'impo-

sez-vous? Le malheur de votre fille m'a déja coûté bien des larmes, et j'en vais verser encore en vous en faisant le récit. Toute l'armée des Grecs assemblée, environnoit le tombeau où devoit se faire le sacrifice de votre fille. Le fils d'Achille s'avance, et tenant Polyxène par la main, il la conduit sur le monument. J'étois auprès de lui. La jeunesse la plus distinguée, l'élite de la Grèce, accompagnoit et observoit la victime. Le fils d'Achille, tenant dans ses mains une coupe d'or, fait des libations à son père; en même temps il m'ordonne d'imposer silence. Aussitôt je me lève et je m'écrie: « Silence, ô Grecs! que » toute l'armée fasse silence. Taisez-» vous, demeurez tranquilles. » Tout le monde reste immobile. Alors il prend la parole: « Fils de Pélée! ô mon père! » recevez ces libations propitiatoires par » lesquelles on évoque les ombres. Ve-» nez vous rassasier du sang pur de cette

» jeune fille, que l'armée vous offre » avec moi. Devenez-nous propice : » souffrez que nos vaisseaux quittent le » rivage, que nous puissions déployer » les voiles, et revoir, par un heureux » retour, le pays de notre naissance. » Ainsi parla le fils d'Achille. Toute l'armée se joint à sa prière. Ensuite il saisit son épée enrichie d'or, et la sortant du fourreau, il fait signe aux jeunes gens de saisir la victime (9). Elle comprend leur dessein, et s'écrie : « O » Grecs, destructeurs de ma patrie ! je » meurs volontairement : que personne » ne porte les mains sur moi. J'offrirai » ma tête avec joie. Au nom des Dieux, » en m'immolant, souffrez que je meure » libre. Née pour le diadême, que je » n'emporte pas chez les morts cet » odieux nom d'esclave. » L'assemblée est émue. Le roi Agamemnon ordonne qu'on laisse libre Polyxène. Aussitôt les jeunes gens se retirent et obéissent à

ses ordres souverains. A peine votre fille les a-t-elle ouïs, que déchirant sa robe jusqu'à la ceinture *, elle offre à nos regards sa poitrine et sa gorge semblable à celle d'une belle statue ; et, posant un genou en terre, elle fait entendre ces paroles lamentables : — « Jeune guer-» rier ! veux-tu frapper mon sein ? le » voilà qui s'offre à tes coups ; veux-tu » faire tomber ma tête ? je la présente » au tranchant de ton glaive. » Eperdu, flottant entre la pitié et le devoir, il porte enfin le coup fatal qui l'atteint à la gorge, et fait couler des flots de sang. Elle tombe ; mais en mourant elle observe de tomber avec décence, et craint de blesser la pudeur. Aussitôt chacun s'empresse ; les uns couvrent son corps de feuillages ; les autres, pour élever un bûcher, entassent des branches d'arbres ** ; et si quelqu'un paroît les

* Littéralement : *Depuis l'épaule jusqu'au milieu du ventre, vers le nombril.*

** *De sapins.*

mains vides, il entend bientôt ce reproche: « Lâche! tu restes tranquille?... » tu n'apportes ni tapis, ni ornement » pour couvrir le cadavre? Tu ne fais » aucune offrande à cette fille généreuse » et magnanime? » Voilà comment les Grecs parlent d'elle. O mère de la plus vertueuse des filles! ô la plus infortunée des femmes!

LE CHŒUR.

De quel coup affreux l'inévitable * destinée a-t-elle frappé les Priamides et ma patrie?

HÉCUBE.

O ma fille! parmi tant d'horreurs, où fixer mes tristes regards? Une douleur m'arrache à l'autre! mille tourmens cruels me déchirent et se succèdent sans relâche. — Ah! mes larmes sont éternelles: je n'effacerai jamais de mon cœur l'image de ton infortune. Mais l'excès de mon désespoir est adouci par ton gé-

* Littéralement: *La nécessité des Dieux.*

néreux courage. Souvent un sol ingrat, fécondé par la douce influence des cieux, produit d'heureuses récoltes : le meilleur terrain sans culture ne donnera que de mauvais fruits. Parmi les hommes le méchant n'est jamais que méchant, le bon est constamment bon : les catastrophes ne sauroient le corrompre ; son caractère est inébranlable. Est-ce le pouvoir de la naissance ou celui de l'éducation ? Sans doute la bonne éducation a beaucoup d'influence, et sait instruire au bien : celui qu'elle a formé connoît le mal par la règle du beau et de l'honnête. — Mais où m'égaré-je* ? — Allez, Talthybius, dites aux Grecs que personne ne touche au corps de ma fille, et que la foule s'en écarte ; car dans une nombreuse armée la multitude est sans frein : les marins indisciplinés sont plus impétueux que la flamme. Malheur à qui re-

* Littéralement : *Mais mon esprit a lancé ces réflexions hors de propos.*

fuse de s'unir à leur violence *! Et toi, fidelle domestique **, prends ce vase; va, puise de l'eau de la mer que tu m'apporteras ici, pour que j'exécute les dernières lustrations sur le corps de ma fille, qui eut le nom(10) d'épouse et n'en connut point les douceurs. Ah! comment lui rendrois-je des honneurs dignes d'elle? Hélas! que puis-je? — Ce qui dépend de moi, je le fais. Je rassemblerai quelques ornemens pour sa tombe, en demandant aux captives, mes compagnes, les foibles restes de leur fortune, dérobés à l'avidité de leurs maîtres.... O superbes palais! ô maison jadis florissante! O Priam! souverain d'un riche et puissant empire, père d'une postérité brillante! Et moi, sa *** malheureuse mère,

* Littéralement: *Le méchant est celui qui ne fait point de mal.*

** Littéralement: *Ancienne servante.* La bassesse de ce dernier mot force à l'exclure, quoique celui de *domestique* fasse une équivoque de genre.

*** *Vieille.*

dans quel néant sommes-nous tombés, arrachés sans espoir à nos fières pensées! Et que quelqu'un encore ose s'enorgueillir de ses richesses accumulées, ou de ses titres fastueux! Méprisables objets des travaux des mortels! tourmens d'esprit, soucis rongeurs! vaines et superbes paroles! heureux celui qui vous dédaigne, et mène dans l'obscurité une vie exempte de revers!

---

LE CHŒUR, SEUL.

¶ MON sort fut décidé, ma perte fut inévitable, quand Pâris fit tomber les pins des forêts de l'Ida pour voler sur les ondes enflées, brûlant de posséder Hélène, la plus belle des femmes qu'éclairent les rayons dorés du soleil.

L'adversité et la fatalité irrésistible nous enveloppent. Effet funeste de notre folie et des catastrophes étrangères!

¶ Antistrophiques.

L'affreuse désolation règne au rivage du Simoïs. Fatal jugement, rendu sur le mont Ida par un simple berger entre trois immortelles, qui produit la guerre et le carnage, et la ruine de ma patrie !

Les bords rians de l'Eurotas retentissent aussi de plaintes. La jeune Lacédémonienne pousse des gémissemens douloureux, et verse des torrens de larmes. La mère pleure les fils enlevés à sa tendresse : sa main outrage sa tête chenue : elle déchire son visage, et teint ses ongles de son propre sang.

*Fin du troisième Acte.*

# ACTE IV.

## LE CHŒUR, UNE ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

TROYENNES, où est la malheureuse Hécube, princesse dévouée à l'infortune, dont les maux surpassent tout ce qu'aucun homme et aucune femme ont jamais éprouvé de douleurs?

LE CHŒUR.

Qui cherches-tu, messagère de mauvais augure? ne finiras-tu point d'annoncer des malheurs?

L'ESCLAVE.

C'est à Hécube que je dois porter cette affreuse nouvelle. Dans ce comble d'infortune, peut-on modérer l'expression de sa douleur?

LE CHŒUR.

La voilà qui s'avance hors de la tente; elle arrive à propos pour t'entendre.

---

## LE CHŒUR, L'ESCLAVE, HÉCUBE.

L'ESCLAVE.

O MON infortunée maîtresse! malheureuse plus que je ne puis dire! Vous succombez; c'en est fait. Déja vos yeux se ferment à la lumière: sans enfans, sans époux, sans patrie, vous mourez désespérée.

HÉCUBE.

Je sais ce que tu viens m'apprendre. Epargne une infortunée. — Mais quoi! m'apportes-tu le corps de Polyxène? Hélas! on m'avoit dit que tous les Grecs s'empressoient de lui rendre les derniers devoirs.

L'ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Dieux ! elle ignore tout ! c'est Polyxène qu'elle pleure : elle ne sent point les nouveaux malheurs qui l'accablent !

HÉCUBE.

Ah malheureuse ! est-ce Cassandre ? est-ce la tête de ma fille que tu m'apportes ?

L'ESCLAVE.

Elle vit : mais vous ne pleurez pas celui qui est mort. Voyez son corps dépouillé : contemplez cet objet d'étonnement et d'horreur !

HÉCUBE.

O Dieux !... mon fils mort ! mon fils Polydore, réfugié dans la Thrace chez un ami ! Ah ! je succombe, je meurs !

O mon fils ! mon fils ! — Hélas ! je ressens toute la rage des Bacchantes.... Les noirs forfaits sont dévoilés : je connois le monstre odieux.

L'ESCLAVE.

Infortunée! seriez-vous instruite du triste sort de votre fils?

HÉCUBE.

O nouvelles et incroyables horreurs! les maux s'entassent et se précipitent en foule. Jamais un jour sans larmes et sans soupir n'éclairera ma triste existence!

LE CHŒUR.

Affreuses! affreuses angoisses!

HÉCUBE.

O mon fils! fils d'une malheureuse mère! par quelle mort m'es-tu ravi? par quelle destin? par quelle main barbare?

L'ESCLAVE.

Je l'ignore; je l'ai trouvé sur le rivage de la mer.

HÉCUBE.

Rejeté par les flots, ou renversé par la lance sanguinaire?

L'ESCLAVE.

Les flots de la mer l'avoient poussé sur le sable stérile.

HÉCUBE.

Hélas ! — Ah Dieux ! — Mes songes et mes visions s'accomplissent. Mes sens troublés m'offrent encore ce noir fantôme, qui m'annonçoit, ô mon fils, que tu ne jouissois plus de la clarté du jour.

LE CHŒUR.

Qui l'a fait périr ? Vos songes prophétiques éclaircissent-ils ce funeste mystère ?

HÉCUBE.

Le féroce Thrace, l'ami, l'hôte de ma famille, à qui son père l'avoit confié pour le dérober à la mort.

LE CHŒUR.

O Dieux ! que dites-vous ? — Il l'a massacré pour posséder ses trésors ?

HÉCUBE.

Forfait inouï, monstrueux, abominable ! Prodige d'horreur et d'impiété ! — Où es-tu *, céleste vengeance ? — O le plus exécrable des hommes ! Com-

* *Justice vengeresse de l'hospitalité violée.*

ment, sans être ému de compassion, as-tu pu percer ce tendre sein? comment d'un fer homicide as-tu déchiré ses membres palpitans?

LE CHŒUR.

O malheureuse! la main d'un Dieu s'appesantit sur votre tête. Y eut-il jamais d'infortune pareille à la vôtre?

Mais je vois s'approcher Agamemnon, notre maître; mes amis, faisons silence.

---

LE CHŒUR, AGAMEMNON, HÉCUBE, L'ESCLAVE. *

AGAMEMNON.

HÉCUBE, que tardez-vous d'enfermer votre fille dans la tombe? Talthybius m'a demandé de votre part qu'aucun des Grecs n'eût à toucher son corps. Aussitôt nous nous sommes éloignés; nous respectons votre desir. Tant de

* Perſonnage muet.

lenteur m'étonne! Je viens vous chercher * moi-même, et vous assurer que tout est bien disposé, si quelque chose peut paroître bien dans ces cruelles conjonctures. — Mais, que vois-je? Quel est ce Troyen dont le corps est étendu dans la tente? car les vêtemens qui le couvrent montrent assez qu'il n'est pas Grec.

HÉCUBE, *à part.*

Malheureuse Hécube! que ferai-je? Tomberai-je aux pieds d'Agamemnon, ou supporterai-je mes malheurs en silence?

AGAMEMNON.

Pourquoi fondez-vous en larmes? pourquoi détournez-vous le visage? — Vous ne répondez point? Quel est ce cadavre?

HÉCUBE, *à part.*

Mais s'il me traite en esclave et en ennemie, s'il me repousse loin de lui,

* Ou plutôt, *je viens pour vous y envoyer*, αποστελων, car la décence ne permettoit pas qu'Agamemnon l'y accompagnât. *Brunck.*

je n'aurai fait qu'ajouter à ma douleur.

AGAMEMNON.

Croyez-vous que je puisse deviner vos pensées, lorsque vous refusez de les expliquer ?

HÉCUBE, *à part.*

Mais dois-je supposer qu'il me traite en ennemie ? Non, il ne me veut point de mal.

AGAMEMNON.

Vous vous obstinez à vous taire ? J'y consens ; et moi-même je ne veux plus vous entendre.

HÉCUBE, *à part.*

Sans lui je ne saurois venger mon fils ! Pourquoi hésiter ? Il faut parler, quel qu'en puisse être le succès. *Haut.* Agamemnon, j'embrasse vos genoux* ; ne rejetez pas les vœux d'une suppliante.

AGAMEMNON.

(11) Que demandez-vous ? — La li-

* Littéralement : *Je vous supplie par vos genoux, par votre menton, par votre droite fortunée.* Allusion aux cérémonies usitées dans les supplications.

berté? — Elle est en votre pouvoir.

HÉCUBE.

Non, Seigneur, que je sois vengée d'un perfide, et que je meure ensuite dans l'esclavage!

AGAMEMNON.

En quoi puis-je enfin vous aider?

HÉCUBE.

Le service que j'attends de vous est loin de votre pensée! — Voyez-vous ce cadavre qui fait couler mes larmes?

AGAMEMNON.

Je le vois : j'ignore où vous en voulez venir.

HÉCUBE.

C'est moi qui suis sa mère! c'est moi qui l'ai porté dans mon sein!

AGAMEMNON.

Quoi! infortunée! est-ce là un de vos fils?

HÉCUBE.

Hélas! il n'est pas du nombre des Priamides tués sous les murs d'Ilion.

AGAMEMNON.

Aviez-vous d'autres enfans ?

HÉCUBE.

Il me restoit ce fils, vain objet de mes espérances !

AGAMEMNON.

Où donc étoit-il lorsque Troye fut saccagée ?

HÉCUBE.

Son père, tremblant pour ses jours, l'avoit fait retirer ....

AGAMEMNON.

Dans quels lieux, ainsi seul et séparé de ses frères ?

HÉCUBE.

Dans ce même pays où nous venons de trouver son corps.

AGAMEMNON.

Chez Polymestor, qui règne sur ces contrées ?

HÉCUBE.

Priam lui envoya son fils, chargé d'un funeste trésor.

AGAMEMNON.

Comment et par qui sa vie a-t-elle été terminée?

HÉCUBE.

Et par quel autre que par son hôte barbare?

AGAMEMNON.

O mère infortunée!... Pour ravir ses trésors?

HÉCUBE.

Dès qu'il a vu tomber l'empire Phrygien.

AGAMEMNON.

Où avez-vous découvert ce corps? ou qui vous l'a apporté?

HÉCUBE.

Cette esclave *, qui l'a trouvé sur le rivage.

AGAMEMNON.

L'y cherchoit-elle? ou s'est-il offert par hasard?

* Elle étoit donc présente.

HÉCUBE.

Elle étoit allée puiser de l'eau pour laver le corps de Polyxène.

AGAMEMNON.

Sans doute cet hôte perfide, après avoir égorgé votre fils, a jeté dans la mer son cadavre?

HÉCUBE.

Abandonné à la merci des flots... déchiré par le fer...

AGAMEMNON.

O malheureuse!... ô larmes intarissables!

HÉCUBE.

Je meurs! — Agamemnon, est-il quelque douleur dont je n'aie point senti l'amertume ?

AGAMEMNON.

Hélas! quelle femme fut jamais accablée de tant de maux ?

HÉCUBE.

Eh! quelle autre que l'infortune elle-

même? — Ah! écoutez ma voix * suppliante! Si mes maux vous semblent mérités, je les supporterai avec patience; sinon, soyez mon vengeur, et punissez un hôte sacrilège qui, sans crainte des dieux, du ciel et des enfers, a commis le plus odieux des forfaits. Lui qui s'assit souvent à la même table avec moi, que les plus sacrés liens de l'hospitalité unissoient à ma famille, qui avoit reçu de nous toutes sortes de récompenses et de bons offices; c'est lui qui tue mon fils: il le tue, et ne daigne pas lui accorder la sépulture! il l'abandonne à la merci des flots! Je suis esclave et foible, mais les Dieux sont puissans! et (12) la loi qui gouverne les Dieux mêmes, (car c'est par la loi que nous connoissons les Dieux et les règles de la justice) c'est à vous de la faire respecter: si vous souffrez qu'on la foule aux pieds, si

* Littéralement: *Mais écoutez pourquoi j'embrasse vos genoux.*

ceux qui osent porter sur leurs hôtes une main sacrilège, ou ravir des biens qui sont sous la sauve-garde des Dieux, ne portent point la peine de leurs crimes, il n'est plus de justice parmi les hommes. Saisi d'une juste horreur, ayez égard à ma prière; prenez pitié de ma misère : comme le peintre qui observe à quelque distance l'effet de son ouvrage, voyez et contemplez le tableau de mes peines. Je fus Reine, je suis esclave; je fus une mère fortunée, et je me vois dans la vieillesse sans enfans, sans patrie, abandonnée, la plus misérable des créatures. — Dieux! vous vous éloignez! vous fuyez une infortunée!... O plaintes inutiles!... Ah! malheureuse que je suis! Pourquoi, mortels, travailler, nous épuiser en recherches sur tant de vaines sciences, tandis que nous ne nous empressons pas d'acquérir à grands frais la persuasion, qui seule est la reine des hommes, afin de savoir flé-

chir les cœurs et obtenir l'objet de nos desirs ? Quelle espérance me reste-t-il encore ? De tant de fils dont j'étois mère, aucun ne me reste. Moi-même dans un honteux esclavage, hélas ! je ne suis plus rien. Je découvre encore au loin la fumée qui s'élève en tourbillons des ruines de ma patrie ! — En vain peut-être je ferai parler ici votre amour pour ma fille *. Cassandre partage votre lit ; voulez-vous lui rendre votre amour précieux, voulez-vous donner des charmes à vos embrassemens, lui faire partager vos plaisirs, mériter sa reconnoissance et la mienne ? La plus douce des jouissances exige quelque retour. — Voyez ce cadavre, c'est celui du frère de votre amante ; vengez-le. Que vous dirai-je encore ? Que ne puis-je de toutes les parties de mon corps ** faire couler à vos pieds des

* Littéralement : *Ma fille la prophétesse, que les Phrygiens nomment Cassandre.*

** Littéralement : *Plût à Dieu que j'eusse une voix dans les bras, dans les mains, dans les cheveux et jus-*

torrens de larmes, et pousser des cris de douleur! — O mon maître!... ô lumière de la Grèce! laissez-vous toucher, ne refusez pas un vengeur à ma vieillesse. Je ne suis rien... n'importe... il est digne d'un grand cœur de servir la justice, et d'accabler les méchans en tout temps, en tous lieux, du poids de sa justice.

LE CHŒUR.

Etrange destinée des mortels!* Quel est le pouvoir du temps sur les liaisons les plus intimes? Il change en amis les ennemis implacables, et force de haïr ceux que l'on a chéris.

*qu'à la plante des pieds, par l'art de Dédale ou de quelque dieu, afin que tous ensemble, animés du même sentiment, ils tombassent à vos genoux, fondant en larmes, employant les expressions les plus touchantes!* — Musgrave substitue les *yeux* ou les *jambes* aux *cheveux*. Cette conjecture est probable. — Dédale, auteur du fameux Labyrinthe, étoit un sculpteur si habile, qu'on disoit que ses statues étoient animées, qu'elles marchoient, qu'elles parloient.

* Voyez Musgrave.

AGAMEMNON.

Hécube, je suis touché de votre sort et de celui de votre fils ; vos larmes et vos supplications m'attendrissent. Je voudrois, servant les Dieux et la justice, vous venger d'un hôte sacrilège, s'il étoit quelque moyen de le faire sans paroître aux yeux de l'armée avoir immolé le roi des Thraces à mon amour pour Cassandre. Mais le puis-je avec bienséance? L'auteur du crime est notre allié ; sa victime est d'un sang odieux à la Grèce : s'il vous est cher, n'espérez pas qu'elle partage vos sentimens. Comptez donc sur mon zèle à vous être utile, sur mon ardeur à vous secourir ; mais n'attendez ni ce zèle, ni cette ardeur, s'il faut m'exposer aux accusations des Grecs.

HÉCUBE.

Non, il n'est aucun mortel qui puisse se dire libre ! Esclave des richesses ou de la fortune, soumis aux caprices de la

multitude, ou aux ordres arbitraires des lois, l'homme dans sa conduite ne dépend jamais de lui-même ! Vous redoutez la multitude ? je vous affranchis de vos craintes. Je ne vous demande pas de servir ma vengeance, mais laissez-lui un libre cours ; et si quelque tumulte s'élève, pour en prévenir les effets, daignez le réprimer sans paroître me soutenir. Du reste, laissez-moi le soin de me venger.

AGAMEMNON.

Comment ! que pensez-vous faire ? Armerez-vous d'un glaive votre débile main pour percer le cœur du barbare ? le ferez-vous périr par le poison ? Quel secours espérez-vous ? quelle main vous prêtera son ministère ? où trouverez-vous des amis ?

HÉCUBE.

Ces tentes recèlent dans leur sein des troupes de Troyennes.

AGAMEMNON.

Parlez-vous de ces captives qui composent le butin des Grecs?

HÉCUBE.

Avec elles je punirai le lâche assassin.

AGAMEMNON.

Et comment des hommes seront-ils vaincus par des femmes?

HÉCUBE.

Le nombre et l'artifice suppléent à la vaillance.

AGAMEMNON.

J'en conviens; mais des femmes!...

HÉCUBE.

Quoi! des femmes n'ont-elles pas égorgé les enfans d'Egyptus, et dépeuplé d'hommes Lemnos? Laissez-moi le soin de ma vengeance. Que cette esclave traverse le camp sous votre sauvegarde. *A l'Esclave.* Toi, vas vers le roi des Thraces, et dis: « Hécube, autre» fois reine d'Ilion, vous appelle, gui» dée par votre intérêt autant que par

» le sien propre : amenez vos enfans; il » faut qu'ils entendent ce qu'elle veut » vous communiquer. » — Cependant, Agamemnon, qu'on diffère la sépulture de Polyxène, afin que mes soins maternels puissent réunir ces deux corps sur un même bûcher, et les enfermer dans un même tombeau.

AGAMEMNON.

Je cède à vos desirs. En vain, si nos vaisseaux pouvoient quitter le rivage, attendriez-vous de moi cette faveur ; mais les Dieux refusent un vent favorable, il faut rester et l'attendre. Puissiez-vous réussir dans vos projets de vengeance ! car c'est le bien des états et des particuliers qu'on fasse souffrir le méchant, et que l'homme de bien soit heureux.

LE CHŒUR, *seul.*

¶ Troye, ô ma patrie ! entre les villes immortelles, hélas ! tu n'es plus

¶ Antistrophiques.

comptée : une nuée de Grecs t'a couverte, et porte dans ton sein le ravage. Ta couronne de tours est rasée : tu n'offres qu'un tas de décombres noircis par l'épaisse fumée. O ville chérie, où je ne rentrerai jamais!

Dans l'ombre de la nuit s'exécute l'horrible carnage, lorsqu'au sortir du repos un doux sommeil se répand sur les paupières. Suspendant les chansons et les fêtes joyeuses, mon époux, dans son lit, jouissoit d'un repos tranquille : ses armes dormoient * au sein de la paix. Il ne voyoit pas la troupe ennemie sortir de ses vaisseaux, et se répandre dans Ilion.

Assise auprès d'une toilette ** élégante, je rangeois sous un diadême mes boucles flottantes, dont un miroir doré me réfléchissoit la fidelle image (13) ;

* Littéralement : *Etoient au croc.*

** *Toilette* ἀναδέσεις, *fidèle* ἀλέγμων, *déshabillée* ἐπιδέμνιος. Voyez la note (11).

négligemment vêtue, et dans le simple appareil de la nuit, j'allois entrer dans le lit et me livrer au doux sommeil. Un bruit soudain se fait entendre ; la ville entière retentit de ces clameurs menaçantes: « Enfans des Grecs, marchez » au pillage; ravagez la superbe Ilion, » et rentrez chez vous en triomphe. »

J'abandonne aussitôt ma couche chérie, couverte d'un voile léger (14), telle qu'une jeune Dorienne. J'embrasse l'autel de Diane que je fatigue en vain de mes prières. Infortunée ! mon époux périt à mes yeux ! on m'emmène au travers des vastes mers, loin de ma terre natale. Mes tristes regards restent fixés sur elle, tandis que le gouvernail détache le vaisseau du rivage, et nous sépare à jamais d'Ilion. Enfin, j'y renonce, désespérée, dévouant à l'infernale vengeance Hélène, sœur des Dioscures, et le berger du mont Ida, le funeste Pâris, dont le crime a fait ma

perte et m'a proscrite du lieu de ma naissance. Fatal amour ! que dis-je ? fléau d'une divinité malfaisante ! O puisse le vaste Océan refuser de porter une femme perfide ! puisse-t-elle ne rentrer jamais dans sa patrie !

*Fin du quatrième Acte.*

# ACTE V.

## POLYMESTOR, HÉCUBE, LE CHŒUR.

POLYMESTOR.

ODES mortels les plus chers à mon cœur! Priam! Hécube!.... les larmes coulent de mes yeux en voyant votre sort, votre ville en cendres, et cette fille infortunée que la mort vient d'arracher à votre tendresse. Ah! il n'est rien d'assuré parmi les mortels; les honneurs et la prospérité la plus brillante ne sauroient garantir du plus affreux revers. Les dieux se plaisent à bouleverser les fortunes avec fracas, afin que dans l'ignorance des destins nous tournions vers eux des regards d'adoration.

—Mais à quoi bon de vaines lamentations qui ne peuvent soulager vos maux?.... Si vous vous êtes plaint de ne m'avoir point encore vu, cessez un injuste reproche : j'étois absent sur les confins de la Thrace, lorsque vous êtes arrivée en ces lieux. Et déja, à mon retour, je portois mes pas de ce côté pour me rendre auprès de vous, quand j'ai rencontré l'esclave chargée de vos ordres, dont je viens apprendre l'objet de vous-même.

HÉCUBE.

Je n'ose regarder en face Polymestor, dans l'excès de misère où je me vois réduite. Tu fus témoin de ma gloire : j'ai honte d'exposer à tes yeux mon infortune. Il me seroit impossible de fixer sur toi mes regards. Ne le prends point en mauvaise part, Polymestor, et n'exige point une assurance que la bienséance seule interdit à mon sexe.

POLYMESTOR.

Ce sentiment n'a rien qui m'étonne. — Mais apprenez-moi, je vous prie, en quoi je puis vous être utile. Pour quel sujet me faisiez-vous chercher ?

HÉCUBE.

J'ai un important secret à communiquer à toi et à tes enfans. Fais retirer les gens de ta suite.

POLYMESTOR.

Sortez. — Je puis demeurer seul sans crainte. — Je suis sûr de votre affection et de celle des Grecs. Parlez maintenant, et dites-moi en quoi ma fortune peut suppléer à la vôtre : me voilà prêt à vous servir.

HÉCUBE.

Apprends-moi d'abord si mon fils vit encore, ce cher Polydore, que tu reçus de mes mains et de celles de son père, pour le garder dans ton palais : ensuite je pourrai t'entretenir d'autres objets.

POLYMESTOR.

POLYMESTOR.

Il vit. A cet égard, du moins, la fortune vus a respectée.

HÉCUBE.

O mon cher Polymestor! que ta réponse est agréable et digne de toi!

POLYMESTOR.

Que voulez-vous encore savoir de moi?

HÉCUBE.

N'a-t-il point oublié sa mère?

POLYMESTOR.

Il vouloit venir vers vous en secret.

HÉCUBE.

Et les trésors qu'il remit entre tes mains?

POLYMESTOR.

Je les garde dans mon palais.

HÉCUBE.

Que tes desirs respectent toujours un bien fait pour toi!

POLYMESTOR.

N'en doutez pas, madame; ce que j'ai suffit à mes enfans.

HÉCUBE.

Veux-tu savoir l'objet dont j'ai voulu t'entretenir?

POLYMESTOR.

J'attends que vous daigniez m'en instruire.

HÉCUBE.

Que mon fils te soit cher, comme tu es cher à sa mère!

POLYMESTOR.

Quel est donc ce mystère, dont mes enfans et moi devons avoir connoissance?

HÉCUBE.

Je veux te découvrir les lieux où sont enfermés les antiques trésors des Priamides.

POLYMESTOR.

Sans doute votre dessein est de les faire connoître à votre fils?

HÉCUBE.

Oui, c'est toi que j'ai choisi pour l'en instruire ; car je connois ta religieuse probité.

POLYMESTOR.

En quoi la présence de mes enfans peut-elle vous être utile?

HÉCUBE.

Si la mort vient à te surprendre, ils conserveront mon secret.

POLYMESTOR.

Il est vrai, j'approuve votre prudence.

HÉCUBE.

Connois-tu à Troye le temple de Minerve?

POLYMESTOR.

Est-ce là que votre or est caché? A quel signe pourrai-je distinguer la place?

HÉCUBE.

A une pierre noire qui s'élève au dessus de la terre.

POLYMESTOR.

Avez-vous quelque chose à ajouter à ce que vous venez de me dire?

HÉCUBE.

Je voudrois mettre en sûreté entre tes mains des effets précieux que j'ai dérobés au pillage.

POLYMESTOR.

Où sont-ils? Les tenez-vous cachés dans vos vêtemens?

HÉCUBE.

Ils sont dans cette tente, avec un monceau de dépouilles.

POLYMESTOR.

Où donc? Est-ce ici * le champ des Grecs?

HÉCUBE.

Non, cette tente séparée n'est habitée que par les captives.

POLYMESTOR.

Puis-je entrer avec confiance? Ne rencontrerai-je aucun homme?

Littéralement: l'*enceinte navale.*

HÉCUBE.

Aucun. Nous sommes seuls. Entrez : les Grecs impatiens se préparent à mettre à la voile. Faites promptement ce qui convient, et retournez avec vos enfans aux lieux où mon fils vous attend.

LE CHŒUR, *seul.*

La vengeance tardive va fondre sur ta tête. L'abyme s'ouvre sous tes pas, et la mort poursuit * l'homicide. Malheur, malheur à l'homme dévoué à la justice et aux dieux ! Une trompeuse espérance l'entraîne dans le chemin qui conduit au ténébreux Tartare. Malheureux ! tu succombes sous les coups d'une main désarmée.

* L'homicide, ἀμήσας βίοτον. *Brunck.*

POLYMESTOR, DEMI-CHŒUR, HÉCUBE.

POLYMESTOR, *dans la tente.*

AH!.... ciel!.... on m'arrache les yeux!

DEMI-CHŒUR.

Mes amies! entendez-vous les cris du roi de Thrace?

POLYMESTOR, *dans la tente.*

O dieux!.... ô dieux!.... ô mes enfans! massacre horrible!

DEMI-CHŒUR.

Mes amies! quels coups affreux vient-on de porter?

POLYMESTOR.

Non, non, la fuite ne vous dérobera pas à ma fureur. J'enfoncerai, je renverserai ces portes.

DEMI-CHŒUR.

Voyez, sa main forcenée se fait une

arme de tout ce qui s'offre à elle. Voulez-vous que nous nous jetions dans la tente? Hécube et les Troyennes ont besoin de notre secours.

HÉCUBE.

Frappe ; n'épargne rien, brise les portes. Tes vains efforts ne te rendront pas la lumière que je t'ai ravie; ils ne rendront pas à tes fils la vie que je leur ai arrachée.

DEMI-CHŒUR.

Princesse, est-il bien vrai? est-il en votre puissance? Avez-vous fait ce que vous venez de dire ?

HÉCUBE.

Il sort de la tente; vous allez le voir traînant dans les ténèbres ses pas incertains. Vous allez voir les cadavres de ses fils que j'ai massacrés à l'aide des braves Troyennes. Ma juste vengeance est assouvie. — Le voilà qui s'avance. Je m'éloigne et me dérobe aux flots impétueux de la fureur d'un barbare.

POLYMESTOR.

Ah!... ah!.... Où aller? où rester? où aborder? Semblable à une bête sauvage, je rampe sur mes mains pour les poursuivre. Quel chemin prendre? celui-ci? celui-là? Où pourrai-je saisir ces Troyennes homicides qui m'ont précipité dans l'abyme? Malheureuses! perfides Phrygiennes! — Oh!.. oh!.. monstres maudits! quelle retraite vous dérobe à ma fureur? — O soleil! ah! guéris cette plaie sanglante; rends-moi ta douce clarté.... Ah!... ah!... Paix! paix! je les entends qui marchent sourdement? Où m'élancerai-je plein de rage, pour me repaître d'os et de chair, festin envié des bêtes farouches, qui doit venger mon injure et expier mes tourmens? — Malheureux! où suis-je? où vais-je? Je livre mes enfans à ces Bacchantes infernales qui déchirent leurs chairs pantelantes, repas sanglant des chiens et des vautours. — Où m'arrêter?

où me tourner? où aller?—Comme un vaisseau pliant ses voiles, de peur d'être emporté loin du port, je rentre pour garder ces cadavres, et je m'élance sur cette couche ensanglantée.

LE CHŒUR.

Malheureux!... ciel! quel horreur!... Par quels affreux supplices un dieu vengeur a-t-il expié vos crimes?

POLYMESTOR.

Ah! ah!.... O Thrace! peuple vaillant, toujours prêt au combat, agitant la redoutable lance, domptant les fiers coursiers!... O Grecs! ô Atrides!... mes cris, mes cris perçans vous appellent. Venez, venez, accourez au nom des dieux.... M'entend-on?.... Personne ne daigne-t-il me secourir? — Je péris par la main de ces femmes, de ces captives! Horribles, horribles douleurs!... O honte! ô désespoir! où aller? où courir? Pourrai-je m'élever dans les airs jusqu'aux célestes lambris, resplendis-

sans des feux lancés par l'œil enflammé de Sirius et d'Orion, ou me précipiter dans les sombres abymes du Tartare?

LE CHŒUR.

Quand on souffre des maux qu'on ne peut supporter, il est pardonnable de se soustraire à une vie infortunée.

---

## LE CHŒUR, POLYMESTOR, HÉCUBE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON

J'ENTENDS tes cris, et j'accours : tout le camp en retentit; la fille plaintive des rochers répète au loin tes gémissemens. Si nous ne savions que les tours des Phrygiens sont tombées sous nos coups, ce bruit étrange nous eût remplis de frayeur.

POLYMESTOR.

O cher prince! car c'est toi, Aga-

memnon, je reconnois les accens de ta voix, vois l'état où je suis réduit.

AGAMEMNON.

O dieux! Polymestor!.... Malheureux! sous quels coups as-tu succombé? qui t'a privé de la lumière? qui a fait ruisseler le sang de tes yeux? qui a massacré tes enfans? Dieux! quelle fureur a pu l'animer ainsi contre toi et contre ta famille?

POLYMESTOR.

Hécube et les captives. — C'est sous leurs coups que je succombe. — Je succombe!.. ah! que dis-je? foible expression de mes affreux tourmens.

AGAMEMNON.

Quoi! c'est vous, Hécube, qui avez commis cet attentat? ce sont-là des traits de votre fureur?

POLYMESTOR.

O dieux! qu'as-tu dit? Est-elle près de moi? Parle, réponds, où est-elle? que je la saisisse entre mes bras! que

je la déchire ! que je me baigne dans son sang !

AGAMEMNON.

Malheureux ! que vas-tu faire ?

POLYMESTOR.

Au nom des dieux, laisse ma main signaler sa rage.

AGAMEMNON.

Arrête ; bannis de ton cœur ces sauvages pensées ; parle, je t'écoute. J'entendrai à son tour les raisons de ton ennemie, et je prononcerai entre vous deux conformément aux règles de la justice.

POLYMESTOR.

Eh bien, je vais parler. Le plus jeune des enfans de Priam se nommoit Polydore. Son père, prévoyant la chute de son empire, me l'avoit confié pour l'élever dans mon palais. Je l'ai fait périr. Mais écoute mes raisons ; elles sont dictées par la sagesse et par la prudence.

J'ai craint que cet enfant, ton ennemi, échappé au carnage, ne rassemblât les restes de Troye, et ne relevât ses murs; que les Grecs, instruits qu'un fils de Priam vivoit encore, ne conduisissent dans la Phrygie une nouvelle armée, et ne vinssent ensuite dévaster les campagnes de la Thrace; que le malheur des Troyens ne rejaillît encore une fois sur leurs infortunés voisins. Hécube a su la mort de son fils; elle m'a attiré ici par ses artifices, sous prétexte de m'indiquer les lieux où étoient enfouis à Troye les trésors des Priamides. Pour n'avoir aucun témoin de son crime, elle m'introduit seul avec mes enfans dans sa tente. A peine suis-je assis, que je me vois entouré de Troyennes qui accourent de toutes parts pour se placer auprès de moi, comme auprès d'un ami. (15) Elles manient mon manteau d'Édonie, l'examinent au grand jour, et en louent le travail:

d'autres regardent mon javelot fait à la manière des Thraces, et me dépouillent de cette arme. Les mères s'arrachent mes enfans, se les renvoient l'une à l'autre, et les emmènent loin de moi, en feignant de les caresser. — Tout-à-coup, le pourrez-vous croire? leur douceur se change en rage; elles tirent des poignards cachés sous leurs robes, et percent mes deux fils; celles qui sont autour de moi laissent éclater leur fureur, saisissent mes pieds et mes mains. Je m'élance; je veux voler vers mes enfans.... Elles m'arrêtent par les cheveux: leur nombre rend inutiles tous mes efforts. Pour terminer cette scène d'horreur, elles enfoncent dans mes yeux les pointes de leurs agraffes; elles frappent, elles déchirent, elles font ruisseler le sang. Puis aussitôt elles s'échappent et fuient de tous côtés dans la tente. Furieux, je m'élance tel qu'un*

* Littéralement: *Une bête farouche.*

tigre altéré de sang ; je poursuis ces * monstres infâmes, visitant tous les murs. Comme un chasseur acharné, je frappe, je brise, je renverse. — Voilà, prince, à quoi m'a réduit le desir de mériter ton amitié, en faisant périr ton ennemi. Sans me répandre en longs discours, pour rassembler en un mot tout le mal qu'on a pu dire ou qu'on dira jamais des femmes, ni la mer, ni la terre ne nourrissent dans leur sein une race si odieuse. Celui qui leur est uni par une chaîne éternelle, a pu l'apprendre.

LE CHŒUR.

Contiens tes transports furieux, et n'enveloppe pas toutes les femmes dans tes injurieuses accusations. S'il en est de méchantes, il en est aussi beaucoup que leurs vertus mettent au dessus de tout reproche.

HÉCUBE.

Agamemnon, plût au ciel que parmi

* Littéralement : *Ces chiennes impures.*

les hommes les paroles n'eussent jamais plus de force que les faits; que celui qui fait bien dît bien, et qu'on connût le méchant à ses mauvais discours; que jamais on ne vît l'injustice embellie par l'éloquence : funeste étude de prétendus sages, qu'à la fin leur sagesse abandonne et conduit à une ruine inévitable. C'est vous, seigneur, que cette réflexion doit prévenir. C'est à lui maintenant que je m'adresse; c'est lui que je veux confondre. — Monstre! comment peux-tu dire que c'est par affection pour les Grecs et pour Agamemnon que tu as fait périr mon fils? Jamais exista-t-il ou put-il exister aucune amitié entre les Grecs et les barbares? De qui cherchois-tu la faveur par cet excès de zèle? Devois-tu leur être uni par quelque alliance? leur étois-tu lié par les nœuds du sang? Quel intérêt t'animoit? Craignois-tu que, traversant une seconde fois les mers, ils ne vinssent ravager tes

états? A qui penses-tu faire croire de tels mensonges? Parle vrai; c'est son or, c'est ton insatiable cupidité qui a fait périr mon fils. Ose encore me répondre. Pourquoi, tandis que Troye prospéroit, que ses tours couvroient son enceinte, que Priam étoit vivant, que la lance d'Hector étoit * formidable; pourquoi, voulant servir les Grecs, n'immolas-tu pas cet enfant nourri dans ton palais? ou pourquoi ne le livras-tu pas vivant entre leurs mains? Mais lorsque nous ne sommes plus, quand les tourbillons de fumée montrent au loin la désolation et la ruine de notre empire, tu égorges un malheureux hôte à l'ombre de tes foyers! Achève d'entendre les preuves de ta scélératesse. Si tu étois l'ami des Grecs, que n'employois-tu cet or, qui, de ton propre aveu, ne t'appartenoit pas, à soulager des guerriers épuisés, et depuis long-

* Littéralement: *Florissante.*

temps éloignés de leur patrie ? Mais que dis-je ? tu crains de le laisser échapper ; tu le gardes encore dans ton palais. Si mon fils eût trouvé en toi un père et un défenseur, tu te serois couvert de gloire ; car c'est dans l'infortune que les amis se font connoître : la prospérité n'en manque jamais. Ah ! si mon fils étoit heureux, et toi privé de fortune, ne seroit-il pas ton trésor ? Maintenant tu n'as que sa haine. L'or et les jouissances ont disparu ; tes fils sont morts : toi-même qu'es-tu devenu ? — O Agamemnon ! secourir ce barbare seroit vous montrer méchant. Vous ne protégerez point un hôte impie, perfide, injuste, sacrilège ; et nous ne pourrons point dire qu'un cœur tel que le vôtre se plaît avec les méchans. Je n'outrage point mes maîtres.

LE CHŒUR.

O comme les bonnes causes inspirent ceux qui les défendent !

AGAMEMNON.

Il est douloureux pour moi de prononcer dans cette affaire étrangère et malheureuse : mais je le dois ; et, après m'être chargé de ce soin, je ne puis plus m'en dépouiller avec honneur. Sache donc que, suivant moi, ce n'est ni pour m'obliger, ni pour servir les Grecs, que tu as fait périr ton hôte infortuné, mais pour t'approprier ses trésors. Ce que tu dis d'ailleurs t'est dicté par ta cruelle situation. Peut-être parmi vous le meurtre d'un hôte n'a rien d'étrange ; mais chez les Grecs, c'est un crime abominable. Si je ne te jugeois point coupable, éviterois-je un juste reproche ? Non sans doute. Tu n'as point frémi de commettre ce forfait : sache supporter la vengeance.

POLYMESTOR.

O dieux ! une femme, une esclave l'emporte ! Plus criminelle, elle jouit de mon supplice !

AGAMEMNON. *

Reconnois-en la justice, et songe à ton crime.

POLYMESTOR.

O mes enfans! ô lumière qui m'est ravie! Ah! malheureux!

HÉCUBE.

Tu pleures tes enfans! Crois-tu que le mien ne me coûte point de larmes?

POLYMESTOR.

Perfide! tu m'insultes, tu te ris de mon infortune!

HÉCUBE.

Je suis vengée, et tu veux que je me contienne!

POLYMESTOR.

(16) Ces transpots cesseront quand, franchissant le vaste abyme....

HÉCUBE.

Hélas! pour visiter les rivages de la Grèce. (17)

* Ou HÉCUBE. *Voyez* Musgrave.

POLYMESTOR

Il t'engloutira dans son sein, ou tu seras précipitée.

HÉCUBE.

Par quelle impitoyable main?

POLYMESTOR.

Par ta propre fureur.

HÉCUBE.

Qu'as-tu dit?

POLYMESTOR.

La rage dans les yeux, et la bouche écumante, tu perdras la forme humaine, et tu seras changée en chienne.

HÉCUBE.

Qui l'a prédit?

POLYMESTOR.

Bacchus, l'oracle de la Thrace.

HÉCUBE.

T'a-t-il annoncé les maux que tu souffres?

POLYMESTOR.

Que n'ai-je pu prévoir tes ruses détestables!

HÉCUBE.

Terminerai-je ainsi ma vie?

POLYMESTOR.

Oui, tu mourras : le lieu de ton tombeau prendra le nom de Cynossême *, et servira de signal aux nautonniers.

HÉCUBE.

Que m'importe? — Je suis vengée.

POLYMESTOR.

Ta fille Cassandre sera la proie de la mort.

HÉCUBE.

Loin de moi cet affreux présage! Ah! puisse son horreur retomber sur ta tête!

POLYMESTOR.

Une jalouse surveillante, l'épouse de son amant, la fera mourir.

HÉCUBE.

Fille de Tyndare! loin de vous une pareille fureur!

* Cynossême, *monument de la chienne.* V. note (14).

POLYMESTOR.

Bientôt sa hache homicide se tournera sur son époux.

AGAMEMNON.

Malheureux! quel délire t'égare? Crains qu'un juste courroux....

POLYMESTOR.

Frappe.... mais sache qu'un bain fatal t'attend à Argos.

AGAMEMNON.

Gardes, saisissez ce furieux; entraînez-le loin de ma présence.

POLYMESTOR.

Mes paroles te sont dures à entendre.

AGAMEMNON.

Qu'on lui ferme la bouche.

POLYMESTOR.

Soit: — j'ai tout dit.

AGAMEMNON.

Qu'on le jette sur le rivage de quelque île sauvage et déserte, et qu'il expie à loisir son audace et son insolence. Et vous, infortunée Hécube! allez, en-

sevelissez vos morts. Troyennes, il est temps d'avancer vers les tentes de vos maîtres : je vois s'élever un vent favorable; puisse-t-il nous porter heureusement dans notre patrie ! puissions-nous, après tant de travaux, retrouver nos familles heureuses et florissantes !

LE CHŒUR.

Mes amies ! rendons-nous au port, et dans les tentes de nos maîtres, pour nous soumettre aux travaux de l'esclavage : il faut céder à la dure nécessité.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

NOTES

# NOTES
# SUR HÉCUBE.

(1) vers 7. ON connoît le respect des anciens pour les relations formées par l'hospitalité. Cette vertu, née de la nécessité & de la confiance, existe encore chez certains peuples: ce sont ceux qui par la simplicité de leurs mœurs, ont conservé la bonne-foi du premier âge, ceux chez lesquels les voyages sont rares et dangereux, ou dont la religion a consacré cet ancien usage. Un Arabe reçoit sans le connoître l'assassin de son fils réfugié dans son jardin; il partage un fruit avec lui, et le rassure par cette cérémonie sacrée. Instruit ensuite de son malheur et de celui qui l'a causé, il respecte l'hospitalité, et le dérobe aux yeux de la justice. Les sauvages de divers cantons de l'Amérique pratiquent encore l'hospitalité, soit entre eux, soit avec les Européens.

Dans les plus anciens temps de la Grèce, un voyageur entroit librement au premier gîte

qu'il rencontroit ; il y étoit reçu comme un ami, comme un frère : on lui servoit à manger avec la famille ; car c'étoit une affaire de religion de ne demander le nom de son hôte qu'après le premier repas. Quand la connoissance étoit ainsi établie, on entamoit une conversation plus particulière ; on s'informoit réciproquement de son histoire ; on demandoit au voyageur qui il étoit, d'où il venoit, où il alloit ; on parloit de sa famille, de ses parens, de ses amis ; et comme les plus longs voyages, sur-tout par terre, n'étoient jamais bien considérables, il étoit rare que, par ces relations réciproques, on ne découvrît pas des connoissances, des liaisons communes ; ce qui formoit une double, une triple hospitalité, et une intimité proportionnée. En se quittant on faisoit des vœux mutuels pour sa prospérité ; on s'embrassoit, on se faisoit des présens.

Ces présens devinrent incommodes. Peut-être en résulta-t-il des abus. On se contenta de partager un morceau d'ivoire, ou un dé, ou une petite pièce de monnoie (*tessera hospitalis*), dont les moitiés, conservées précieusement, servoient à se faire reconnoître. Deux guerriers se rencontrent au milieu d'un com-

bat; ils découvrent que leurs familles sont liées par ces beaux nœuds de l'hospitalité; ils s'embrassent au lieu de se combattre, en s'écriant avec transport : *Tu es mon ami, tu es mon hôte;* (σύμοι ξένος ἐσσι παλαιός.) Ils se séparent en se faisant des présens, et rentrent ensuite dans la mêlée.

Il y avoit une autre manière d'établir l'hospitalité, qui consistoit à s'asseoir sur la cendre du foyer, lieu saint où étoient les Lares. C'est ainsi que Thémistocle se présente chez Admète, roi des Molosses. Quel beau tableau que celui de Coriolan qui entre chez Tullus, roi des Volsques! Sans dire un seul mot, il s'assied sur le foyer domestique : « Je suis » Caïus Martius, dit-il enfin à son ennemi; » mon surnom est Coriolan, seule récom» pense qui me reste de mes services..... Si » ta république ne veut pas se servir de moi, » je t'abandonne ma vie; fais périr un ancien » ennemi. » On sait quelle fut la réponse de Tullus.

Quelquefois l'hospitalité étoit un contrat; on s'envoyoit sans se connoître des présens mutuels; et les relations étoient ainsi établies. Le lieu de l'hospitalité subsistoit jusqu'à ce qu'on y eût renoncé expressément en pré-

sence du magistrat : sa violation étoit une espèce de sacrilège.

J'ai cru nécessaire de rapprocher ici ces coutumes anciennes, parce que l'intérêt de la moitié de cette Tragédie en dépend.

(2) v. 33. M. Musgrave accuse Euripide d'avoir, par une étrange négligence, transporté la scène de la Chersonnèse de Thrace dans la Troade, aux vers 139 et 1020. Il m'est impossible de souscrire à l'opinion de ce grand critique. Les vers 139 et 1020 ne contiennent que des expressions trop peu déterminées du lieu de la scène, pour en tirer une telle conséquence. Et quant au tombeau d'Achille qui devoit être dans la Troade, outre l'explication du scholiaste, qui dit que ce pouvoit être un cénotaphe, n'est-il pas permis de penser que cette petite irrégularité n'est qu'une erreur mythologique, telle que les Poètes ont toujours eu le droit d'en commetre?

(3) v. 51. Il me semble que le sens que j'ai choisi s'accorde aussi bien avec le texte que celui qu'on lui donne ordinairement, et qu'il est plus beau. On traduit, *mais je me retire, car je vois venir ma mère.*

(4) v. 108. *Ed. Brunck.* C'est ainsi que dans le poëme des Argonautes, Sthénelus apparoît sur sa tombe, tel qu'on le vit marcher aux combats, la tête couverte de son casque orné d'une aigrette brillante. *Apoll. Argon. l. 2, v. 918, édit. Brunck, Argentor. 1780.* Ce passage d'Apollonius est rappelé par M. Brunck dans une note sur ce même vers d'Hécube.

(5) v. 303. (ουκ αρνησομαι.) On traduit *non negabo.* Je trouve le sens plus simple et plus beau en traduisant *non recusabo*, je ne refuserai pas. Les exemples d'αρνεισθαι pris en ce sens ne sont pas rares. Αρνυμαι ταυτην την χρειαν. DEMOSTH.

(6) v. 426. *Ed. Br.* Χαιρε Κασσανδρα τ' ἐμοὶ, χαιρε μοι, *adieu;* et non, Κασσανδρα τ' ἐμη, *ma chère Cassandre.* Brunck.

(7) v. 444. Les Chœurs chantoient ces odes dans les entr'actes par la bouche d'un Coryphée. J'ai essayé de traduire celle-ci vers par vers. J'espère qu'on y supportera quelques inversions dures et quelques tournures inusitées, que le desir d'être littéral ne m'a pas permis d'éviter.

## ANTISTROPHIQUES.

*Strophe 1.*

1. O vent! vent de mer,
2. Qui portes les vaisseaux rapides * fendant les ondes
3. Sur les flots enflés de la plaine liquide,
4. Où me conduiras-tu, malheureuse?
5. Par qui serai-je possédée?
6. Esclave dans sa maison!
7. Sera-ce aux ports de la terre Doride?
8. Ou de la Phtiade, où l'on dit que
9. L'Apidanus, père
10. Des belles eaux,
11. Engraisse la campagne?

*Antistrophe 1.*

1. Ou dans les îles,
2. Portée ** par la rame maritime, malheureuse!
3. Ayant dans la maison*** une existence misérable.
4. Là où la palme primitive

* Les mots renfermés sous une accolade sont exprimés en grec par un seul mot.

** Littéralement: *Envoyée.*

*** *Arrivant dans une maison opulente,* MUSGRAVE,

5. Et le laurier tendit ses sacrés
6. Rameaux à la chère Latone,
7. Ornement d'un enfantement divin ;
8. Et avec les filles de Délos
9. De la déesse Diane,
10. Je célébrerai et le carquois d'or,
11. Et l'arc (.....)

*Strophe 2.*

1. Ou dans la ville de Pallas
2. De Minerve, portée dans un char magnifique
3. Sur un manteau couleur de safran,
4. Attélerai-je les coursiers au char,
5. Peignant d'une maniere variée* avec un fuseau
6. Artificieux et ** fleuri ?
7. Ou la race des Titans,
8. Que Jupiter, fils de Saturne,
9. Détruit de sa flamme consumante.

*Antistrophe 2.*

1. O mes enfans !
2. O mes aïeux ! ô ma terre *natale !*

* *Ou bien sur une trame, &c.*

** *De fleurs safranées.*

3. Qui es tombée dans des tourbillons de fumée,
4. Embrâsée, ravie par la lance
5. Des Grecs. Et moi dans
6. Une terre étrangère je serai appelée
7. Esclave, laissant l'Asie
8. Esclave de l'Europe,
9. Echangeant le lit nuptial contre le Tartare.

(8) v. 450, 453. *Thessalie*, littéralement *Phtiade*. La Phtiade étoit une province de la Thessalie, arrosée par l'Apidanus, auquel se mêloient l'Enipée, le Mélas, le Phénix; Lucain le décrit ainsi :

*It gurgite vasto*
*Apidanus, nunquamque celer nisi mistus Enipeus.* Phars. Lib. 1.

(9) v. 546. Imitations d'Ovide, Métam. 13 :

*Utque Neoptolemum stantem ferrumque tenentem,*
*Utque suo vidit figentem lumina vultu,*
*Utere jamdudum generoso sanguine dixit.*
*Nulla mora est. Aut tu jugulo, vel pectore telum*
*Conde meo; jugulumque simul, pectusque retexit.*
*Scilicet haud ulli servire Polyxena vellem.....*
. . . . . .
*Vos modo, ne stygios adeam non libera manes,*
*Este procul, si justa peto, tactuque viriles*
*Virgineo removete manus, acceptior illi*

*Quisquis is est, quem cæde meâ placare paratis*
*Liber erit ſanguis. . . . . .*
*. . . . . .*
*Dixerat, et populus lacrymas, quas illa tenebat,*
*Non tenet. Ipse etiam flens, invitusque sacerdos*
*Præbita conjecto rupit præcordia ferro.*
*Illa super terram deflecto poplite labens,*
*Pertulit intrepidos ad fata novissima vultus.*
*Tunc quoque cura fuit partes velare tegendas*
*Cùm caderet, castique decus servare pudoris.*

Les artistes ont employé ces mêmes traits : on en voit un bel exemple dans le recueil des Pierres gravées de Sthosch, *page 395.*

(10) v. 612. *Epouſe.* Lorqu'Achille fut tué, il alloit épouser Polyxène.

(11) v. 754, 755. Cette offre de la liberté, faite à Hécube, part d'un principe de générosité. Dans Ovide, cette Princesse est l'esclave d'Ulysse, qui lui offre aussi sa liberté, mais par mépris ; il la dédaigne pour son esclave, et ne la reçoit qu'à titre de mère d'Hector.

*Victor Ulysses*
*Esse suam nollet, nisi quod tamen Hectora partu*
*Ediderat, dominum matri vix repperit Hector.*
Metam. 13.

(12) v. 800. *La loi*, Νομος. Sophocle; Euripide, Cicéron, Séneque parlent de cette loi éternelle qui commande aux dieux et aux rois. C'est elle qui fait connoître et servir les dieux. Hécube la réclame, et invoque la vengeance céleste, pour suppléer à son impuissance. *V. Soph. Œd. Tyr. v. 875. Antig. v. 459.*

(13) v. 923 &c. *Toilette.* ἀναδέτοις, *image fidelle*, ἀτέρμονας ἀυγὰς. ἀτέρμων, ἀρίστος. — Au v. 927 Musgrave lit ἐωιδείωνι. J'ai regret de ne pas admettre sa conjecture. Le mot λέχη du v. 933, que j'ai traduit *couche*, doit s'entendre de toute la *chambre à coucher.* Εωιδέμνι, prête à entrer dans le lit, faisant sa toilette sur le lit ou déshabillée. L'on voit ainsi une femme *déshabillée* qui sort épouvantée de sa *chambre* pour se précipiter aux autels. Autrement il semble y avoir quelque contradiction à faire sortir du lit cette femme qui se préparoit à y entrer, et qui par conséquent n'y étoit pas encore.

(14) v. 934. *Semblable à une jeune Dorienne.* Cette expression est une espèce de proverbe en grec, pour désigner une jeune fille nue

ou couverte de vêtemens fort légers et presque transparens, tels que ceux que Juvénal reproche aux Dames Romaines. Le Scholiaste donne à ce proverbe une origine fondée sur une histoire fabuleuse. Erasme l'explique en supposant que le nom de *Doriens* désigne les Grecs en général, auxquels les Troyennes attribuent une coutume particulière aux Lacédémoniens, chez qui l'on sait que les jeunes filles s'exerçoient nues. Musgrave observe là-dessus que de deux robes en usage parmi les Grecs, le *péribolaïon* et l'*imation*, les Lacédémoniennes ne portoient que la première; ce qui laissoit à découvert une partie de leur taille. Suivant Winckelmann (*Hist. de l'Art*, *tome I. p. 329*), le vêtement des femmes Grecques étoit composé de trois parties principales, le vêtement de dessous, χίτων, qui étoit de toile, et répondoit à la chemise, ensorte que l'expression μονοστεπλος qui est employée ici, signifie une *femme en chemise*. Les deux autres pièces de l'habillement étoient la *robe* et le *manteau*.

(15) v. 1246. *Ed. Brunck.* Hécube est inquiète. Elle sent que Polymestor est agité par l'esprit prophétique. Une opinion, qui eut

peut-être sa source dans un sentiment d'humanité, rendit respectable aux anciens peuples les mortels privés de la vue. On leur attribua quelque chose de divin, et l'on crut que la lumière intérieure devoit briller d'un éclat plus pur et plus vif, lorsque celle du dehors n'occupoit point les sens.

Blind Thamyris et blind Mæonides
And Tiresias et Phineus prophets old : . . .
. . . . Wisdom at one entrance quite shut out.
So much the rather thou, celestial Light,
Shine inward and the mind through all her powers
Irradiate, there plant eyes, all mist from them
Purge and disperse, that I may see and tell
Of things invisible to mortal sight.

MILTON, *Parad. Lost. B. III.*

Les contemplatifs de l'Inde fixent leur nez pour se procurer une espèce de cécité artificielle qui les jette dans la rêverie, l'extase et le ravissement.

(16) v. 1153, 4. Musgrave propose un grand changement, θακοον, πρεπωσαι κερκιδ' αιανες φαρ@. On pourroit, en conservant l'ancienne leçon, ponctuer ainsi : Θακοον εχωσαι κερκιδ', Ηδωνης χερ@ ηνοον . . . . . πεπωλυς. *Elles s'asseyent en me prenant le bras, elles*

*louent mon manteau*, ouvrage *d'une main Edonienne.* — χειρις, *bras*, proprement *l'os radius.* — πεπλους χειρ' Ηδωνης, en sousentendant εργον.

L'*Edonie* étoit une province de la *Macédoine*, à l'orient du Strymon, sur les confins de la Thrace; aussi met-on souvent les Edoniens dans la Thrace. Il y avoit aussi une conformité de mœurs entre ces deux peuples, qui passoient pour adonnés au vin:

*Non ego Samus bauhabor Edonis.*
HOR. Od. II, 7.

Les Bacchantes sont nommées *Edonides*. Les limites de la Thrace et de la Macédoine ont varié.

(17) v. 1259. Voici la traduction littérale des prédictions de Polymestor à Hécube:

POLYMESTOR.

Bientôt tu ne te réjouiras pas, quand l'onde amère.....

HÉCUBE.

Me portera-t-elle aux rivages de la Grèce?

POLYMESTOR.

Te couvrira précipitée du haut des cordages.

HÉCUBE.

Par qui ainsi lancée par un saut violent?

POLYMESTOR.

Toi-même tu monteras au haut du mât.

HÉCUBE.

Avec des ailes? ou par quel moyen?

POLYMESTOR.

Tu seras changée en chienne aux regards enflammés.

HÉCUBE.

Qui t'a instruit de ma métamorphose?

POLYMESTOR.

Bacchus, l'oracle de la Thrace.

HÉCUBE.

T'a-t-il annoncé les maux que tu souffres?

POLYMESTOR.

Tu ne m'aurois pas surpris dans ce piège.

HÉCUBE.

Remplirai-je ma destinée morte ou vivante?

POLYMESTOR.

Morte, tu donneras à ton tombeau le nom.....

HÉCUBE.

De ma nouvelle forme ? ou que dis-tu ?

POLYMESTOR.

De Cynossême, &c.

On sait que les Grecs, excédés des plaintes et de la fureur d'Hécube, la firent périr en l'accablant de pierres. Quand on voulut les enlever de dessus son corps, on la trouva changée en chienne. Servius et Tzetzès croient que les Grecs n'ont imaginé cette fable que pour désigner les outrages, les cris, les aboiemens de cette mère infortunée. Les expressions d'Euripide semblent indiquer qu'on la suspendit au mât. De cette manière on peut dire qu'elle ne fut métamorphosée qu'après sa mort. Ovide peint la chose un peu différement : ce sont les Thraces qui lapident Hécube, pour venger les outrages faits à leur roi.

*Clade sui Thracum gens irritata tyranni*
*Troada telorum, lapidumque incessere jactu*
*Cœpit : at at hæc missum ramo cum murmure saxum*
*Morsibus insequitur, rictuque ad verba parato*
*Latravit conata loqui. Locus exstat, et ex re*
*Nomen habet, veterumque diu memor illa malorum,*
*Tum quoque Sithonios ululavit mœsta per agros.*

Metam. l. 13.

Le mot *Cynossême* signifie *le monument de la chienne*. C'étoit un Promontoire de la Troade, sur l'Hellespont. Il y en avoit un de même nom dans la Lybie, et un autre dans la Calydonie en Etolie, province de la Grèce.

*Fin des Notes sur Hécube.*

# ORESTE,

## TRAGÉDIE.

# SUJET D'ORESTE.

ORESTE a tué sa mère; il est en proie aux furies vengeresses. Electre prend soin de lui. Les citoyens d'Argos s'assemblent pour les juger tous deux. Ménélas trahit les intérêts des enfans de son frère : ils sont condamnés à mort. Pylade n'abandonne point son ami: il s'unit avec lui et avec Electre pour tenter leur délivrance, et pour se venger de Ménélas en faisant périr Hélène. Mais Hélène leur est enlevée par les Dieux, qui la changent en constellation. La fille de Ménélas reste en ôtage entre les mains d'Oreste. Ménélas arrive furieux; Apollon termine le différend. Il promet de sauver Oreste,

et engage Ménélas à lui accorder sa fille en mariage.

On voit par cet exposé que l'action est fort simple ; c'eſt *Oreste délivré du supplice :* mais le développement amène une intrigue assez compliquée. La catastrophe est heureuse, quoique les principaux personnages soient criminels. Je n'excepte ni Pylade, qui conseille et exécute le plus lâche des assassinats ; ni Electre, qui se vante d'avoir excité son frère au parricide, et qui crie d'une voix barbare, *Tuez, massacrez, égorgez.* Ces traits ne peuvent pas se juger d'après nos mœurs.

Cette Pièce a été donnée dans la XCII^me^. Olympiade, ſous l'Ar-

chonte Dioclès. Euripide avoit alors environ soixante-huit ans.

*N. B.* L'édition d'Euripide par Musgrave, *Oxford 1778*, et celle de l'Oreste par M. Brunck, *Strasbourg 1779*, ont donné lieu à quelques changemens dans la traduction de cette Pièce, qui avoit été insérée dans le Journal de Lecture, N°. XXVIII, avant que ces deux éditions eussent été publiées.

# PERSONNAGES.

ORESTE.
ELECTRE, sœur d'Oreste.
PYLADE.
MÉNÉLAS, oncle d'Oreste.
HÉLÈNE, femme de Ménélas.
TYNDARE, père d'Hélène.
HERMIONE, fille d'Hélène et de Ménélas.
Un Esclave Phrygien.
Un Messager.
APOLLON.
LE CHŒUR, composé de jeunes Argiennes. (Il paroît tantôt réuni, tantantôt divisé en deux bandes.)

*La Scène est dans Argos, au devant du Palais.*

# ORESTE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

ELECTRE, ORESTE *dormant.*

ELECTRE.

IL n'est aucune affliction, aucun malheur, aucune calamité, effet du courroux des dieux, dont le fardeau ne soit imposé à la nature humaine. L'heureux Tantale (1), fils de Jupiter, (* je

* Ou, selon Musgrave, *je n'exagere point sa gloire.*

respecte sa destinée) tremblant à la vue du rocher prêt à tomber sur sa tête, demeure suspendu dans les airs : mortel admis à la table des immortels, il ne put contenir sa langue; voilà la peine de sa foiblesse. Pélops, son fils, fut père d'Atrée, dont les jours, tissus * par la discorde, furent employés à disputer la couronne à son frère. Mais pourquoi rappeler ces scènes d'horreur? Atrée massacre les enfans de Thyeste, et les lui fait servir dans un festin. Son fils (car je laisse les autres événemens) fut l'illustre... dois-je dire l'illustre Agamemnon. Ménélas eut le même père, et naquit d'une Crétoise ** : il épousa Hélène, objet de la haine des dieux. Agamemnon contracta avec Clytemnestre une alliance honorable; il en eut trois filles, Chrysothémis, Iphigénie et

* *A qui la Parque, en préparant la laine pour filer ses jours, destina la discorde et la guerre contre son frère.* MUSGRAVE.

** *Erope.*

moi

moi; Oreste fut son fils, fils d'une mère impie, qui fit périr son époux * par des raisons sur lesquelles la pudeur m'ordonne de jeter un voile. Pourquoi faut-il que j'accuse Phébus d'injustice? Ce dieu ordonne à Oreste de tuer sa mère, celle qui l'a porté dans son sein; il obéit, et commet une action qui ne l'honore pas aux yeux de tous : et moi aussi j'y ai eu part, autant que mon sexe me l'a pu permettre. Pylade seconda nos efforts. Dès lors, en proie à une maladie horrible, le malheureux Oreste dépérit chaque jour : il tombe sur ce lit, et n'y peut trouver le repos **. Le sang de sa mère l'agite par de sombres fureurs; car je crains de nommer les déesses *** Eumenides qui l'assaillent et l'é-

* Littéralement : *Enveloppant son époux dans un drap fermé, le fit périr. Par quelles raisons ? c'est ce qu'il n'est pas décent à une vierge de dire. Je laisse au public le soin d'éclaircir cette obscurité.*

** *Voyez* MUSGRAVE.

*** *Voyez* note (6).

pouvantent. Déja six jours sont écoulés depuis que ma mère est morte et que son cadavre a été purifié par le feu : pendant tout ce temps-là, mon frère n'a pris aucune nourriture (2) ; il ne s'est point rafraîchi dans le bain : tantôt caché dans ses vêtemens, il pleure sa raison égarée ; tantôt furieux, il saute hors du lit comme un taureau qui se dérobe au joug. Argos a défendu de donner asile, d'adresser la parole aux meurtriers d'une mère ; et voici le jour fatal qui va décider s'il faut que nous périssions lapidés par nos concitoyens, ou si l'on doit aiguiser contre nos têtes le tranchant de l'épée. Cependant nous nourrissons encore quelque espérance : Ménélas revient de Troye ; son vaisseau, déja entré dans le port de (3) Nauplie, mouille sur le rivage, après avoir erré long-temps sur les mers. Pour Hélène, source de tant de larmes, Ménélas a profité de la nuit pour l'envoyer dans ce pa-

lais, craignant les regards & la violence de ceux dont les enfans sont morts sous Ilion. Elle y pleure le destin de sa sœur et les malheurs de sa famille. Cependant elle a un adoucissement à ses douleurs. Sa fille Hermione, que Ménélas amena de Sparte en ces lieux, et qu'à son départ pour Troye il confia aux soins de ma mère, Hermione fait toute sa joie : elle efface le souvenir de ses infortunes. Je porte mes regards sur le chemin qui conduit au palais, pour voir si Ménélas arrive. Il est tout notre appui; si celui-là nous manque, les autres sont bien foibles : plus de ressources pour la maison de l'infortune.

ÉLECTRE, HÉLÈNE, ORESTE *dormant.*

HÉLÈNE.

FILLE d'Agamemnon & de Clytemnestre! Électre, dont les jours s'écoulent dans un long célibat *, quel est votre état, ô infortunée! et celui de votre frère, du malheureux Oreste, du meurtrier de sa mère? J'ose vous adresser la parole sans craindre de me souiller; c'est sur Phébus que je rejette le crime. Je gémis sur le sort de ma sœur Clytemnestre. Depuis mon départ pour Troye, triste départ ordonné par les destinées, je ne l'ai point revue, et je pleure dans l'abandon la rigueur de mon sort.

ÉLECTRE.

Que vous dirai-je, Hélène? Vous avez

* *Voyez* MUSGRAVE.

sous les yeux les malheurs des enfans d'Agamemnon. Vous me voyez veillant sans relâche auprès de ce triste cadavre.... oui, c'est un cadavre : à peine un souffle léger le sépare-t-il de la mort. Je * respecte son malheur. Mais vous venez, vous et votre époux, au sein du bonheur, vous comparer à des infortunés!

HÉLÈNE.

Depuis combien de temps votre frère est-il ainsi abattu et languissant ?

ÉLECTRE.

Depuis qu'il a répandu le sang qui l'a fait naître.

HÉLÈNE.

Infortunée ! le sang de sa mère !

ÉLECTRE.

Hélas ! ô désespoir !

HÉLÈNE.

Au nom des dieux, accordez-moi une faveur.

* *Ou* je n'exagere point son infortune. MUSGRAVE.

ÉLECTRE.

Autant que mes soins assidus auprès de mon frère pourront me le permettre.

HÉLÈNE.

Daignez aller pour moi au tombeau de ma sœur.

ÉLECTRE.

Au tombeau de ma mère! Quelle raison!....

HÉLÈNE.

Pour y porter mes cheveux en offrande, et pour y faire des libations en mon nom.

ELECTRE.

Quoi! ne pouvez-vous visiter vous-même un tombeau chéri?

HÉLÈNE.

Je crains de me montrer aux Grecs.

ÉLECTRE.

Sage réflexion! Qu'elle vient tard après votre fuite honteuse!

HÉLÈNE.

Vos * reproches sont justes, mais ils sont cruels.

ÉLECTRE.

Et quelle crainte enfin vous empêche de vous montrer dans Mycène?

HÉLÈNE.

Je crains les pères de ceux qui sont morts sous les murs d'Ilion.

ÉLECTRE.

Il est vrai qu'Argos raconte de vous des choses horribles.

HÉLÈNE.

Délivrez-moi de cette frayeur; cédez à ma prière.

ÉLECTRE.

Ah! je ne pourrois soutenir la vue du tombeau de ma mère.

HÉLÈNE.

Mais il est honteux qu'une esclave soit chargée de ce ministère.

* *Reproches*, πλήξασα. BRUNCK.

ÉLECTRE.

Que ne le confiez-vous à votre fille Hermione ?

HÉLÈNE.

Il n'est pas bienséant à une jeune fille de s'exposer aux regards de la multitude.

ÉLECTRE.

Elle témoigneroit sa reconnoissance envers celle qui prit soin de ses premières années.

HÉLÈNE.

Vous avez raison ; je veux suivre vos avis et y envoyer ma fille. Sortez, Hermione ; venez, ma fille, au devant du palais ; prenez dans vos mains ces liqueurs pour les libations, et ces cheveux que j'ai coupés sur ma tête : allez sur le tombeau de Clytemnestre, répandez-y ce mélange de lait et de miel ; versez aussi de ce vin mousseux ; montez ensuite sur la partie la plus élevée du monument, et dites : « Hélène,

» votre sœur vous fait ces libations; elle » craint le peuple d'Argos, et n'ose » approcher elle-même de votre tom- » beau. » Priez-la ensuite de nous être propice, à moi, à vous, à mon époux, et à ces infortunés dont les dieux ont conjuré la perte. Promettez aussi de ma part tous les présens mortuaires qu'une sœur a droit d'attendre. Allez, ma fille, hâtez-vous, faites ces libations, et revenez aussitôt.

ELECTRE *seule.*

O nature! que tes traits sont ineffaçables, qu'ils sont un présent funeste ou un avantage précieux! Voyez avec quel artifice cette femme vient de couper l'extrémité (4) de ses cheveux sans nuire à sa beauté. O qu'elle est bien toujours la même! Puissent les dieux te détester, ô toi qui m'as perdue, moi, mon frère, la Grèce entière!.... Ah! malheureuse que je suis! — Mais voici des amies qui viennent unir leurs voix à

mes accens plaintifs. Elles vont éveiller mon frère qui repose ici doucement, et feront couler de nouveau mes larmes, en ranimant ses fureurs.

---

ELECTRE, LE CHŒUR, ORESTE *dormant.*

ELECTRE.

O CHÈRES amies ! marchez d'un pas tranquille. Silence, point de bruit. Votre amitié m'est bien douce ; mais si vous éveillez cet infortuné, ce seroit pour moi une douleur mortelle.

LE CHŒUR.

Paix ! paix ! (5) posez légèrement la plante de vos pieds. Ne faites point de bruit.... Point de bruit, vous dis-je.

ELECTRE.

Eloignez-vous, éloignez-vous de ce lit.

LE CHŒUR.

J'obéis.

ELECTRE.

Paix!.... Oh! ma chère amie! que votre voix soit comme le souffle qui s'échappe du roseau délié de la flûte.

LE CHŒUR.

Entendez-vous ces foibles accens, plus doux que ceux du chalumeau?

ELECTRE.

Approchez ainsi, approchez. Avancez doucement, — doucement, et dites-moi le sujet qui vous amène; car ce long assoupissement me permet de vous entendre.

LE CHŒUR.

Quel est donc son état? parlez, chère Princesse.

ELECTRE.

O douleur! ô infortune! Il respire encore; bientôt il poussera des gémissemens douloureux.

LE CHŒUR.

Hélas ! infortuné !

ELECTRE.

Vous me faites mourir si vous écartez de ses paupières la douceur délicieuse du sommeil.

LE CHŒUR.

Malheureux ! action odieuse ordonnée par les dieux ! ô malheureux ! ô douleurs !

ELECTRE.

Ah ! dieu injuste, qui prononçâtes d'injustes oracles ! Trépied de Thémis, d'où Apollon se fit entendre pour ordonner le meurtre affreux d'une mère !

LE CHŒUR.

Voyez-vous ? il vient de se tourner dans ces vêtemens qui l'enveloppent.

ELECTRE.

C'est vous, cruelle, c'est vous qui l'avez éveillé par vos cris.

LE CHŒUR.

Mais je crois qu'il dort encore.

ELECTRE.

Loin d'ici, loin du palais portez vos pas! Cessez ce bruit importun.

LE CHŒUR.

Il dort.

ELECTRE.

Il est vrai.

LE CHŒUR.

O nuit! nuit vénérable! vous qui charmez par un doux sommeil les travaux des mortels, sortez de l'Erèbe, accourez, couvrez de vos ailes le palais d'Agamemnon; car sous le poids des douleurs et de l'infortune nous succombons, nous succombons.

ELECTRE.

Vous faites du bruit?

LE CHŒUR.

Non. *

* Il faut supposer que ce *non* est accompagné d'un accent & d'un geste qui en adoucit la sécheresse. — M. Musgrave le prend dans un sens interrogatif, et le lie aux paroles suivantes, en le mettant dans la bouche d'Electre.

ELECTRE.

Paix ! silence ! n'élevez pas la voix si près de sa couche. Ménagez, ô mon amie ! ce sommeil tranquille et précieux.

LE CHŒUR.

Dites-moi, je vous prie ; quel terme espérez-vous à ses maux ?

ELECTRE.

La mort. Et quel autre pourrois-je attendre ? Il refuse de prendre aucune nourriture.

LE CHŒUR.

Ce destin est inévitable.

ELECTRE.

C'est Phébus qui nous perd, c'est lui qui nous a fait répandre ce sang, ce sang funeste d'une mère parricide, qui n'eût pas dû couler par nos mains.

LE CHŒUR.

Action juste, mais affreuse !

ELECTRE.

Mère homicide ! vous n'êtes plus.

Vous avez fait périr le père et les enfans, votre sang : nous périssons, nous sommes semblables aux morts. Tu es mort, ô mon Oreste ! et ma vie se perd dans les gémissemens, dans les sanglots, dans les larmes nocturnes. Sans époux, sans enfans, je prolonge mon existence douloureuse.

LE CHŒUR.

Approchez-vous, Electre, approchez-vous de votre frère. Voyez si ce repos n'est point celui de la mort. Un calme si profond m'inquiète.

ORESTE *se réveillant.*

* O douceur délicieuse du sommeil ! remède salutaire, que j'avois besoin de ton secours ! Oubli des maux, sommeil bienfaisant ! que ton aide est efficace, que tu es une divinité propice aux

* *Somne, quies rerum, placidissime somne deorum!*
*Pax animi, quem cura fugit, qui corpora duris*
*Fessa ministeriis mulces, reparasque labori.*
OVID. Metam. L. XI.

malheureux ! — Mais d'où suis-je venu dans ces lieux? comment y suis-je arrivé? Car j'ai perdu le souvenir de tout ce que j'ai fait dans mon égarement.

ELECTRE.

O mon cher frère ! que ton sommeil m'a causé de joie! Veux-tu que je t'aide à soulever ton corps affoibli?

ORESTE.

Oui, oui, aide-moi. Mais essuie, je t'en conjure, cette écume affreuse amassée autour de mes yeux et de ma bouche.

ELECTRE.

Oui, mon frère, ta sœur n'a pas de plus doux emploi que d'avoir soin de toi dans tes maux.

ORESTE.

Approche ton cœur du mien. Ecarte de dessus mes yeux ces cheveux pleins de poussière qui m'empêchent de voir.

ELECTRE.

O tête défaite et échevelée, que l'eau n'a point lavée et rafraîchie !

ORESTE.

Remets-moi sur mon lit. Quand l'accès de ma fureur s'appaise, je demeure sans force et brisé dans tous mes membres.

ELECTRE.

J'obéis. Le lit pourra te soulager *; c'est un secours triste, mais nécessaire.

ORESTE.

Ah ! non ; remets-moi sur mon séant. Retourne-moi.

LE CHŒUR.

Les malades sont inquiets, et ne se plaisent nulle part.

ELECTRE.

Quoi ! veux-tu essayer de te soutenir sur tes pieds, et de traîner tes pas lan-

* Littéralement : *Le lit est toujours cher à un malade, c'est un secours* &c.

guissans? Quand on souffre, le changement de place fait plaisir.

ORESTE.

Oui, c'est au moins l'apparence de la santé. L'apparence est quelque chose, lorsque la réalité manque.

ELECTRE.

Ecoute-moi, mon frère, tandis que les furies te donnent du relâche.

ORESTE.

Qu'as-tu de nouveau à m'apprendre? Si c'est quelque chose d'heureux, parle, console-moi; mais si c'est quelque nouveau coup du sort, ah! j'ai assez de mes malheurs.

ELECTRE.

Ménélas arrive; Ménélas, le frère de ton père. Son vaisseau est abordé dans le port de Nauplie.

ORESTE.

Que dis-tu? Quoi! viendroit-il terminer tes maux et les miens? Un pa-

rent, un ami, qui a tant d'obligations à mon père!

ELECTRE.

Il vient, n'en doutes pas, et il amène avec lui Hélène, arrachée des mains des Troyens.

ORESTE.

Si seul il eût échappé, son bonheur seroit plus digne d'envie; mais une telle épouse est un fléau qui le suit.

ELECTRE.

Non, Tyndare n'a été père que pour se voir couvert d'opprobre. Ses filles ont rempli la Grèce du bruit de leur infamie.

ORESTE.

Toi donc, fuis leur fatal exemple; tu le peux. — Tes paroles sont sages, que ton cœur soit pur.

ELECTRE.

O mon frère! ton œil se trouble! Tout-à-l'heure plein de sens, à quels transports vas-tu t'abandonner?

ORESTE.

O ma mère ! je t'en conjure, ne lâche pas contre moi ces femmes ensanglantées, dont la tête est hérissée de serpens. — Les voilà ! les voilà qui fondent sur moi !

ELECTRE.

Infortuné ! demeure tranquille et ne quittes point ton lit ; tu ne vois rien de ce que tu crois voir.

ORESTE.

O Phébus ! elles me tuent ces déesses hideuses et farouches, ces prêtresses redoutables des enfers.

ELECTRE.

Non, je ne t'abandonnerai point : je te serrerai dans mes bras ; je contiendrai ces élans furieux.

ORESTE.

Oh ! laisse-moi, furie impitoyable, qui me saisis au milieu du corps pour me précipiter dans le Tartare !

ELECTRE.

Ah ! malheureuse ! quel secours espérer tandis que les dieux sont contre nous ?

ORESTE.

Donne, donne-moi ces traits acérés, présent d'Apollon, avec lesquels ce dieu m'a dit de repousser leurs fureurs.

ELECTRE.

Une divinité peut-elle être atteinte par une main mortelle ?

ORESTE.

Si elles ne se dérobent à ma vue.... N'entendez-vous pas ? ne voyez-vous pas de cet arc infaillible la flèche ailée qui s'élance ?... Ah !... Ah !... Qu'attendez-vous encore ? Fendez l'air de vos ailes, et n'accusez que les oracles de Phébus. — Hélas ! pourquoi suis-je si abattu ? pourquoi suis-je hors d'haleine ? où suis-je ? loin de mon lit, égaré. — Je sors de l'agitation de la tempête, pour rentrer dans le calme. — Pourquoi pleu-

res-tu, ma sœur? pourquoi caches-tu ta tête dans tes vêtemens? Je me * reproche la part que tu prends à mes maux, et les troubles où ma maladie expose ta jeunesse. Ah! que mes infortunes ne flétrissent point ta vie! tu n'as fait qu'approuver mon action, c'est moi seul qui ai versé le sang d'une mère. Mais c'est d'Apollon que je dois me plaindre; c'est lui qui m'a porté à cette action impie, c'est lui qui m'a rassuré par des promesses que je ne vois point s'accomplir. Ah! si j'eusse eu mon père devant les yeux, et que j'eusse pu le consulter lui-même, et lui demander si je devois venger sa mort par celle de ma mère, il m'eût conjuré, les larmes ** aux yeux, d'épargner le flanc qui m'a porté, puisque son sang ne pouvoit le rappeler à la vie, et qu'il devoit me

* Littéralement: *J'ai honte.*

** Littéralement: *Par mon menton;* c'étoit une cérémonie sacrée de toucher le visage de ceux qu'on supplioit.

coûter tant de maux. — Ma sœur, découvre ton visage, et retiens tes larmes, quels que soient nos malheurs. Lorsque tu vois le désespoir s'emparer de mon ame, c'est à toi de soutenir ma foiblesse et de me consoler ; et lorsque tu gémis, c'est à mon amitié à calmer tes douleurs. Il est doux * à des amis de s'entre aider ainsi. Vas cependant, ma sœur, rentre dans le palais, accorde quelque repos à tes yeux fatigués par une si longue veille, prends quelque nourriture, mets-toi dans le bain : car si je suis privé de tes soins, si ton assiduité à me servir altère ta santé, nous sommes perdus. Tu es mon seul recours ; tu vois comme tous les autres m'abandonnent.

ELECTRE.

Non, mon frère, avec toi je veux **

* Littéralement : *Il est beau.*

** *Tecum vivere amem, tecum obeam libens.*
HOR. Carm. L. III. Od. 9.

vivre et mourir. Mon sort est lié au tien. Si tu meurs, que ferai-je ? Femme et sans appui, quelle espérance puis-je concevoir, sans frère, sans père, sans amis ? — * Mais tu le veux, je me soumets. Cependant repose-toi et demeure au lit. Tâche de résiter à ces terreurs subites qui t'en arrachent, et reste tranquille. Sans être malade, si l'on croit l'être, c'est un tourment et une foiblesse.

---

LE CHŒUR, SEUL.

¶ O REDOUTABLES déesses, qui balancez vos ailes rapides dans le vague des airs ; noires Euménides, qu'on célèbre

* Oreste doit témoigner par son air une sorte de mécontentement et d'impatience, qui engage Electre à se reprendre et à lui céder, de peur de l'aigrir. Ici, comme dans tout le reste de ces tragédies, il est très nécessaire de suppléer le jeu muet.

¶ Antistrophiques.

par

par des fêtes mêlées de pleurs et de sanglots, bien différentes de celles de Bacchus ; vengeresses du sang, vengeresses du meurtre, écoutez, écoutez ma voix suppliante : que le fils d'Agamemnon oublie sa rage insensée et furieuse. O tourmens que tu semblois chercher, et sous le poids desquels tu succombes ! Infortuné ! séduit par un oracle.... Apollon !... le trépied !... le lieu le plus saint de la terre (6).

O Jupiter! où sont tes compassions? Quel est ce combat sanglant qui s'avance et qui t'enveloppe, malheureuse! Des pleurs ajoutés à des pleurs ; ouvrage d'un mauvais génie acharné sur ta maison, t'offrant sans cesse le sang de ta mère, l'objet de tes fureurs. — O mes larmes ! mes larmes ! — Non, le bonheur ne peut subsister parmi les mortels : tel qu'un frêle vaisseau dont la tempête a déchiré les voiles, il est bientôt englouti dans les flots d'une

mer orageuse, dans les gouffres affreux de l'adversité. Eh ! quelle maison, plus que celle qui tire son origine de Tantale et des dieux, eut jamais des droits à nos hommages ?

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## MÉNÉLAS, LE CHŒUR, ORESTE.

LE CHŒUR, *à part.*

MAIS voici le roi Ménélas qui s'avance. Son air fait connoître le sang dont il est sorti. *Haut.* Prince, qui avez conduit en Asie une multitude de vaisseaux, je vous salue. Vous revenez heureux : les dieux ont favorisé vos entreprises.

MÉNÉLAS.

O palais ! que j'ai de plaisir à vous revoir à mon retour de Troye ! mais en même temps que j'ai de douleur ! Non, il n'est aucune maison où les malheurs se soient accumulés comme dans celle-

ci. J'ai appris à * Malée, où nous avions relâché, le triste destin d'Agamemnon, que son épouse a fait périr : le prophète de Nérée (7), Glaucus, qui rend aux nautonniers ses oracles infaillibles, sortit du sein des ondes, et me tint ce langage : « Ménélas, votre frère n'est » plus ; il a succombé sous les artifices » de sa femme, qui l'a fait périr dans le » bain. » Ce discours fit couler mes larmes et celles de tous mes matelots. Enfin nous touchions à la terre de Nauplie ; j'avois déja fait partir mon épouse ; je croyois presser dans mes bras Oreste et sa mère, le fils et l'épouse de mon frère, que j'espérois trouver heureux et florissans, lorsqu'un pêcheur qui se rencontre sur le rivage, m'instruit du coup impie sous lequel a succombé la fille de Tyndare. Jeunes filles, ne pourriez-

* Promontoire de la Laconie, fameux par plusieurs naufrages, d'où étoit venu le proverbe, Μαλεα καμψας επιλαθου των οικαδε, *en doublant le cap de Malée, oubliez tout ce qui vous est cher.*

vous point m'apprendre où est ce fils d'Agamemnon, qui n'a point frémi de commettre un tel forfait? Je le laissai dans l'âge le plus tendre entre les bras de Clytemnestre lorsque je partis pour Troye, ensorte qu'il me seroit impossible de le reconnoître aujourd'hui, si je le rencontrois.

ORESTE.

Ménélas! je suis cet Oreste que tu cherches : j'expose volontiers mes malheurs à ta vue; j'embrasse tes genoux; écoute la prière d'une bouche suppliante *; sauve-moi; arrive à temps pour terminer mes maux.

MÉNÉLAS.

O dieux! que vois-je? Une ombre! un cadavre!

ORESTE.

Hélas! tu dis vrai; ma vie est éteinte

* *Quoique sans rameaux.* Les supplians tenoient dans leurs mains des feuilles, de la ramée d'olivier ou de laurier.

dans les larmes, quoique mes yeux s'ouvrent encore à la lumière.

MÉNÉLAS.

Infortuné! tes cheveux hérissés et couverts de poussière!

ORESTE.

Ah! que m'importe cet extérieur? mon malheur est dans mes actions.

MÉNÉLAS.

Tes yeux desséchés lancent des regards sombres!

ORESTE.

Oreste n'est plus; le nom seul lui reste.

MÉNÉLAS.

O spectacle affreux et inattendu!

ORESTE.

Tu vois en moi le meurtrier d'une malheureuse mère.

MÉNÉLAS.

Je sais tout. Epargne-toi ce cruel récit.

ORESTE.

Je puis m'épargner cette douleur, mais non pas celles dont le destin a été prodigue envers moi.

MÉNÉLAS.

Quels sont tes maux ? quelle maladie te consume ?

ORESTE.

La conscience . . . la conscience qui me reproche mes forfaits.

MÉNÉLAS.

Que dis-tu ? Parle, explique-toi plus clairement.

ORESTE.

Mon cœur est en proie à la sombre tristesse . . . .

MÉNÉLAS.

Déesse terrible ! — Mais on peut l'appaiser.

ORESTE.

Et aux fureurs vengeresses du sang de ma mère.

MÉNÉLAS.

Quand cette rage t'a-t-elle saisi ?

ORESTE.

Le jour même où ma mère fut mise dans la tombe.

MÉNÉLAS.

Etois-tu alors dans le palais, ou auprès du bûcher ?

ORESTE.

Il étoit nuit, je veillois auprès de ses ossemens.

MÉNÉLAS.

Qui étoit auprès de toi pour soutenir ton corps languissant ?

ORESTE.

Pylade, le complice du meurtre de ma mère.

MÉNÉLAS.

Et quels phantômes troublent ainsi ton repos ?

ORESTE.

Je vois trois filles semblables à la nuit.

MÉNÉLAS.

Je t'entends ... mais leur nom ne sortira pas de ma bouche.

ORESTE.

O divinités redoutables! ... que tu fais sagement d'observer ce religieux silence!

MÉNÉLAS.

Ce sont elles qui te redemandent le sang de ta mère.

ORESTE.

O cruelles persécutions dont je suis la déplorable victime!

MÉNÉLAS.

Est-il étrange que des peines graves vengent des actions attroces?

ORESTE.

Mais je puis me justifier de cette accusation.

MÉNÉLAS.

Allégueras-tu la mort de ton père? Vaine excuse.

ORESTE.

Apollon m'ordonnoit de punir une mère homicide.

MÉNÉLAS.

Ignore-t-il les principes du juste et de l'honnête?

ORESTE.

J'obéis aux dieux, quels que soient les dieux.

MÉNÉLAS.

Et Apollon t'abandonne dans ton malheur?

ORESTE.

Il diffère; telle est la nature des dieux.

MÉNÉLAS.

Quel temps s'est écoulé depuis que ta mère a rendu l'ame?

ORESTE.

Six jours, et son bûcher fume encore.

MÉNÉLAS.

Comme les déesses se sont hâtées de te redemander son sang!

ORESTE.

Non *, ce n'est point la sagesse qui t'inspire de tels propos; tu trahis ceux que tu devrois servir.

MÉNÉLAS.

C'est donc en vain que tu as vengé ton père?

ORESTE.

Jusqu'ici.... de tels délais me sont aussi funestes qu'un entier abandon.

MÉNÉLAS.

Et quelles sont à ton égard les dispositions des citoyens?

ORESTE.

Ils m'ont tous en horreur, aucun ne voudroit m'adresser la parole.

MÉNÉLAS.

Tu n'as pas lavé tes mains du sang dont elles sont souillées?

* M. Brunck fait sur ce vers une conjecture dont il résulte ce sens : J'oubliai la prudence, mais je servis avec zèle ceux qui devoient m'être chers.

ORESTE.

Quand je veux le faire, on me repousse.

MÉNÉLAS.

Qui sont ceux des citoyens qui veulent ton exil?

ORESTE.

C'est (8) Ojax qui impute à mon père le crime commis devant Troye.

MÉNÉLAS.

J'entends... la mort de Palamède sera expiée par la tienne.

ORESTE.

Non, ma main est innocente, mais, hélas! * tout conspire à ma perte.

MÉNÉLAS.

Quel autre ennemi te poursuit? Les amis d'Egiste?

ORESTE.

Ils sont ici tout-puissans, et ils me chargent d'outrages.

* BRUNCK.

MÉNÉLAS.

La ville t'a-t-elle accordé le sceptre d'Agamemnon ?

ORESTE.

Elle ne m'accorde pas même la vie.

MÉNÉLAS.

Comment ? explique-toi.

ORESTE.

Ce jour même elle doit prononcer la sentence.

MÉNÉLAS.

Te condamner à l'exil, à la mort, ou t'absoudre ?

ORESTE.

A la mort ; à périr lapidé par nos concitoyens.

MÉNÉLAS.

Et quoi ! tu ne te hâtes pas de fuir, et de franchir les limites de cet état ?

ORESTE.

Des gardes armés nous enveloppent de toutes parts.

MÉNÉLAS.

Tes ennemis particuliers ou des troupes d'Argos ?

ORESTE.

C'est la ville même qui les fournit : en un mot, ma mort est résolue.

MÉNÉLAS.

Ah ! malheureux ! ton sort est désespéré.

ORESTE.

Dans mon malheur tu es mon unique espérance. Au sein de la prospérité tu arrives chez des infortunés ; fais part de ton bonheur à tes amis, ne le concentre pas en toi-même ; ose te charger d'une partie de nos maux, (9) et payer à mon père ce juste tribut de reconnoissance. L'amitié n'est qu'un vain nom pour qui abandonne des amis malheureux.

LE CHŒUR.

Voilà le vieillard Tyndare qui s'avance d'un pas mal affermi. Sa tête rasée

et ses habits lugubres annoncent sa douleur, et le deuil de sa fille.

ORESTE.

Je suis perdu, Ménélas ; voilà Tyndare qui vient à nous, Tyndare, de qui je ne puis sans honte soutenir les regards. C'est lui qui prit soin de mon enfance ; il me tenoit dans ses bras, il me couvroit de ses baisers ; Léda me témoignoit la même affection ; ils me chérissoient tous deux comme leur propre fils. (10) O cruelles angoisses de l'ame ! ô déchirement de mon cœur ! de quel retour ai-je payé leur tendresse ? O quelles ténèbres favorables viendront voiler mon visage ? Quel nuage épais pourra me dérober aux yeux de ce vieillard ?

## ORESTE, MÉNÉLAS, TYNDARE, LE CHŒUR.

TYNDARE.

OU est donc l'époux de ma fille? où est Ménélas? J'étois occupé à faire des libations sur le tombeau de Clytemnestre; j'ai appris qu'il est arrivé à Nauplie, après tant d'années, et qu'il ramène son épouse. Conduisez-moi vers lui; je veux être * à ses côtés, je veux voir et embrasser un ancien ami.

MÉNÉLAS.

Je te salue, ** respectable vieillard.

TYNDARE.

Je te salue aussi, Ménélas, *** toi à qui je suis uni par la plus chère allian-

* Littéralement: *A sa main droite.*

** Littéralement: *Vieillard, dont Jupiter a honoré la couche.*

*** Le grec dit en un seul mot, *mon allié.*

ce. — Ah! dieux! que n'ai-je pu prévoir? Quoi, * un parricide! ce serpent venimeux ose infecter ces lieux de son souffle empoisonné! ô horreur! — Ménélas, peux-tu adresser la parole à cet impie?

MÉNÉLAS.

Hélas! c'est le fils d'un frère que je chérissois.

TYNDARE.

Son fils! dis-tu. Lui! le fils d'Agamemnon!

MÉNÉLAS.

Assurément, et je dois respecter son malheur.

TYNDARE.

Pour avoir long-temps vécu parmi les barbares, es-tu devenu barbare?

MÉNÉLAS.

Honorer ses parens n'est pas un sentiment que la Grèce désavoue.

* Littéralement : *Ce dragon parricide lance devant le palais ses éclairs pestilentiels, lui mon horreur!*

TYNDARE.

Se mettre au dessus des lois est une conduite indigne d'elle.

MÉNÉLAS.

Il faut céder à la nécessité, tous les sages en conviennent *.

TYNDARE.

Tu as ton avis; moi, j'ai le mien.

MÉNÉLAS.

La colère et la vieillesse sont des conseillers peu prudens.

TYNDARE.

Sagit-il de prudence en jugeant un tel crime ? S'il est des choses honnêtes ou déshonnêtes aux yeux de tous, quel homme est plus inexcusable que cet homme? lui qui n'a respecté ni la justice, ni la loi commune des Grecs. Lorsque Agamemnon eut succombé sous les coups de ma fille (action horrible et que

* Ménélas se mettoit au-dessus des lois, en parlant à Oreste; mais les devoirs de la parenté étoient une loi supérieure qui sembloit l'y contraindre.

je ne prétends point justifier), que ne chercha-t-il à obtenir justice de cet attentat par des voies légitimes? Que ne chassa-t-il sa mère de la maison paternelle? sa vengeance eût été louable; il eût respecté la loi, et mérité le nom de fils religieux; tandis que, par son parricide, il a attiré sur lui les Furies qui poursuivoient sa mère, et a vengé son crime par un crime plus odieux. Enfin, réponds-moi, je te prie, Ménélas; si un fils pouvoit tuer sa mère pour venger sur elle la mort d'un père, et que le fils de ce fils parricide voulût à son tour punir le meurtre par le meurtre, où seroit le terme de ces catastrophes? C'est avec sagesse que nos pères ont établi, que quiconque auroit répandu le sang, ne pourroit s'exposer aux regards et à la rencontre de personne; qu'il se purifieroit par la fuite, et qu'on n'oseroit le faire périr : sans cette sage précaution, il resteroit toujours un meurtrier

à punir, et un dernier vengeur à poursuivre. Pour moi, je hais autant que personne les femmes perfides, et avant toutes une indigne fille qui s'est souillée du sang de son époux. Je n'entreprendrai point de défendre Hélène; je ne lui adresserai pas même la parole, et je ne vous envie point l'honneur d'avoir été à Troye reprendre une épouse infidelle; mais je défends la loi de tout mon pouvoir. Je combats cette disposition féroce et sanguinaire qui est la perte des villes et des états. Dis-moi, malheureux, dis-moi de quel cœur tu pus résister aux larmes d'une mère qui offroit à tes coups le sein qui t'avoit nourri? Hélas! moi qui n'ai pas assisté à ce cruel spectacle, je sens fondre en larmes mes yeux desséchés par la vieillesse. Après cela, je n'ai qu'un mot à dire; tu es haï des dieux; ta mère est vengée: la rage et l'épouvante s'emparent de toi. Qu'ai-je à faire d'autres témoins? Je

vois tout de mes yeux. Sache donc, Ménélas, que c'est agir contre les dieux, que de secourir ce misérable ; abandonne-le au supplice qu'il mérite, ou puisses-tu n'entrer jamais dans la terre de Lacédémone. Ma fille a expié son forfait par une mort trop juste ; mais elle ne devoit pas mourir de la main d'un fils. A tout autre égard la fortune a secondé mes vœux : ce n'est que dans mes filles que je suis à plaindre.

LE CHŒUR.

O combien est digne d'envie le père dont les enfans font le bonheur, et que la fortune n'a jamais éprouvé par ces violentes secousses !

ORESTE.

O vieillard ! je n'ose m'expliquer en ta présence ; je crains de porter la tristesse dans ton ame. Oui, je suis un impie, j'ai tué ma mère ; mais j'ai vengé mon père ; j'ai servi la piété. Comment veux-tu que je parle ? Ta vieillesse glace

la parole sur mes lèvres. Ah! sans elle je saurois me justifier; mais je demeure interdit devant tes cheveux blancs.—Qu'ai-je dû faire? Pèse toi-même mes raisons. Mon père m'a engendré, ta fille m'a mis au jour; c'est le grain qui germe dans la terre cultivée. Sans père, il n'est point de fils (11). J'ai cru de mon devoir de défendre plutôt celui à qui je devois l'existence, que celle qui l'avoit soutenue. Quel hyménée! quel honteux hyménée a contracté ta fille, que je n'ose nommer ma mère! C'est sur moi que rejaillit la honte des reproches que je lui fais: cependant je ne puis me taire. Oui, c'est Egiste qui étoit son époux secret. Il est tombé sous mes coups; j'ai tué ma mère, je suis coupable.... mais j'ai vengé mon père. Et quant à tes menaces et au supplice dont tu me juges digne, vois quel service j'ai rendu à la Grèce. Si les femmes en venoient

à ce comble d'audace de massacrer leurs époux et de croire trouver un asile auprès de leurs enfans, et les toucher par la vue du sein qui les a nourris, le moindre motif, un simple soupçon les porteroit à ce crime. Voilà les maux que j'ai prévenus par cette action qui te semble si atroce. Oui, je détestois ma mère; oui, je l'ai fait périr, et c'est avec justice : elle qui n'a pas craint de trahir un époux absent de sa patrie, à la tête des armées de la Grèce pour laquelle il combattoit, elle qui a violé la pureté de la couche nuptiale, et qui, se voyant coupable, ne s'est point punie elle-même de sa faute; mais qui, pour échapper à la juste vengeance de son époux, a frappé cet époux, mon père, d'un coup mortel. Eh! au nom des dieux!.... (si j'ose invoquer les dieux dans un meurtre), qu'avois-je lieu d'attendre des mânes de mon père, si j'eusse approuvé ma mère en silence?

Ne m'eût-il pas eu en horreur? n'eût-il pas déchaîné contre moi ses furies? Ces déesses sont-elles prêtes à combattre pour ma mère? ne le sont-elles point à venger une injure plus atroce? C'est toi, ô vieillard! qui, en donnant naissance à une fille perfide, as causé ma perte : c'est son crime qui m'a rendu parricide. Vois la femme d'Ulysse; Télémaque a respecté ses jours. Aussi n'a-t-elle pas abandonné son mari pour en prendre un autre; épouse fidelle, elle a attendu patiemment son retour. Respecte* Apollon, qui, de son temple placé au milieu de la terre, rend aux mortels ses oracles toujours certains. Obéissons, quelque ordre qu'il nous donne. C'est pour lui obéir que j'ai tué celle à qui je dois le jour. Dites qu'Apollon est impie, punissez de mort Apollon; c'est lui qui a commis le crime, et non pas moi. Qu'ai-je dû faire? Un dieu ne sau-

* Littéralement: *Tu vois Apollon.*

roit-il

roit-il donc laver la souillure d'un criminel qui se tourne vers lui? S'il ne me dérobe à la peine d'une action qu'il a commandée, qui pourra jamais échapper à sa perte? Ne dis donc pas que cette action est mauvaise, dis plutôt qu'elle est malheureuse. Hélas! les nœuds d'un hymen bien assorti font le bonheur de la vie : mais ceux qu'enchaîne un indigne lien ne trouvent dans leur maison et au dehors que des peines toujours renaissantes.

LE CHŒUR.

Les femmes sont toujours mêlées dans les malheurs des hommes, et ne font que les accroître

TYNDARE.

Puisque, augmentant d'audace, tu résistes à mes discours, et que tes réponses ne tendent qu'à me navrer de douleur, tu enflammes en moi l'ardeur de te perdre : je joindrai cette riche offrande à celles que je vais présenter

sur le tombeau de ma fille. Oui, je cours de ce pas vers l'assemblée des habitans d'Argos ; j'animerai contre vous la ville déja assez irritée ; je lui persuaderai de vous faire périr * par un juste supplice. Ta sœur encore plus que toi mérite la mort, elle qui nourrissoit sourdement tes fureurs et t'excitoit à la vengeance, qui t'entretenoit des songes envoyés par Agamemnon, et te persuadoit que l'épouse d'Egiste étoit en horreur aux dieux infernaux (car c'étoit-là sa plainte la plus amère), jusqu'à ce qu'elle ait embrasé cette maison d'un feu plus funeste que celui de Vulcain. Enfin, Ménélas, écoute ce que j'ai à te dire, et ce que je suis résolu de faire. Si ma haine ou mon affection te touche, garde-toi de défendre ce coupable contre la volonté des dieux. Abandonne-le au supplice qu'il mérite, ou puisses-tu n'entrer ja-

* *De te lapider.*

mais dans la terre de Lacédémone *: écoute la voix d'un vieillard, et ne quitte pas des amis pieux pour t'unir à des impies. Vous, esclaves, guidez mes pas hors du palais.

---

ORESTE, MÉNÉLAS, LE CHŒUR.

ORESTE.

PARS, et que ta vieillesse importune ne trouble plus notre entretien.... Mais qu'as-tu, Ménélas? Pourquoi dans ta rêverie portes-tu çà et là tes pas incertains? Pourquoi parois-tu partagé entre deux sentimens opposés?

MÉNÉLAS.

Laisse-moi; je pense.... je ne sais quel parti prendre.

* *Abandonne-le.... Lacédémone.* Ces deux vers sont répétés du précédent discours de Tyndare dans cette même scène : peut-être sont-ils interpolés. M. Brunck les efface dans le premier endroit au vers 536.

ORESTE.

Ne pousse pas plus loin tes réflexions; écoute-moi avant de te résoudre.

MÉNÉLAS.

Parle : tu as raison ; il est des cas où le silence vaut mieux que la parole ; d'autres où la parole vaut mieux que le silence.

ORESTE.

Eh bien je vais parler.... (12) en détail et non par paroles concises ; car il faut s'expliquer clairement. Ne me cède rien, Ménélas, de ce que tu possèdes en propre ; mais rends-moi ce que tu as reçu de mon père : je ne parle pas des richesses ; c'est un bien plus précieux qu'elles, c'est la vie que je te demande. Vais-je au-delà de mes droits ? J'ose attendre de toi l'injustice. Mon père ne consulta pas la justice quand il assembla les Grecs devant Troye. Il n'avoit point à réparer ses propres torts, mais ceux de ton épouse. Rends-moi le bien qu'il

t'a fait. Ami généreux, il prodigua pour toi sa vie, s'exposant au hasard des combats pour remettre Hélène entre tes bras. Que ta reconnoissance égale ses services ! Ce n'est pas dix ans de travaux que je te demande ; un jour suffit pour me sauver. Je ne te rappellerai point une sœur sacrifiée en Aulide. Non, je ne veux point le sang d'Hermione : dans l'état où je suis j'exige moins de toi, et je ne dois pas faire valoir tous mes droits ; mais accorde à mon malheureux père ma vie et celle de ma sœur qui passe ses jours dans un long célibat. Si je meurs, je laisse la maison de mon père sans postérité. Diras-tu que ce que j'exige est impossible? Ah! c'est dans l'adversité que les amis doivent se montrer. Lorsque la fortune nous rit, c'est assez de notre bonheur : nos amis nous sont peu nécessaires. Tous les Grecs connoissent ta tendresse pour ton épouse : c'est sans flat-

terie que je te parle, et c'est en son nom que je te conjure..... Ah! malheureux! à quoi suis-je réduit? Quel abaissement! quelle humiliation! Oui, je te supplie, au nom de toute ta famille. O mon oncle! frère de mon père! songe que du fond du Tartare ce père malheureux nous écoute; son ombre errante autour de toi parle par ma bouche; que ces mots, entrecoupés de larmes et de sanglots, que mon infortune te touchent! c'est la vie que je te demande: c'est le vœu de la nature.

LE CHŒUR.

Souffrez, seigneur, qu'une femme joigne ses prières à celles d'Oreste. Faites ce qu'il desire, vous le pouvez.

MÉNÉLAS.

Oreste! je respecte nos relations, et je veux t'aider dans ton infortune. Il faut que des parens supportent réciproquement leurs maux, et s'entr'aident de tout leur pouvoir, jusqu'à faire pé-

rir leurs ennemis, ou à succomber eux-mêmes ; mais ce pouvoir, c'est des dieux seuls que je dois l'attendre ; car je suis ici dépourvu d'hommes et de secours, harrassé par les travaux d'un long voyage, et n'ayant pour tout appui que quelques amis échappés aux périls de la mer. Il est donc bien inutile de vouloir résister par la force aux citoyens d'Argos ; mais si la douceur y peut quelque chose, c'est sur elle que je fonde toute mon espérance. Eh ! comment, foible et sans pouvoir, me flatterois-je de subjuguer un puissant adversaire ? C'est folie que d'y prétendre. Quand le peuple s'émeut et s'abandonne à la colère, c'est un feu véhément qu'en vain l'on s'efforce d'éteindre ; mais si l'on cède à ses efforts avec adresse, en épiant l'occasion favorable, l'ardeur de son courroux peut s'abattre ; et, cette première chaleur dissipée, on obtient facilement de lui tout ce qu'on desire ;

car il est susceptible d'être ému de pitié comme de colère. Heureux qui peut saisir habilement son caractère ! Je cours vers Tyndare ; je tâcherai de l'amener, et avec lui tous les citoyens, à des sentimens plus modérés à ton égard. Le vaisseau qui heurte de front la tempête est bientôt submergé dans les flots ; cède-t-il à sa violence, il se dérobe au naufrage. Dieu hait une audace présomptueuse ; elle est odieuse aux citoyens. Je le répète, c'est par la prudence que je dois te sauver, et non par une résistance ouverte à des forces trop inégales. Non, la violence, quoi que tu en puisses croire, ne sauroit te sauver, et un seul homme ne peut renverser de tels obstacles. Nous n'avons point encore essayé d'adoucir les Argiens par nos prières. Esclaves de la fortune, il nous faut user de prudence.

ORESTE.

Lâche ! qui n'es bon qu'à combattre

pour une femme ! perfide, tu crains de venger tes amis ! Tu te détournes ; Agamemnon n'est plus rien pour toi.... O mon malheureux père ! vous n'avez donc point d'amis dans votre infortune ! —Je suis trahi, grands dieux ! mes espérances sont évanouies, et ma mort est inévitable. Il étoit mon seul refuge.—Mais que vois-je ? le plus cher des mortels ! Pylade qui accourt de la Phocide ! ô spectacle délicieux ! Ah ! un ami fidèle, dans l'adversité, est plus doux à voir que ne l'est aux matelots un ciel pur et sans orage.

---

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

J'ARRIVE en hâte ; j'ai traversé la ville en courant ; j'ai entendu, j'ai vu de mes propres yeux l'assemblée du peuple ; c'est de toi, de ta sœur qu'elle s'occupe,

c'est ta mort qu'elle demande. Qu'est-il donc arrivé ? Qu'as-tu ? que fais-tu ? ô le plus cher de mes contemporains, de mes amis, de mes parens ! car tu es tout pour moi.

ORESTE.

Nous sommes perdus. Que te dirai-je davantage ?

PYLADE.

Ah ! tu m'entraîneras avec toi dans la tombe. * L'amitié unira nos déstinées.

ORESTE.

Ménélas s'est montré perfide envers moi et envers Electre.

PYLADE.

Digne époux d'une perfide épouse !

ORESTE.

Sa présence m'est bien inutile.

PYLADE.

Quoi ! Ménélas est arrivé ?

* Littéralement : *Car entre amis tout est commun.*

ORESTE.

A peine arrive-t-il dans sa patrie, et c'est pour trahir ses amis.

PYLADE.

Et ramène-t-il avec lui son infidèle épouse?

ORESTE.

Il ne l'amène pas; il la suit.

PYLADE.

Où est-elle cette femme, qui seule a fait périr tant de Grecs?

ORESTE.

Dans mon palais (si j'ose l'appeler mon palais.)

PYLADE.

Toi-même, quels discours as-tu tenus au frère de ton père?

ORESTE.

Je l'ai conjuré de ne pas nous laisser, ma sœur et moi, périr de la main de nos concitoyens.

PYLADE.

Dis-moi donc, au nom des dieux,

dis-moi, qu'a-t-il pu te répondre?

ORESTE.

Il s'est montré timide et circonspect, comme sont les mauvais amis.

PYLADE.

Et quel prétexte a-t-il pu prendre? car c'est-là ce qui peut m'instruire de tout ce que je veux savoir.

ORESTE.

Le père de ces * indignes filles est venu troubler notre entretien.

PYLADE.

Tyndare, dis-tu, furieux du meurtre de sa fille?

ORESTE.

Sa présence a fait sur Ménélas plus d'impression que la mémoire de mon père.

PYLADE.

Et il n'a pas osé prendre ta défense?

* Le Grec dit ironiquement, *de ses vertueuses filles.*

ORESTE.

C'est un lâche : il n'eſt vaillant qu'avec les femmes.

PYLADE.

Ta ſituation est désespérée. Rien ne peut te dérober au trépas *.

ORESTE.

Les citoyens assemblés vont prononcer la sentence.

PYLADE.

Quelle sentence ? Parle. Je suis saisi de frayeur.

ORESTE.

La vie ou la mort. Voilà en un mot le grand intérêt dont elle doit décider.

PYLADE.

Fuis, fuis avec ta sœur, & quitte au plus tôt ce palais.

ORESTE.

Ignores-tu que les gardes nous environnent de toutes parts ?

* Pylade veut le disposer à fuir.

PYLADE.

J'ai vu, il eſt vrai, les rues gardées par des hommes armés.

ORESTE.

Nous sommes environnés d'ennemis comme une place aſſiégée.

PYLADE.

* A ton tour informe-toi de mon ſort. Hélas! ma perte eſt auſſi certaine que la tienne.

ORESTE.

Dieux! quel en eſt l'auteur? Quel ſurcroît affreux à mes peines!

PYLADE.

Strophius mon pere est irrité contre moi, & me bannit de sa préſence.

ORESTE.

Eſt-ce pour quelque accuſation particulière, ou qui intéreſſe les citoyens?

* Ce brusque passage d'une douleur à une autre, m'étonne, il semble qu'il y ait une lacune; cependant cette scène n'a pas besoin d'être alongée.

PYLADE.

Il me traite d'impie pour avoir trempé dans le meurtre de ta mère.

ORESTE.

Ah! malheureux! il faut donc que mes maux retombent ſur toi.

PYLADE.

Ne pense pas trouver en moi un Ménélas; je ſaurai partager ta fortune.

ORESTE.

Ne crains-tu pas qu'Argos ne te faſſe périr avec moi?

PYLADE.

C'est à la Phocide & non à Argos à me juger.

ORESTE.

La multitude est redoutable, quand elle est conduite par des chefs mal-intentionnés.

PYLADE.

Mais, s'ils ſont vertueux, elle ne cherche que le bien.

ORESTE.

J'en conviens. Mais examinons ....

PYLADE.

Quel utile projet ?

ORESTE.

Si je parlois au peuple ; si je lui représentois .....

PYLADE.

Que tu as fait une action juste ?

ORESTE.

En vengeant la mort d'un père.

PYLADE.

(13) Ta vue réveillera sa haine.

ORESTE.

Faut-il que je céde à la crainte, et que je meure en silence ?

PYLADE.

Cette conduite seroit pusillanime.

ORESTE.

Que faut-il donc que je fasse ?

PYLADE.

Te reste-t-il quelque moyen d'échapper en demeurant ici ?

ORESTE.

Aucun.

PYLADE.

Et si tu sors, as-tu quelqu'espérance?

ORESTE.

Le hasard peut en faire naître.

PYLADE.

(14) C'est à toi de le seconder.

ORESTE.

En bravant le danger.....

PYLADE.

S'il faut périr, ta fin sera plus glorieuse.

ORESTE.

Ma cause est juste.

PYLADE.

Puissent les Grecs la juger telle!

ORESTE.

Par tes sages conseils j'évite le nom de lâche.

PYLADE.

Il te suit si tu restes.

ORESTE.

Peut-être quelqu'un plaindra mon sort.

PYLADE.

Ce sentiment est dû à ta naissance.

ORESTE.

On pleurera comme moi la perte de mon père.

PYLADE.

N'en doute pas.

ORESTE.

Marchons. Il est indigne d'un homme de périr sans honneur.

PYLADE.

J'approuve cette ardeur.

ORESTE.

Instruirons-nous ma sœur de notre dessein ?

PYLADE.

Au nom des dieux, n'en fais rien.

ORESTE.

Nos pleurs couleroient ensemble.

PYLADE.

Les pleurs sont d'un mauvais augure.

ORESTE.

Il vaut donc mieux se taire.

PYLADE.

Par ce moyen tu gagnes du temps.

ORESTE.

Je ne vois plus qu'un obstacle.

PYLADE.

Quelle nouvelle réflexion s'offre à toi?

ORESTE.

Si les Déesses m'agitent de leurs fureurs ?

PYLADE.

J'aurai soin de toi.

ORESTE.

Ces soins sont trop pénibles ; ma maladie est trop affreuse.

PYLADE.

Pour toi rien ne m'est pénible.

ORESTE.

Redoute les accès de ma fureur.

PYLADE.

Je ne crains rien.

ORESTE.

Tu le veux ?

PYLADE.

La crainte est le fléau de l'amitié.

ORESTE.

Pars donc, je te suis comme mon pilote fidèle.

PYLADE.

Compte sur les soins de ton ami.

ORESTE.

Conduis-moi vers le tombeau de mon père.

PYLADE.

Qu'y penses-tu faire ?

ORESTE.

Le prier de conserver mes jours.

PYLADE.

C'est ton devoir.

ORESTE.

Mais que mes yeux ne rencontrent pas le tombeau de ma mère.

PYLADE.

Dis de ton ennemie. — Mais hâte-toi et préviens ta sentence. Laisse reposer sur moi ce corps abattu par la maladie. Je n'ai point honte d'un tel fardeau. Que m'importe la multitude? Et dans quelle occasion me montrerois-je ton ami, si je ne t'aidois dans le triste état où tu es réduit ?

ORESTE.

Qu'on est heureux d'avoir des amis, autres que ceux qui nous sont unis par le sang ! Ah ! l'homme dont le caractere se confond * avec le nôtre, quoique étranger, vaut mieux que mille parens.

LE CHŒUR, *seul.*

¶ Que sont devenues cette valeur et cette félicité des Atrides, dont l'éclat fastueux brilloit depuis la Grèce jusqu'aux rivages du Simoïs ? C'est dans

* *Se fond, s'attache, s'amalgame.*

¶ Antistrophiques.

des calamités anciennes qu'est la cause de ces infortunes : c'est la querelle occasionnée par une toison d'or, entre les fils de Tantale ; ce sont ces funestes banquets, ces victimes innocentes d'une fureur barbare, qui ont entassé meurtres sur meurtres, qui ont fait ruisseler le sang des deux Atrides.

(15) Action vertueuse et détestable ! Déchirer d'une main parricide le flanc qui nous a fait naître ! présenter à l'astre du jour l'épée qu'on en retire ensanglantée ! Commettre un tel forfait de sang-froid, c'est une impiété monstrueuse, c'est le délire de la méchanceté. Aussi l'infortunée fille de Tyndare s'écria-t-elle, dans les angoisses de la mort : « Mon fils, quel attentat est le » vôtre ? tuer celle qui vous a donné le » jour ! ce n'est pas servir votre père, » c'est vous couvrir d'un opprobre éter- » nel. »

Est-il sur la terre des maux plus

cruels? est-il un plus juste sujet de larmes et de pitié que le sang d'une mère versé par la main de son fils ? Voilà, voilà le crime qui a livré le fils d'Agamemnon en proie aux impitoyables furies ; elles le remplissent de leur rage, ses yeux roulent dans sa tête et lancent d'horribles regards. Ah ! malheureux ! quel jour que celui où tu osas percer le sein d'une mère, ce sein qui s'élevoit pour s'offrir à toi par-dessus les riches vêtemens qui le contenoient. Quel jour où le meurtre d'une mère dut venger la mort d'un père !

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## ELECTRE, LE CHŒUR.

ELECTRE.

CITOYENNES, qu'est devenu le malheureux Oreste ? N'es-il point sorti dans un accès de fureur ?

LE CHŒUR.

Non. Il est allé à l'assemblée du peuple, pour y recevoir la sentence qui doit décider de sa vie et de la vôtre.

ELECTRE.

Hélas ! qu'a-t-il été faire ? qu'y a pu l'y engager ?

LE CHŒUR.

C'est Pylade. — Mais voici un messager, qui sans doute ne tardera pas à vous donner de ses nouvelles.

UN

UN MESSAGER, ELECTRE, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

O MALHEUREUSE ! infortunée fille de l'illustre Agamemnon ! vertueuse Electre ! écoutez les tristes détails que je dois vous rapporter.

ELECTRE.

Ah ! nous sommes perdus, je le vois trop ; vous n'avez rien que de sinistre à m'apprendre.

LE MESSAGER.

Infortunée ! l'assemblée des Pélasges a prononcé la sentence qui condamne votre frere et vous à la mort.

ELECTRE.

Hélas ! le jour fatal est arrivé, dont l'attente flétrissoit ma vie dans les larmes. Mais quels débats, quels discours

ont précédé la sentence mortelle ? Parlez, ô vieillard ! quel sera mon supplice ? dois-je être lapidée ? dois-je expirer par le fer, unie à mon frère par une même infortune ?

LE MESSAGER.

Des champs j'entrois dans la ville pour m'informer de votre sort et de celui d'Oreste, dévoué dès long-temps à votre père, élevé dans votre maison, pauvre, mais généreux, et sachant servir mes amis. Je vois le peuple accourir en foule et s'assembler sur la colline où l'on dit que (16) Danaüs le convoqua le premier, lorsqu'Egyptus vint pour tirer vengeance de ses crimes. Aussitôt je m'informe du premier citoyen que je rencontre, s'il y a quelque chose de nouveau dans Argos, si l'on a reçu la nouvelle de quelque entreprise des ennemis ? — « Ne voyez-vous pas, » m'a-t-il dit, Oreste qui s'avance ici » près pour défendre sa vie et prévenir

» l'arrêt funeste ? » — En effet, ce spectacle inattendu s'offre à ma vue ( eh ! plût aux dieux que je n'en eusse jamais été témoin ! ) Pylade et votre frère marchoient ensemble ; celui-ci, avec un air sombre et abattu par la maladie ; son ami, partageant sa tristesse en frère, adoucissant ses maux par des soins paternels. Dès que l'assemblée a été formée, le héraut s'est levé et a dit : « Le» quel d'entre vous se présentera pour » décider s'il est juste qu'Oreste soit » puni de mort pour avoir tué sa mère ? » — Là-dessus, s'est levé Talthybius qui accompagna jadis votre père lorsqu'il ravagea la Phrygie ; esclave des grands, il a prononcé un discours équivoque ; plein de respect et d'admiration pour votre père, mais désapprouvant votre frère, enveloppant ce qu'il disoit de mal de quelques propos raisonnables ; il l'accusoit d'établir contre les parens des principes injustes, et il montroit

toujouts un air gracieux aux amis d'Egysthe. C'est le propre des gens de ſa sorte : les hérauts se jettent toujours dans le parti que suit la fortune ; leur ami, c'est l'homme puissant et distingué par ses emplois. Après lui a parlé le roi Diomède : son avis a été qu'il ne falloit pas vous faire mourir, ni vous, ni votre frère ; mais que, pour satisfaire à la piété violée, vous deviez être condamnés à l'exil. Aussitôt un bruit confus s'élève dans l'assemblée ; les uns applaudissent à son discours, les autres le désapprouvent, quand on voit se lever cet homme dont le babil égale l'audace (17), qu'Argos a reçu dans son sein, quoiqu'Argos ne l'ait pas vu naître, qui triomphe dans le tumulte, et dont la hardiesse à parler de ce qu'il n'entend pas, peut inspirer au peuple toutes sortes de mauvais desseins ; [* car l'éloquence qui entraîne la multi-

* Cette sentence a l'air transposée.

tude est un fléau lorsqu'elle est jointe à un mauvais esprit; mais ceux qui, dans leurs opinions, réunissent le bon sens à l'intégrité, deviennent tôt ou tard utiles à leur pays: c'est sur eux que le prince doit arrêter ses regards, persuadé que ses propres intérêts sont les mêmes que ceux d'un pareil orateur.] Son avis a été de vous lapider ainsi qu'Oreste. Tyndare lui suggéroit ce discours. Un autre a pris votre défense: sa figure n'a rien de flatteur, mais son caractère est celui d'un homme; on le voit peu dans la ville et aux assemblées; il cultive son bien de ses propres mains (voilà ceux qui sauvent les états). Plein de bon sens, s'il parle, il va droit au but; ses intentions sont pures, comme sa vie est irréprochable. Il a dit que le fils d'Agamemnon méritoit une couronne pour avoir osé venger son père, et tuer une femme impie et perfide, qui étoit cause

qu'on n'oseroit plus quitter sa maison pour aller signaler sa valeur dans une guerre éloignée, par la crainte d'abandonner son honneur à la merci de ceux qui restent, et de le voir flétrir en son absence. Tous les gens de bien applaudissent à ce discours ; on se taît. Votre frère arrive : « O vous, s'écrie-t-il, » habitans de la terre (18) d'Inachus, » Pélasges * ou Danaïdes ! c'est pour » vous autant que pour mon père que » j'ai fait périr celle qui m'a donné le » jour. Si le meurtre d'un époux de- » meure impuni, que nul de vous ne se » flatte d'atteindre à la vieillesse, s'il ne » devient l'esclave de sa femme. Votre » devoir, votre intérêt vous tracent une » conduite opposée. Elle est morte, » cette femme perfide, qui a trahi la » foi qu'elle devoit à mon père : si

* Littéralement : *Autrefois Pélasges, ensuite Danaïdes.* M. Brunck efface ce vers, dont l'authenticité avoit déja paru suspecte à Musgrave.

» vous me faites mourir (19), la loi n'est » plus, et nul ne peut se flatter de finir » ses jours en paix. De tels attentats » ne seront plus rares. » — On a applaudi à son éloquence, mais il n'a pu persuader la multitude ; l'avis de cet homme méchant qui avoit opiné qu'on vous fît mourir, l'a emporté. A peine le malheureux Oreste a-t-il obtenu qu'on changeât le supplice de la lapidation ; il a promis de s'ôter la vie de sa propre main avant la fin du jour, et que vous suivriez son exemple. Pylade en pleurs l'a reconduit au sortir de l'assemblée ; ses amis l'accompagnent fondant en larmes, et gémissant sur son sort. Bientôt vous serez témoin de ce funeste et déchirant spectacle. Aiguisez le fer ou suspendez le lacet qui doit terminer vos jours. Le sang illustre dont vous sortez, ni Phébus Pythien, le dieu du trépied, ne peut vous sauver. Tout est perdu.

LE CHŒUR.

Malheureuse princesse ! vous demeurez muette : vos sombres regards sont attachés à la terre. Ah ! bientôt nous allons vous voir livrée aux pleurs et aux gémissemens.

---

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

¶ HÉLAS ! hélas ! — Terre des Pélasges ! sois témoin de mon désespoir : mes ongles sont empreints sur mon visage ensanglanté. Les coups redoublés sur ma tête retentissent jusqu'aux lieux sombres où règne la belle Proserpine. (20) Terre des Cyclopes ! poussez des hurlemens, rasez votre chevelure, déplorez les malheurs de la maison des Atrides. Plaignez, ah ! plaignez la fin cruelle des enfans des héros

¶ Antistrophiques.

qui conduisirent jadis les armées de la Grèce.

Elle n'est plus ! elle n'est plus !... la race de Pélops est éteinte, cette postérité brillante dont on envioit le bonheur. Elle a succombé sous la haine des dieux, sous la sentence odieuse et sanguinaire des citoyens. O vous ! race déplorable des mortels, consacrée aux peines et aux douleurs, voyez comme le sort se joue de nos espérances. Un mal succède à l'autre sans relâche : la vie est agitée et chancelante.

* Que ne puis-je m'élancer sur ce rocher détaché de l'Olympe, qui ** suspendu à des chaînes d'or, vole emporté comme un tourbillon dans le vague des airs ! que ne puis-je y faire éclater mes plaintes auprès du vieux Tantale, l'au-

* Voyez les éclaircissemens sur la famille de Tantale, Note (1).

** Littéralement : *Qui suspendu par des chaînes d'or entre le ciel et la terre, vole emporté par tourbillons.*

teur de ma famille, le père de mes malheureux ancêtres ! Leur histoire n'est qu'un tissu de calamités, depuis ce jour fatal où Pélops conduisant ses chevaux à la mer, précipita Myrtile dans les flots, et le renversa de son char pour le submerger dans les gouffres écumeux de * l'Eubée. Voilà l'origine des malheurs qui ont fondu sur notre maison ; ce prodige funeste envoyé par le fils ** de Maïa, en fut la suite ; ce fatal bélier à toison d'or, né dans les troupeaux d'Atrée, et ces querelles horribles qui forcèrent le soleil à changer sa course, à quitter la route du couchant pour reculer vers l'aurore ; la marche des (21) sept Pléïades, interrompue par les ordres de Jupiter ; les meurtres effacés par les meurtres ; les repas dédestables de Thyeste ; l'alliance d'une Crétoise,

* Littéralement : *de Géreste*. Géreste étoit un promontoire de l'Eubée.

** Mercure.

de la perfide Erope; enfin, mes malheurs et ceux de mon père terminent ces tristes événemens, qu'enchaîna une cruelle nécessité, acharnée à perdre ma famille.

LE CHŒUR.

Voici votre frère qui s'avance, frappé de la sentence mortelle. Pylade le plus fidèle des hommes l'accompagne, Pylade qui lui tient lieu de frère; il soutient le corps affaissé de son ami, et dirige avec complaisance sa marche mal assurée.

*Fin du troisième Acte.*

# ACTE IV.

ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

MALHEUREUSE que je suis! — O mon frère! je succombe à ma douleur en te voyant sur le bord de la tombe, au pied du bûcher mortuaire. Malheureuse! hélas!... pour la dernière fois!.... à cette pensée mon esprit se trouble et s'égare.

ORESTE.

Contiens ces lamentations de femme, et soumets-toi en silence aux ordres du destin. Ils sont cruels, mais il faut les supporter.

ÉLECTRE.

Ah! comment contenir mes plaintes? O clarté du soleil! faut-il, infortunés! renoncer à vous pour jamais?

ORESTE.

Ne m'arrache pas la vie. Ah! c'est assez que je meure de la main des Grecs; cesse de me rappeler nos malheurs.

ÉLECTRE.

Oreste, quel destin! quelle jeunesse! quelle mort! — Infortuné! tu quittes une vie dont tu n'as pu jouir!

ORESTE.

Au nom des dieux, ne m'inspire point de foiblesse; ne fais point couler mes larmes par le tableau de nos infortunes.

ÉLECTRE.

Dans les angoisses de la mort, ah! laisse-moi gémir.

ORESTE.

Ce jour est le dernier pour nous. Il

faut suspendre le lacet ou aiguiser le glaive fatal.

ÉLECTRE.

Mon frère, que je meure de ta main et non de la main des Grecs ; qu'aucun d'eux n'ose outrager ainsi la fille d'Agamemnon.

ORESTE.

C'est assez du sang d'une mère. Non, je ne te ferai point mourir. Meurs de ta propre main, et choisis toi-même ton supplice.

ÉLECTRE.

Oui, j'y suis résolue ; mes coups suivront de près ceux que tu te porteras. Mais du moins que je puisse te serrer dans mes bras.

ORESTE.

Jouis de ce vain plaisir, si c'est un plaisir d'embrasser un mourant.

ÉLECTRE.

O mon unique ami ! ô toi à qui le nom de sœur fut toujours si précieux

et si doux, toi, qui n'es qu'un cœur avec elle!

ORESTE.

Tes larmes m'attendrissent. Oui, je veux répondre à tes caresses par les miennes : quelle sévère décence pourroit encore m'en empêcher?... O sein chéri d'une sœur! ô doux embrassemens! Ah! ces derniers adieux doivent dans notre malheur nous tenir lieu d'enfans et d'hyménée.

ÉLECTRE.

Ah! que ne pouvons-nous mourir du même fer, être enfermés dans le même tombeau!

ORESTE.

Ce sort me seroit doux, mais tout nous abandonne, et je n'ose pas même espérer cette dernière faveur.

ÉLECTRE.

Et Ménélas, le perfide Ménélas a donc trahi mon père? il n'a pas parlé pour toi dans l'assemblée? il n'a pas

cherché à te dérober à la mort ?

ORESTE.

Il n'a point paru. Possédé du desir de régner, il a craint de délivrer ceux qui devroient lui être chers. Mais ne songeons qu'à périr par une fin glorieuse et digne des enfans d'Agamemnon. Pour moi je suis déterminé à montrer mon courage aux citoyens, en me perçant le cœur de mon épée : ose imiter ma fermeté. Et toi, Pylade, préside à ce combat funèbre ; après notre mort, arrange nos corps avec les cérémonies acoutumées, et ensevelis-les dans un tombeau auprès de celui de mon père. Adieu, * c'en est fait.

PYLADE.

Arrêtez. Voici la première fois que j'ai à me plaindre de toi : as-tu pu croire que je voulusse te survivre ?

* Littéralement : *Je vais, comme tu vois, à l'ouvrage.*

ORESTE.

Pourquoi faut-il que ma mort entraîne la tienne?

PYLADE.

Peux-tu le demander? sans toi la vie peut-elle m'être chère?

ORESTE.

Ah! tu n'es pas comme moi souillé du sang d'une mère.... malheureux!

PYLADE

Avec toi j'ai commis le crime, je dois en partager la peine.

ORESTE.

Vis pour ton père; ne partage pas ma destinée : tu as une patrie, et moi je n'en ai point : tu as une maison paternelle, où règne l'opulence. Il faut renoncer à l'alliance d'une sœur malheureuse que je t'avois promise : va contracter d'autres liens, et deviens père d'une nombreuse postérité; nous ne serons jamais unis par les liens du sang. Adieu, ô le plus cher de mes

amis ! Sois heureux, tu le peux ; pour nous tout est fini : il n'est point de bonheur pour les morts.

PYLADE.

O que tu es loin de ma pensée! que la terre et le ciel * me rejettent également de leur sein, si jamais je trahis l'amitié qui nous unit, si je cherche à me délivrer du danger en t'y abandonnant ! J'ai commis le meurtre avec toi, je ne prétends point m'en défendre ; c'est moi qui ai dirigé par mes conseils cette action pour laquelle on te punit, il est juste que je meure avec toi et avec ta sœur. Sa main me fut promise : elle est mon épouse. Et que dirois-je à mon retour ** dans la Phocide pour justifier ma lâcheté, moi qu'on auroit vu ton ami avant tes infortunes, et qui t'aurois abandonné dans l'adversité?

* Littéralement : *Rejettent également mon sang.*

** Littéralement : *Dans la terre de Delphes, dans la capitale de la Phocide.*

Cela ne se peut; je dois partager ton sort. Mais, puisque ta perte est décidée, que ne pensons-nous de concert à nous venger en perdant Ménélas?

ORESTE.

O mon ami! que ne puis-je en mourant jouir de ce spectacle!

PYLADE.

Eh bien, cède à ma prière; suspends tes coups.

ORESTE.

Oui, je les suspendrai pour me venger d'un ennemi.

PYLADE, *bas.*

Silence! j'ai peu de confiance aux femmes.

ORESTE.

Ne crains point celles-ci; elles sont nos amies.

PYLADE.

Faisons périr Hélène. Quelle amère douleur pour Ménélas!

ORESTE.

Par quel moyen? J'y suis prêt si la chose est possible.

PYLADE.

En la perçant de nos épées. Elle est cachée dans votre palais.

ORESTE.

Oui (22), elle y prend d'avance possession de son héritage.

PYLADE.

Non, elle n'en jouira pas; c'est désormais au Tartare qu'elle doit être unie.

ORESTE.

Comment l'espérer? Elle est escortée d'un cortège de barbares.

PYLADE.

De qui? des Phrygiens? Il n'en est aucun que je puisse craindre.

ORESTE.

Ce sont, j'en conviens, des esclaves destinés à prendre soin de ses miroirs et de ses parfums.

PYLADE.

Elle est sans doute arrivée ici suivie de tout le luxe de Troye.

ORESTE.

La Grèce est pour elle une demeure trop resserrée.

PYLADE.

Un esclave, qu'est-il pour combattre un homme libre?

ORESTE.

Frappons, et que je meure. *

PYLADE.

Si je puis te venger, je me sens le même courage.

ORESTE.

Achève de me développer ton projet.

PYLADE.

Nous entrerons dans le palais comme des gens prêts à mourir.

* Littéralement: *Et je ne crains pas de mourir deux fois.* — Bis patiar mori.

ORESTE.

Je ne comprends pas encore ton dessein.

PYLADE.

Nous donnerons cours à nos larmes et nous déplorerons notre sort devant elle.

ORESTE.

De manière à lui arracher aussi des pleurs qui cacheront la joie qu'elle ressentira au fond de son cœur.

PYLADE.

Et nous aussi à notre tour nous éprouverons ce sentiment.

ORESTE.

Comment enfin terminerons-nous le combat ?

PYLADE.

(23) Nous porterons nos épées cachées sous notre manteau.

ORESTE.

Par quel moyen nous défaire de sa suite ?

PYLADE.

Nous les ferons sortir et nous les disperserons çà et là.

ORESTE.

Si quelqu'un refuse de se taire, il tombera sous nos coups.

PYLADE.

Pour tout le reste, nous prendrons conseil des circonstances.

ORESTE.

Périsse Hélène! voilà le mot du ralliement.

PYLADE.

Tu l'as dit. A présent, vois si mon avis n'est pas honnête. Sans doute, si nous tournions ce fer contre une femme vertueuse, un tel meurtre nous couvriroit d'infamie; mais c'est ici venger la Grèce entière. Ceux dont Hélène a fait périr les pères, ceux qu'elle a privés de leurs enfans, les épouses auxquelles elle a arraché leurs époux, fe-

ront retentir des cris d'alégresse, ils feront brûler l'encens sur les autels, en priant les dieux de nous combler de biens pour avoir versé le sang d'une femme perfide. Du moment qu'elle ne sera plus, tu ne seras plus appelé parricide : tu quitteras ce nom odieux pour prendre celui de meurtrier d'Hélène, dont la vie fut fatale à tant de héros. Non, il ne faut pas que Ménélas prospère, et que ton père, toi, ta sœur, vous périssiez avec une mère dont je n'ose rappeler la mémoire; tandis qu'il jouira dans ton palais de l'épouse qu'il doit à la valeur d'Agamemnon. Puisse la vie m'être arrachée, si je ne la perce de ce fer ! ou, si Hélène échappe à nos coups, embrâsons ce palais et ensevelissons-nous sous ses ruines (24) ; sauvons-nous avec honneur, ou périssons avec gloire.

LE CHŒUR.

La fille de Tyndare a déshonoré sa race :

race : elle mérite la haine de toutes les personnes de son sexe.

ORESTE.

Non, il n'y a ni empire ni richesses qui vaillent un ami sûr et généreux. Insensé qui lui préfère la multitude ! C'est toi qui sus perdre Egisthe, et qui partageas tous mes dangers ; et c'est toi encore qui m'inspires aujourd'hui la vengeance que je dois tirer de mes ennemis ; c'est toi qui m'aides . . . Mais je m'abstiens de te louer : la louange devient à charge quand elle est trop répétée. Pour moi, il n'est rien que je ne fasse, même aux dépens de mes jours, pour voir périr mes ennemis, pour perdre ceux qui m'ont trahi, et pour faire gémir à leur tour les auteurs de mon infortune. Je suis le fils d'Agamemnon qui commanda jadis à la Grèce, sans porter le nom de roi, mais avec la puissance d'un dieu. Non, je ne déshono-

rerai point sa mémoire, en mourant de la mort d'un esclave ; ma fin sera celle d'un homme libre, et je me vengerai de Ménélas. O! si la fortune nous sourioit encore ; si la mort de nos ennemis prévenoit la nôtre! Flatteuse espérance! Que les paroles qui l'expriment retentissent délicieusement au fond de mon cœur !

ELECTRE.

Et bien, mon frère, ce que tu desires si vivement, je l'ai, je pense, en mon pouvoir, je veux dire ta délivrance, celle de Pylade et la mienne.

ORESTE.

Ta parole est un augure des dieux. Mais explique-toi, car je connois ta prudence.

ELECTRE.

Ecoute-moi donc, et fais bien attention à ce que je vais te dire.

ORESTE.

Parle.* O quel plaisir je goûte à t'entendre !

ELECTRE.

Tu connois la fille d'Hélène?

ORESTE.

Je la connois. C'est Hermione ; ma mère eut soin de ses premières années.

ELECTRE.

Elle est allée au tombeau de Clytemnestre.

ORESTE.

Pourquoi faire ? quelle espérance peux-tu concevoir ?

ELECTRE.

Elle est chargée d'y faire des libations au nom de sa mère.

ORESTE.

Que pouvons-nous attendre d'elle ?

* Littéralement : *O quel plaisir d'entendre des choses agréables*, proprement *bonnes*. — Où plutôt, d'après Musgrave : *Parle ; car ce qui est bon fait plaisir même à la seule pensée.*

ELECTRE.

A son retour vous la prendrez pour ôtage.

ORESTE.

Quel remède cela peut-il apporter à nos maux ?

ELECTRE.

Quand vous aurez tué Hélène, si Ménélas veut se venger sur toi, sur Pylade ou sur moi ( car nous trois ne sommes qu'un par notre amitié ), menace-le d'égorger Hermione; et en disant cela, qu'il voie ton épée prête à percer son sein. Si la crainte de voir périr sa fille et la vue d'une épouse baignée dans son sang engage Ménélas à garantir ta vie, laisse à un père la jouissance de sa fille ; si au contraire, incapable de commander à sa rage, il s'obstine à vouloir ta mort, toi aussi frappe Hermione. Mais je crois, quelle que puisse être sa fureur dans le premier moment, que le temps pourra l'adou-

cir ; car il n'a ni audace, ni vaillance. Voilà sur quoi je fonde mes espérances, et ce que j'avois à dire.

ORESTE.

O toi, qui joins aux graces de ton sexe la force et la vertu du nôtre, que tu mérites peu la mort indigne qu'on te prépare ! O Pylade ! faut-il qu'on te ravisse une telle épouse ? ou puis-je espérer encore de voir cette union qui doit assurer ton bonheur ?

PYLADE.

Puissent nos vœux communs être un jour exaucés ! Puisse la ville des Phocéens recevoir Électre en triomphe, et célébrer notre hymen par ses chants !

ORESTE.

Quand Hermione reviendra-t-elle ? — Rien de plus beau que tes projets, si la fortune nous seconde et livre entre nos mains la fille de ce perfide.

ÉLECTRE.

Je crois qu'elle doit être près du pa-

lais. Il y a déja assez long-temps qu'elle est sortie.

ORESTE.

Tout va bien. Toi, ma sœur, reste ici devant le palais pour attendre la jeune Hermione. Jusqu'à ce que notre entreprise soit achevée, observe si quelque secours, ou si le frère de notre père s'introduit dans le palais ; heurte à la porte ; avertis-nous par tes cris. Pour nous, Pylade, cher compagnon de tous mes travaux, marchons le fer à la main à notre dernier combat. O toi ! mon père, qui habite le palais de la nuit ténébreuse, entends ton fils Oreste qui t'appelle à son aide. Malheureux ! c'est pour toi que je souffre. Ton frère me trahit, lorsque je remplis les devoirs de la justice. Je veux faire périr son épouse : seconde notre entreprise.

ÉLECTRE.

O mon père ! accours à notre secours, si du fond des enfers tu entends

la voix de tes enfans prêts à mourir pour toi.

PYLADE.

O toi (25) que les nœuds du sang unissent à mon père ! Agamemnon ! écoute ma prière ; sauve tes enfans.

ORESTE.

Jai tué ma mère....

PYLADE.

J'ai conduit son épée.

ELECTRE.

* Et moi j'en ai conçu le dessein, et j'ai raffermi son courage.

ORESTE.

O mon père ! et j'ai vengé ta mort!

ÉLECTRE.

Je ne t'ai point trahi.

PYLADE.

Sois sensible à leurs plaintes ! délivre tes enfans !

* Ou bien, comme traduit le P. Brumoy : *J'ai fait tomber la victime dans le piège.*

PYLADE.

C'est assez. Hâtons-nous d'agir. Si les supplications peuvent pénétrer dans les entrailles de la terre, il nous entend. Et vous, ô Jupiter! que je compte parmi mes ancêtres; et vous, * Justice que la lumière environne, faites-nous triompher tous trois; car le sort unit en ce jour les destinées de trois amis. Ils vivront ou mourront ensemble.

* Le P. Brumoy applique ces mots δικη σεβας à Jupiter, et traduit *Vengeur de l'équité.*

ELECTRE, LE CHŒUR, *tantôt réuni, tantôt divisé en deux bandes ou* DEMI-CHŒURS.

ELECTRE.

CHÈRES citoyennes de Mycène, ô vous qui tenez le premier rang dans * la terre des Pélasges!

LE CHŒUR.

Pourquoi m'appelez-vous, auguste Princesse? (car ce titre vous reste encore dans la ville de Danaüs.)

ELECTRE.

Vous, restez vers ce grand chemin, et vous, vers ce sentier pour garder le palais.

LE CHŒUR.

Pourquoi me demandez-vous ce service? parlez, chère Princesse.

* Littéralement: *La terre Pélasgienne des Argiens.*

ELECTRE.

Je crains que quelqu'un ne s'approche pour s'assurer de notre mort, et qu'il ne découvre des malheurs nouveaux.

Ier. DEMI-CHŒUR.

Courez; hâtons-nous. Pour moi, je vais garder ce sentier que le soleil éclaire de ses premiers rayons.

IIe. DEMI-CHŒUR.

Et moi, celui qui est vers le couchant.

ELECTRE.

Portez de côté et d'autre vos regards inquiets. *

LE CHŒUR.

Vous nous voyez attentives.

ÉLECTRE.

(26) Ecartez ces boucles flottantes, que vos yeux puissent se promener de toutes parts.

* Littéralement: *Obliques*, ce qui pourroit signifier, *des regards dérobés*.

Ier. DEMI-CHŒUR.

Quelqu'un s'avance dans le chemin. Quel est ce villageois qui tourne autour du palais?

ÉLECTRE.

O mes amies! je suis perdue s'il va découvrir à nos ennemis ces lions acharnés en secret au carnage.

Ier. DEMI-CHŒUR.

Ne craignez rien, personne n'approche.

ÉLECTRE, *au* IIe. DEMI-CHŒUR.

Et de votre côté tout est-il en sûreté? Rassurez-moi par votre réponse. N'y a-t-il personne dans cette enceinte?

IIe. DEMI-CHŒUR.

Tout va bien. Vous, ma compagne, soyez vigilante. De mon côté tout est tranquille.

ORESTE.

Reçois mes larmes pour libations.

Ier. DEMI-CHŒUR.

Je n'apperçois aucun mouvement.

ELECTRE.

(27) Il faut qu'à cette porte je fasse retentir ma voix. — O! vous, qui êtes dans le palais, pourquoi tarder d'accomplir le sanglant sacrifice?.... Ils ne m'entendent pas;.... malheureuse que je suis! près de la beauté leur fer s'est-il émoussé? — Bientôt quelqu'un des Grecs accourra pour la secourir.... Redoublez d'attention: ce n'est pas le moment de ralentir votre ardeur. Changez de place; précipitez vos pas de ce côté.

LE CHŒUR.

Nous allons: nous jetons les yeux de tous côtés.

ÉLECTRE, HÉLÈNE, LE CHŒUR.

HÉLÈNE, *du fond du palais.*

O ARGOS! je péris d'une mort cruelle!

ELECTRE.

Entendez-vous? leurs mains se baignent dans son sang. Ces cris douloureux sont sans doute ceux d'Hélène.

DEMI-CHŒUR.

O puissance éternelle de Jupiter! venez secourir nos amis.

HÉLÈNE, *du fond du palais.*

O Ménélas! je meurs! et tu ne viens pas à mon aide?

ELECTRE.

Tuez, massacrez, égorgez, enfoncez vos fers acérés dans le sein d'une perfide qui a abandonné son père, qui

a abandonné son mari, qui a fait périr des milliers de Grecs sur les rives du Scamandre, où les traits et le fer ont fait couler tant de larmes.

LE CHŒUR.

Silence, silence ! J'ai entendu quelque bruit dans le chemin qui conduit au palais.

---

## ELECTRE, HERMIONE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

O CHÈRES compagnes ! voilà Hermione qui arrive au milieu du carnage : faisons silence. Elle vient tomber d'elle-même dans nos filets. Si je puis l'avoir en ma puissance, je me féliciterai de ma proie. Demeurez tranquille ; que votre air ni vos yeux ne puissent faire connoître rien de ce qui vient de se

passer. Pour moi, je vais prendre un visage sombre, et j'aurai l'air d'ignorer tout ce qui s'est fait. — *A Hermione.* Jeune Princesse, avez-vous couronné de fleurs la tombe de Clytemnestre ? avez-vous fait les libations mortuaires ?

HERMIONE.

Je la priois de nous être favorable. Mais j'ai été saisie d'une terreur subite, me sentant éloignée, et croyant entendre des cris du côté du palais.

ELECTRE.

Ah ! tout ce qui se passe doit bien redoubler mes gémissemens.

HERMIONE.

* Ecartez ces propos sinistres. Quel nouveau malheur vous accable ?

ELECTRE.

L'assemblée a résolu ma mort et celle d'Oreste.

* *Bona verba, quæso.*

HERMIONE.

Votre mort ? — ô mes parens ! — Dieux ! prévenez ce malheur !

ELECTRE.

Le sort en est jeté : il faut plier sous le joug de la nécessité.

HERMIONE.

Ah ! voilà la cause des cris dont retentissoit le palais.

ELECTRE.

Suppliant aux pieds d'Hélène, il frappe l'air de ses cris plaintifs.

HERMIONE.

Qui ? expliquez-vous. Je ne vous comprends point.

ELECTRE.

Le malheureux Oreste : il implore sa grace et la mienne.

HERMIONE.

Ah ! c'est pour toute cette maison un trop juste sujet de larmes.

ELECTRE.

Et quel autre plus juste en pourrions-

nous avoir? — Mais vous, allez, joignez vos prières à celles de vos amis, tombez aux pieds de votre heureuse mère, qu'elle engage Ménélas à s'opposer à notre mort. O vous, que ma mère a élevée dans son sein! plaignez notre sort, soulagez notre infortune! Courez à ce glorieux combat, j'y marcherai devant vous: hélas! vous êtes notre seul recours dans notre adversité.

HERMIONE.

J'y cours, j'entre dans le palais: vivez, s'il est en mon pouvoir.

---

ELECTRE, HERMIONE, ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

ELECTRE.

ACCOUREZ, chers guerriers qui êtes dans ce palais : venez vous saisir de votre proie.

HERMIONE.

O dieux! que vois-je?

ORESTE.

Paix! * Ce n'est pas à vous d'avoir peur; vous venez pour nous sauver.

ELECTRE.

Arrêtez, saisissez. Suspendez le glaive sur sa poitrine, et demeurez tranquilles: que Ménélas sache qu'il a à faire à des hommes et non à de lâches Phrygiens, et qu'il éprouve le traitement dû à sa perfidie. Vous, mes amis, faites du bruit, élevez votre voix au-devant du palais, de peur que les habitans d'Argos ne s'épouvantent à l'ouie de ce meurtre, et ne viennent au palais pour y donner du secours, avant que j'aie vu de mes yeux le cadavre d'Hélène baigné dans son sang, ou que nous ayons

* Je crois que c'est une ironie cruelle, qui fait allusion au motif qui avoit engagé Hermione à entrer dans les appartemens d'Hélène. — Littéralement : *C'est nous et non pas vous que vous venez secourir.*

entendu quelqu'un de ses esclaves : car quoique je sache quelques détails, il en est d'autres que j'ignore. *Elle entre dans le palais.*

---

LE CHŒUR, SEUL.

C'EST avec justice que la vengeance des dieux a fondu sur Hélène ; car elle avoit rempli toute la Grèce de larmes pour son infâme Pâris qui entraîna la Grèce vers Ilion. — Mais faites silence, j'entends du bruit à la porte du palais : voici quelqu'un d'entre les Phrygiens qui s'avance, et qui pourra nous apprendre ce qui se passe.

UN ESCLAVE PHRYGIEN, LE CHŒUR.

LE PHRYGIEN.

JE me dérobe au fer d'Argos et à la mort; je m'enfuis avec (28) cette chaussure phrygienne par-dessus ces toits de cèdre, et ces lambris d'une sculpture dorique. Cette terre se refuse à la fuite d'un barbare. Hélas! où fuirai-je? ô étrangères! m'élèverai-je dans les airs, ou m'enfoncerai-je dans les abîmes de * l'océan qui embrasse la terre dans sa vaste enceinte?

LE CHŒUR.

O Troyen! esclave d'Hélène, qu'est-il donc arrivé?

LE PHRYGIEN.

Ah! Ilion! Ilion! capitale de la fer-

* *L'océan qui a une tête de taureau.*

tile Phrygie! Ida, montagne sacrée, je ne te verrai plus! Je fais retentir ce palais des tristes accens d'une voix étrangère, déplorant la beauté fatale de la fille de Léda, * dont la naissance mystérieuse annonça son origine céleste, et qui est devenue la furie de la superbe Pergame **. Hélas! — ô douleurs! ô gémissemens! Malheureuse *** Dardanie, (29) patrie de Ganimède, le favori de Jupiter.

LE CHŒUR.

Raconte-nous, je te prie, en détail ce qui s'est passé dans le palais : car je ne puis rien comprendre à tout ce que tu viens de nous dire.

LE PHRYGIEN.

(30) Hélas! hélas! — Ces accens plaintifs d'une voix babare, ces cris doulou-

* Littéralement : *Les beaux yeux de la fatale Hélène, fille de la belle Léda, et née d'un œuf de cygne.*

** *Pergame, ville d'Apollon.*

*** *Abondante en chevaux.*

reux expriment le désespoir d'un sujet asiatique qui voit couler le sang de ses rois, plongés par le fer dans les abîmes du Tartare. — Mais puisque vous l'exigez, je vous ferai ce triste recit. Deux lions furieux sont entrés dans le palais. L'un est fils du général des Grecs: l'autre, dont Strophius est le père, est un homme perfide, semblable à Ulysse, ourdissant ses ruses en silence, fidèle à ses amis, audacieux dans le combat, habile dans l'art de la guerre, et tel qu'un dragon altéré de sang. Périsse la calme prévoyance qui préside à ses artifices! Ces deux guerriers s'approchent du trône où siège l'épouse du généreux Pâris, et s'asseyent auprès d'elle, les yeux baignés de larmes, dans la contenance la plus humble, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, veillant attentivement sur elle. Ils embrassent ses genoux de leurs mains suppliantes. Les esclaves Phrygiens accourent de toutes parts,

se demandant les uns aux autres avec effroi, s'il n'y avoit point là quelque ruse cachée. Les uns nous rassuroient; les autres disoient que le dragon parricide tenoit enfin dans ses rêts la fille de Tyndare.

LE CHŒUR.

Etois-tu là dans ce moment? ou la peur t'avoit-elle déja fait fuir?

LE PHRYGIEN.

J'étois tout près,.... tout auprès d'Hélène : suivant l'usage des Phrygiens et des Barbares, j'excitois un souffle frais et léger sur son visage par le mouvement répété d'un éventail (31) élégant; elle rouloit entre ses doigts le lin de son fuseau, en laissant tomber les bouts à terre; elle se proposoit d'en faire une magnifique toile de pourpre, pour l'offrir à Clytemnestre et en décorer son tombeau. Oreste s'approche de la Princesse de Sparte : — « Descen» dez, dit-il, fille de Jupiter, quittez

» ce trône auguste, venez sur le foyer* » de mes ancêtres pour écouter mes » plaintes. » En même temps il l'y conduit, il l'emmène. Elle suit; elle ignoroit, hélas! à quoi elle étoit destinée. Son complice, le perfide Phocéen, se tourne d'un autre côté : — « Sortez, » lâches Phrygiens. » En disant ces mots, il nous pousse hors de la chambre par différentes issues. Il enferme les uns dans les écuries, les autres dans les appartemens extérieurs; il nous disperse tous çà et là, et nous écarte de notre maîtresse.

LE CHŒUR.

Eh bien, que s'est-il passé ensuite?

LE PHRYGIEN.

O Déesse du mont Ida! ô mère puissante! — Hélas! ô cruelles douleurs! ô crime ineffable commis dans le palais des rois! Ils saisissent leurs épées ca-

* Littéralement : *Vers le siège de mon bisaïeul Pélops.*

chées

chées sous leurs robes de pourpre ; chacun d'eux promène ses regards çà et là, pour s'assurer que personne ne les observe. Puis, tels que deux sangliers furieux, ils se tournent contre cette femme, en criant : « Meurs ! meurs ! c'est ton per-» fide époux qui te fait périr, en trahis-» sant le fils de son frère, et l'aban-» donnant au supplice. » — Elle pousse un cri : « — O ciel ! » — Ses mains frappent son beau sein à coups redoublés. Cependant elle leur échappe et s'enfuit au hasard. Oreste l'atteint ; il saisit sa chevelure, et faisant pencher sa tête sur son épaule gauche, il alloit plonger dans sa gorge le glaive homicide.

LE CHŒUR.

Et tous les Phrygiens n'ont-ils pas accouru pour la défendre ?

LE PHRYGIEN.

A ses cris, nous renversons à coups de barre les portes et les cloisons qui nous renferment, et nous accourons de

toutes parts pour secourir notre reine, les uns avec des caillous, les autres avec des javelots, un autre armé d'une épée à large poignée. L'intrépide Pylade s'avance contre nous, semblable à Hector le héros de la Phrygie, ou tel que j'ai vu Ajax couvert d'un casque à triple panache combattre aux portes d'Ilion. Le combat s'engage. Ah! c'est en cet instant que les Phrygiens ont trop fait voir combien ils le cèdent aux Grecs en valeur. L'un fuit, et l'autre expire ; celui-là traîne à peine son corps couvert de blessures, celui-ci demande grace pour sa vie. Enfin, nous nous dérobons à la faveur de l'obscurité. Plusieurs restent morts ou mourans sur la place. Sur ces entrefaites, arrive la malheureuse Hermione pour voir expirer sa mère, son infortunée mère. Tels que deux Bacchantes en fureur, ils fondent sur cette nouvelle proie. En même temps ils frappent d'un coup mortel la fille de Jupi-

ter. Mais . . . . ô Jupiter ! ô terre ! ô lumière du soleil ! ô ténèbres de la nuit ! tout-à-coup elle a disparu, soit par quelque enchantement ou par les secrets de la magie*, soit que les dieux l'aient dérobée à leur fureur. Ce qui s'est passé depuis, je l'ignore, car je me suis enfui aussitôt ; mais c'est bien en vain que Ménélas a été à Troye reprendre une épouse au prix de tant de travaux et de souffrances.

LE CHŒUR.

Quel nouvel événement vais-je apprendre ? Je vois Oreste la main armée de son épée, qui sort du palais d'un air alarmé.

* *Des Mages.*

*Fin du quatrième Acte.*

# ACTE V.

## ORESTE, LE PHRYGIEN, LE CHŒUR.

ORESTE.

OU est-il cet esclave qui a échappé à ma fureur?

LE PHRYGIEN.

Seigneur, vous le voyez prosterné devant vous.

ORESTE.

Tu n'es pas ici à Troye, mais à Argos.

LE PHRYGIEN.

L'amour de la vie est de tous les pays.

ORESTE.

Tes cris n'ont-ils point averti Ménélas de secourir son épouse?

LE PHRYGIEN.

C'est vous que je voudrois secourir; vous le méritez mieux que lui.

ORESTE.

Avoues-tu que c'est avec justice que j'ai fait périr la fille de Tyndare ?

LE PHRYGIEN.

Sa mort est très-juste. * Que n'a-t-elle pu en éprouver une trois fois plus cruelle ?

ORESTE.

Ta langue timide me flatte et trahit ta pensée.

LE PHRYGIEN.

Je parle vrai : n'est-ce pas elle qui a fait périr également les Grecs et les Phrygiens ?

ORESTE.

Jure-moi donc, ou je te tue, que ce n'est pas à cause de moi que tu tiens ce langage.

* Littéralement : *Que n'a-t-elle eu trois gorges pour mourir ?*

LE PHRYGIEN.

J'en jure sur mon ame, et je déteste le parjure.

ORESTE.

C'est ainsi qu'à Troye, le fer intimidoit les Phrygiens.

LE PHRYGIEN.

Ecartez cette épée ; son affreux éclat est l'image de la mort.

ORESTE.

Crains-tu que comme celui de la Gorgone, son aspect ne te change en un rocher ?

LE PHRYGIEN.

* Je crains la mort et ne connois pas la Gorgonne.

ORESTE.

Esclave, tu crains la mort qui finiroit ta misère !

* J'ai supprimé une espèce de jeu de mot que j'avois d'abord essayé d'exprimer ainsi : *Je ne connois pas la Gorgonne, mais je crains que votre épée ne me change en un cadavre.*

LE PHRYGIEN.

Tout homme, même l'esclave, chérit la lumière du jour.

ORESTE.

Tu as raison. Rends grace à ton bon sens, et rentre dans le palais.

LE PHRYGIEN.

Vous ne me ferez donc pas mourir?

ORESTE.

Je te fais grace.

LE PHRYGIEN.

O la belle parole!

ORESTE.

Mais je pourrai changer d'avis.

LE PHRYGIEN.

* Ah! ce mot n'est pas digne de vous.

ORESTE, *au Phrygien après qu'il est sorti.*

Insensé, peux-tu croire que je vou-

* Il y a dans le grec une espèce d'allusion à la réponse précédente, qu'on pourroit faire sentir en traduisant: *Ah! cette parole-là n'est pas belle!*

lusse me souiller de ton sang ? toi qui sans être femme ne peux être compté parmi les hommes ! — *Au Chœur.* Je ne suis sorti du palais que pour vous prier de ne pas trop élever la voix, car si les citoyens entendent vos cris, ils accourront en tumulte. Pour Ménélas, je ne crains pas son épée ; qu'il vienne avec ses blonds cheveux épars sur ses épaules, dont il est si vain. S'il amène avec lui une troupe de citoyens pour venger le meurtre d'Hélène, s'il refuse de me sauver, ainsi que ma sœur et Pylade, outre la mort de sa femme, il aura encore à pleurer celle de sa fille. *Il rentre dans le palais.*

LE CHŒUR SEUL, *tantôt réuni, tantôt partagé.*

LE CHŒUR.

O FORTUNE ! quels combats effrayans se préparent dans la maison des Atrides ?

Ier. DEMI-CHŒUR.

Que faire ? Irons-nous publier ces événemens ? garderons-nous le silence ? Mes amies, quel est le plus sûr parti ?

IIe. DEMI-CHŒUR.

Ces tourbillons de fumée qui s'élèvent du palais, annonceront assez ce qui se passe.

Déja les torches sont allumées, le palais de Tantale va être livré aux flammes ; ils ne sont pas assouvis de carnage. La fortune préside sur la vie des mortels, elle dirige les événemens comme il lui plaît. Quel est le mauvais

génie dont la puissance irrésistible a frappé ce palais d'une plaie de sang, pour venger la mort de Myrtile précipité de son char (32) ! — Mais je vois Ménélas qui s'avance : il presse ses pas de ce côté ; sans doute il est instruit de son sort. (33) Fermez promptement les portes, ô Atrides qui êtes dans le palais ! Oreste, un homme dans la prospérité est bien fort contre des malheureux comme vous.

ORESTE, PYLADE, MÉNÉLAS, ELECTRE, LE CHŒUR.

MÉNÉLAS.

QUELLE horreur ! qu'ai-je entendu! quels forfaits! Deux bêtes farouches.... Non, ce ne sont pas des hommes. — Mon épouse.... Elle n'est point morte, dit-on, elle a disparu. Il ne m'est parvenu qu'une rumeur confuse : celui qui m'a parlé étoit troublé de crainte. Ah! voilà les cruels artifices de ce parricide ; il rit de mon malheur. — Mais, qu'on ouvre cette porte : ouvrez, esclaves! que du moins j'arrache ma fille d'entre leurs mains sanguinaires ; que je prenne le cadavre de ma malheureuse épouse : ses meurtriers l'accompagneront dans le tombeau, je les y précipiterai de ma main.

ORESTE, *du haut du palais.*

O toi qui t'enfles d'une vaine audace, orgueilleux Ménélas, je te défends de toucher cette porte, si tu ne veux que je t'écrase d'une poutre détachée de ces vieux auvents. Les serrures et les verroux s'opposent à ton impétuosité : tous tes efforts sont inutiles.

MÉNÉLAS.

O dieux ! que vois-je ? des torches allumées, mes ennemis fortifiés dans le palais, et le glaive levé sur le sein de ma fille !

ORESTE.

Veux-tu m'interroger où m'entendre ?

MÉNÉLAS.

Je hais autant l'un que l'autre ; mais il faut bien que je t'écoute.

ORESTE.

Sache donc que je vais égorger ta fille.

MÉNÉLAS.

Assassin d'Hélène ! tu veux commettre meurtre sur meurtre !

ORESTE.

Que n'ai-je pu y réussir, et pourquoi les dieux me l'ont-ils enlevée ?

MÉNÉLAS.

Tu nies ton action, et ne cherches qu'à m'insulter.

ORESTE.

Il m'en coûte trop de la nier. Ah ! plût au ciel que j'eusse pu....

MÉNÉLAS.

Quoi ?... Je frémis....

ORESTE.

Précipiter dans les enfers la furie de la Grèce !

MÉNÉLAS.

Rends-moi le corps de mon épouse, que je puisse l'enfermer dans un tombeau.

ORESTE.

Redemande-la aux dieux. Mais vois périr ta fille de ma main.

MÉNÉLAS.

Parricide! es-tu insatiable de meurtre?

ORESTE.

(34) Je suis le vengeur d'un père; tu m'as trahi et livré à la mort.

MÉNÉLAS.

Ce n'est donc pas assez pour toi du sang d'une mère?

ORESTE.

Mon bras ne se lassera point de faire périr des femmes perfides.

MÉNÉLAS.

Et toi, Pylade, as-tu trempé dans ce meurtre?

ORESTE.

Son silence te le dit; il suffit que je le répète.

MÉNÉLAS.

Ah! tu ne m'échapperas pas, si le destin ne te donne des ailes.

ORESTE.

Nous ne fuirons point, nous embrâserons le palais.

MÉNÉLAS.

Le palais de tes pères !

ORESTE.

Il ne doit pas être le tien ; j'immolerai ta fille dans les flammes.

MÉNÉLAS.

Et bien, frappe, ta mort me vengera de tes crimes.

ORESTE.

J'accepte le défi.

MÉNÉLAS.

Ah ! non, arrête, que vas-tu faire ?

ORESTE.

Sois donc tranquille, et sache supporter des maux que tu souffres justement.

MÉNÉLAS.

Est-il juste que tu vives encore ?

ORESTE.

Et de plus, que je règne sur ce pays.

MÉNÉLAS.

Où?

ORESTE.

Dans Argos.

MÉNÉLAS.

Tu oserois toucher les vases sacrés?

ORESTE.

Pourquoi non?

MÉNÉLAS.

Tu immolerois les victimes avant la bataille?

ORESTE.

Et toi, l'oserois-tu?

MÉNÉLAS.

Mes mains sont pures.

ORESTE.

Mais non pas ton cœur.

MÉNÉLAS.

Qui t'adresseroit la parole?

ORESTE.

Tous ceux qui aiment leurs pères.

MÉNÉLAS.

Et ceux qui honorent leurs mères?

ORESTE.

Qu'ils sont heureux !

MÉNÉLAS.

L'as-tu fait ?

ORESTE.

Je hais les femmes perfides.

MÉNÉLAS.

Ecarte cette épée du sein de ma fille.

ORESTE.

*Ne t'en flatte pas.

MÉNÉLAS.

Ma fille doit-elle périr par ta main ?

ORESTE.

Tu l'as dit.

MÉNÉLAS.

Dieux ! que ferai-je ?

ORESTE.

Vas persuader aux Citoyens....

MÉNÉLAS.

Quoi ?

* Littéralement: ORESTE. *Tu es menteur.* — MÉNÉLAS. — *Tu veux tuer ma fille?* — ORESTE. *Tu n'es plus menteur.*

ORESTE.

D'épargner nos jours.

MÉNÉLAS.

Sinon vous égorgerez ma fille ?

ORESTE.

N'en doute pas.

MÉNÉLAS.

Infortunée Hélène !

ORESTE.

Et moi, ne suis-je pas malheureux ?

MÉNÉLAS.

Je ne l'ai donc ramenée de Troye que pour ce cruel sacrifice ?

ORESTE.

Plût aux dieux !

MÉNÉLAS.

Après tant de travaux !

ORESTE.

Ils n'étoient pas pour moi.

MÉNÉLAS.

O cruelle infortune !

ORESTE.

Tu m'as tantôt refusé ton secours.

MÉNÉLAS.

Je suis victime de tes artifices.

ORESTE.

Tu es victime de ta propre perfidie. Mais hâtons-nous, Electre, mets le feu à ce palais ; et toi, le plus sûr de mes amis, Pylade, embrâse les auvents de ce mur.

MÉNÉLAS.

O terre de Danaüs ! ô citoyens d'Argos ! accourez en armes pour me défendre ! Cet infâme parricide, tout souillé du sang d'une mère, veut vivre en dépit de vos lois.

*Les Acteurs précédens*, APOLLON.

APOLLON.

MÉNÉLAS, calme ta colère; c'est Phébus, le fils de Latone, qui te l'ordonne. Et toi aussi, Oreste, qui tiens ce glaive suspendu sur le sein de cette jeune princesse, écoute-moi. Hélène que tu voulois faire périr pour te venger de Ménélas, et qui t'est échappée, est cet astre que vous voyez dans les cieux; elle vit encore, et n'a point succombé sous vos coups; c'est moi qui l'ai sauvée par les ordres de Jupiter mon père, et qui l'ai dérobée à votre fureur. (35) La fille de Jupiter n'a point dû subir la mort. Assise dans les cieux auprès de Castor et de Pollux, elle sera désormais un signe favorable aux nautonniers. Vas, Ménélas, choisis une autre épouse, puisque la beauté de celle-ci ne fut que

l'instrument dont les dieux se servirent pour exciter entre les Grecs et les Phrygiens cette guerre meurtrière qui (36) a soulagé la terre du fardeau d'une multitude inutile et orgueilleuse. Voilà pour ce qui concerne Hélène. Pour toi, Oreste, il faut que tu franchisses les limites de cette contrée, et que tu habites (37) les champs de Parrhasie pendant la révolution d'une année ; tu lui laisseras ton nom, les Arcades et les Azaniens l'appelleront *Orestienne*. De-là tu passeras à Athènes, tu plaideras contre les Euménides pour justifier ton parricide. Les dieux seront tes juges, et rendront leur sentence sacrée dans l'Aréopage ; c'est toi qu'elle doit faire sortir vainqueur. Cette même Hermione dont ton épée menace les jours, est l'épouse que les dieux te réservent. (38) C'est en vain que Néoptolême prétend à sa main, il ne l'obtiendra jamais. Son destin est de mourir d'une mort violente à Delphes,

où il viendra me demander justice de la mort de son père Achille. Pour Pylade, donne-lui ta sœur en mariage comme tu la lui as promise. Il doit passer le reste de sa vie dans le bonheur. Et toi, Ménélas, laisse Oreste régner dans Argos. Vas commander à Sparte, jouis des biens que tu as reçus d'une épouse pour qui tu as tant souffert. — J'aurai soin d'appaiser la ville, et de justifier l'auteur d'un parricide commis par mes ordres.

ORESTE.

O Apollon ! vos oracles n'étoient donc pas trompeurs : la vérité s'est fait entendre. J'ai craint, je l'avoue, que la voix de quelque mauvaise divinité ne m'eût séduit, et que je ne l'eusse prise pour la vôtre. Mais tout se termine heureusement. J'obéis à vos ordres ; je délivre Hermione, et je promets de l'épouser dès que j'aurai l'aveu de son père.

MÉNÉLAS.

Hélène, fille de Jupiter ! je vous sa-

lue : j'envie votre bonheur, vous habitez les demeures fortunées des dieux. Oreste, je t'accorde ma fille en mariage, puisque c'est la volonté d'Apollon. Puisse cette alliance bien assortie du côté de la naissance, faire ton bonheur et le mien !

APOLLON.

Hâtez-vous, et que chacun exécute ce qui lui est prescrit.

MÉNÉLAS.

J'obéis.

ORESTE.

Je me rends à tes ordres, Ménélas; je te voue une amitié fondée sur nos malheurs et sur les oracles d'Apollon.

APOLLON.

Allez et honorez la Paix, la plus belle des déesses. — Pour moi, traversant la région des astres lumineux, je vais conduire Hélène au palais de Jupiter. Là, placée auprès de Junon et d'Hébé, la compagne d'Hercule, elle recevra les

hommages des mortels, et partagera l'empire de la mer avec les Tyndarides, fils du maître des dieux.

LE CHŒUR.

(39) Victoire auguste et glorieuse ! daignez présider sur mes jours, et les ceindre d'une couronne immortelle.

*Fin du cinquième et dernier Acte.*

NOTES

# NOTES
# SUR ORESTE.

(1) TANTALE, roi de Phrygie *, étoit fils de Jupiter et de la nymphe Plota ; admis aux festins des dieux, il révéla leurs secrets aux mortels, ou leur fit part de l'ambroisie céleste : les dieux pour l'en punir le suspendirent à un rocher entre le ciel et la terre ; afin, dit un commentateur Grec, que son babil ne pût se satisfaire, ni avec les dieux, ni avec les hommes, ni avec les habitans du Tartare. * *

Pélops, son fils, vint en Elide dans le *Péloponnèse*, et obtint Hippodamie, fille du roi Œnomaüs : ce prince l'avoit promise à celui qui pourroit le vaincre dans la course des cha-

* *Ou de Lydie.*

** *C'est la mythologie d'Euripidè, différente de celle d'Ovide, d'Horace*, &c.

Tantalus à labris, *&c.*

*Le P. Brumoy lui attribue le supplice de Sisyphe.*

riots. Pélops gagna son écuyer, nommé Myrtile, qui fit briser le char de son maître. Œnomaüs vaincu et mourant, pria Pélops de venger sa mort, ce qu'il fit peu après, en précipitant Myrtile hors du char dans lequel il étoit avec lui, près d'un Promontoire de l'Eubée, appelé Géreste. Myrtile étoit fils de Mercure ; et l'on attribua à la vengeance de ce dieu les malheurs qui fondirent sur la postérité de Pélops.

Ses deux fils aînés, Atrée et Thyeste, vinrent s'établir à Maceste dans la Triphylie, province de l'Elide.

Avant d'obtenir le trône d'Argos, Atrée eut d'abord à combattre les Héraclides ; mais un oracle leur ordonna d'attendre, et ils se retirerent.

Thyeste forma aussi des prétentions à la couronne. Ce fut-là l'origine de ces fameuses querelles qui s'élevèrent entre les deux frères. Atrée voulant prouver que les dieux lui destinoient l'empire, en donna pour signe un agneau à toison d'or qui devoit se trouver dans son troupeau : mais Thyeste ayant trouvé moyen de séduire Erope, femme d'Atrée, il obtint d'elle cet agneau miraculeux. Atrée promit un second prodige ; il dit que la course

du soleil et des Pléiades seroit changée, et que ces astres rebrousseroient vers l'orient. La chose étant arrivée ainsi qu'il l'avoit prédite, l'empire lui fut dévolu. Cependant, blessé des familiarités de son frère avec sa femme Erope, Atrée servit à Thyeste, dans un festin, les membres de ses propres enfans. Ceux qui ne parlent pas des prodiges qu'Atrée fut obligé d'opérer pour parvenir à la royauté, particuliérement du changement qu'il apporta dans le cours du soleil, disent qu'à la vue de ce festin horrible cet astre recula d'horreur, et rétrograda vers l'orient. On ajoute que depuis il a toujours marché en reculant.

Voilà un caractère frappant dans l'histoire d'Atrée, auquel on peut appliquer assez naturellement l'ingénieux systême de l'Auteur du *Monde primitif analysé & comparé au monde moderne*. Le mouvement annuel du soleil semble indiqué par le personnage d'Atrée; son frère seroit donc le mouvement diurne. En s'en rapportant aux apparences, on n'en peut trouver de plus propres à représenter ces phénomènes. Ce sont deux frères ennemis entraînés en sens contraires, dont l'un semble tendre sans cesse à la destruction de l'autre. Les enfans du mouvement diurne ne peuvent

être que les jours. — Servius * dit qu'Atrée prédit une éclipse.

Agamemnon et Ménélas étoient fils d'Atrée. Agamemnon épousa Clytemnestre, fille de Tyndare, sœur d'Hélène, et mère d'Oreste. J'ai cru convenable de rassembler dans une seule note ces événemens mythologiques, qu'il faut avoir présens à l'esprit en lisant l'Oreste.

(2) v. 42. *Il ne s'eſt point rafraîchi dans le bain.* Le bain étoit presque d'une nécessité absolue dans des climats chauds, où l'usage du linge étoit inconnu. Aussi dans les auteurs Grecs, on le voit presque toujours mis à côté des besoins les plus pressans de la nature, tels que la faim, la soif, le sommeil.

(3) v. 54. *Nauplie.* C'étoit un port de l'Argolide. Strabon en fait mention. Le Scholiaste dit qu'il avoit été creusé par Nauplius, fils de Neptune et d'Amymone.

(4) v. 128. Hélène manqueroit aux bienséances en se coupant l'extrémité des cheveux dans le deuil d'une sœur qu'elle venoit de

* *Ad Æneid. I.*

perdre. La coutume exigeoit qu'elle épargnât moins sa belle chevelure, comme on le voit par l'exemple de Tyndare, qui paroît la tête rasée (*page 31 de la même Pièce.*) On pourroit objecter qu'Electre, dans la tragédie de Sophocle qui porte son nom, se contente de couper l'extrémité de ses cheveux en l'honneur de son père; (*Soph. Elect. v. 449.*) mais il faut remarquer qu'il y avoit déja plusieurs années qu'Agamemnon étoit mort, et que son deuil n'étoit pas récent. — Hélène vertueuse, feignant d'avoir perdu son époux, se rase la tête. *Eurip. Helena, v. 2207.*

(5) v. 110. Je trouve quelque chose de si doux et de si naturel dans ce passage, tel que je l'ai conçu à la première lecture, et tel qu'il est rangé dans ma traduction par rapport à la distribution des personnages, que je ne puis me rendre à la remarque de M. Brunck, qui trouve que ces paroles ne sauroient convenir à un autre personnage qu'à Electre. Cet habile et savant critique semble aussi avoir regret à la répétition de ce demi-vers :

Μὴ φοβεῖτέ, μηδ' ἐγὼ εἶμι.

Pour moi j'aime cette répétition, et elle ne

choque point lorsqu'elle se trouve ainsi alternativement dans la bouche d'Electre et dans celle du Coryphée. Je l'aime sur-tout lorsque je réfléchis que ces vers étoient chantés, et il me semble éprouver quelque chose de l'impression que pouvoit produire une ritournelle touchante et bien ménagée. Je n'oublierai jamais l'effet de cette scène pleine de douceur et de tendresse, sur un homme profondément sensible aux beautés simples et naturelles, qui suppléoit par son génie à la foiblesse du traducteur, et démêloit, comme au travers d'un voile, les touches antiques et originales : c'est ce que je desire que les lecteurs veuillent faire ; qu'ils permettent à leur imagination de voir au-delà de ce que je puis peindre, de se transporter aux temps, aux lieux où ces tragédies furent représentées, et qu'ils ne perdent pas de vue que la déclamation, le spectacle, et toutes les puissances réunies de la poésie et de la musique, mises en jeu pour attendrir et pour émouvoir, ne sont ici qu'imparfaitement rappelées. Il est sans doute inutile d'observer que, quoique ce soit à propos d'une remarque de M. Brunck que je me suis permis cette observation, elle lui est moins applicable qu'à un

autre ; personne ne doit mieux connoître et juger les beautés des ouvrages anciens, que celui qui met les autres à portée de les lire avec intelligence. Personne aussi ne doit mieux sentir le prix de son travail, qu'un homme qui en profite autant que moi.

(6) v. 331. C'étoit l'opinion des Grecs, comme c'est celle des Chinois, que la terre est sphérique, et que leur pays en est le centre. Delphes étoit le point précis du milieu, *l'ombilic de la terre.*

(7) v. 364. *Glaucus.* C'étoit un pêcheur qui étoit devenu immortel en mangeant d'une certaine herbe, et qui avoit été changé en dieu marin. Le scholiaste remarque d'autres divinités de la mer qui prophétisent chez les poètes, tels que Protée dans Homere, et Triton dans Pindare. M. Brunck remarque une pareille apparition de Glaucus dans le poème des Argonautes, *liv. 1.*

(8) v. 432. *Ojax.* Ojax et Palamède étoient fils de Nauplius et de Clymène fille d'Atrée. Palamède porta les armes à la guerre de Troye ; il rendit aux Grecs divers services, et les sauva par sa prudence du danger de

mourir de faim. Son génie pour les arts parut dans l'invention des poids et des mesures, de différentes espèces de jeux, et de l'art de la tactique, qu'il avoit appris des grues, qui volent, dit-on, en ordre de bataille. Il étoit outre cela très-bon astrologue, et il augmenta de quatre lettres (*) l'ancien alphabet des Grecs. Son mérite excita l'envie des généraux de l'armée. Ulysse eut des sujets particuliers de jalousie. D'ailleurs il n'avoit pas oublié que c'étoit Palamède qui avoit découvert l'artifice dont il se servoit pour éviter d'aller à la guerre de Troye, lorsque, contrefaisant l'insensé, il labouroit la terre, et que Palamède posa le jeune Télémaque sur le sillon.

Unis par leur commune haine, Ulysse, Agamemnon et Diomède, surprirent un esclave Phrygien qui portoit de l'argent à Sarpédon : ils le forcèrent d'écrire en phrygien une lettre supposée de Priam à Palamède, contenant des preuves de trahison de la part de ce dernier ; après quoi ils tuèrent l'esclave : ils gagnèrent ensuite un des serviteurs de ce prince, et lui dirent de cacher cette lettre et l'or dont l'esclave étoit porteur, sous le lit

(*) $\vartheta$, $\xi$, $\chi$, $\varphi$, c'est-à-dire, *th*, *x*, *ch*, *ph*.

de son maître. Ensuite ils intentèrent une accusation contre Palamède, et le firent lapider.

Nauplius son père, indigné d'un pareil traitement, vint au camp pour en demander vengeance : mais l'armée, toute entière à la discrétion de ses chefs, ne s'embarrassa guère de ses plaintes. Offensé d'un tel mépris, le prince revint en Grèce : il étoit en Eubée lorsqu'il apprit que la flotte des Grecs, retournant dans leur pays, rangeoit cette côte ; et comme il s'éleva une furieuse tempête, il fit allumer de place en place des fanaux sur une chaîne de rochers, où presque tous leurs vaisseaux vinrent échouer. Cependant ayant su qu'Ulysse avoit échappé, Nauplius se jeta dans la mer. Ojax, son fils, n'avoit pas perdu la mémoire de ces événemens ; on ne doit pas être surpris qu'il cherche à s'en venger sur Oreste.

Ce Nauplius n'est pas le même qui avoit creusé le port de Nauplie. V. *note* (3).

Page 153. *O divinités redoutables!* * Sophocle parle de même du respect des an-

* On a oublié, en imprimant la tragédie, de placer à cet endroit du texte le renvoi de cette note.

ciens pour les Furies, dans *Œdipe à Colone*. Il les appelle *les filles de la terre & des ténèbres*. Les Athéniens leur avoient donné le nom d'*Euménides*, qui signifioit la *bienveillance* qu'on leur demandoit. Ce respect pour les Furies a quelque rapport avec le culte que certaines nations sauvages rendent à un être malfaisant pour détourner sa colère ; et la crainte de prononcer leur nom ressemble un peu à celle qui portoient les Juifs à s'abstenir du nom de *Jehovah*. Le vrai nom des furies, leur nom épouvantable étoit *Erynnis*, qui rappelle l'idée de *querelle* et de *violence*. Il y avoit près d'Athènes un bois qui leur étoit consacré, à la portée d'un petit bourg appelé *Colone*, où Œdipe vint terminer une vie souillée par le parricide et par l'inceste ; ce qui fait le sujet de la pièce de Sophocle que je viens de citer. Œdipe est assis dans ce lieu sacré : le Chœur composé de vieillards lui adresse la parole : * « Où êtes vous ? ô vieillard fugi-» tif, errant, ô étranger ! En effet, s'il ne » l'étoit pas, auroit-il jamais eu la hardiesse » de mettre le pied dans ce bois inaccessible » aux mortels ? Il est consacré à des déesses

* Tragédies de *Sophocle*, de la traduction de M. Dupuis.

» invincibles, dont nous n'osons prononcer » le nom ; et nous ne passons jamais ici que » les yeux baissés et dans un silence religieux, » qui n'est rompu que par quelques paroles » de bon augure. »

Eschyle a fait une tragédie, intitulée *les Euménides*, dont le sujet est Oreste plaidant contre les Furies. Ce sujet est en quelque sorte la suite de celui que traite Euripide, et l'on voit que celui-ci ne l'avoit pas perdu de vue, dans la manière dont Apollon s'exprime à la fin de sa pièce.

(9) v. 453. Le P. Brumoy l'entend autrement ; il traduit : *Devenez père pour ceux qui vous tiennent lieu d'enfans.* Le grec est : χαρίζας πάτρωας ἐκείνων εἰς ᾧς σέ δεῖ. Le mot πατρωας, qu'il rapporte à Ménélas, je le rapporte à Agamemnon, à cause du mot ἐκείνων, et parce que le sens me paroît plus naturel.

(10) v. 466. Littéralement, *Comme les Dioscures ;* c'est-à-dire, Castor et Pollux, tous deux fils de Léda, le premier par Tyndare, le second par Jupiter. Ils naquirent d'un œuf. Pollux qui, comme fils de dieu, étoit immortel, partagea son existence avec son frère,

ensorte qu'ils vécurent alternativement chacun pendant un jour.

(11) vers 552. *Sans père, il n'est point de fils.* — * *Et sans mère! infâme Euripide?* s'écria une voix, sans doute une voix de femme, lorsqu'on représenta cette pièce. Oreste fait le même raisonnement dans les *Euménides* d'Eschyle. Au reste, Euripide suit ici le sentiment de son maître Anaxagore. Le système de ce philosophe sur la nature, le conduisoit à cette opinion sur la génération. J'en ai dit un mot dans la *Vie d'Euripide.*

(12) v. 638. Littéralement: *Les longs discours valent mieux que les courts, & sont plus clairs.* (Τα μακρα, &c.) C'est un contraste de caractères; Ménélas, Lacédémonien, doit être concis et sententieux; il dit beaucoup en peu de mots. Oreste qui a besoin de lui, veut pénétrer ses sentimens, et doit desirer qu'il s'explique. Cela n'empêche pas que cette sentence ne me paroisse froide et déplacée: on diroit d'un philosophe qui discute. Quelques interprètes la rejettent comme interpolée.

* Ἄνευ δὲ μητρὸς ὁ καθαρμ' Εὐριπίδη!

(13) v. 773. Dans la traduction de cette pièce, qui a été publiée avant l'édition de Musgrave, j'avois entendu ce vers comme lui : *Prenez garde qu'ils ne cherchent l'occasion de vous surprendre.... Vide ne te libenter prehendant.* Le grec dans les éditions ordinaires porte : μη λαβωσι σ' ασμενοι. M. Brunck corrige : μη ς λαβωσι. Ne pourroit-on point par une correction plus imple, lire λαβωσι, du fut. 2. λαβω ? M. Brunck indique ce sens sans indiquer la correction, qu'il ne juge sans doute pas nécessaire : μη λαβωσι σ' ασμενοι, *ils ne te receveront pas volontiers.* C'est ce que j'ai tâché d'exprimer dans ma traduction.

(14) v. 778. Pylade dit simplement : *Cela est donc meilleur que de rester.* J'avois d'abord traduit : *Il faut donc prendre ce parti ;* j'ai trouvé ensuite à cette expression une tournure dialectique, à laquelle j'ai cru devoir substituer celle qu'on lit dans ma nouvelle traduction. Au vers suivant, après les paroles que prononce Oreste, j'ai ôté le point d'interrogation, et laissé le sens imparfait, conformément à la correction de M. Brunck.

(15) v. 819. Traduction littérale et vers

par vers de l'Antistrophe du second chœur d'Oreste.

1 Le beau, nom beau, partager, *
2 Avec un instrument né du feu,
3 Le corps de ses parens, et l'épée noircie
dans le sang
4 La présenter aux regards du soleil ;
5 Commettre le crime de sang froid,
grande impiété ! **
6 Délire des hommes méchans.
7 Dans la crainte de la mort,
8 La malheureuse Tyndaris s'écria :
9 Mon fils, tu ne commets pas une sainte
action
10 En tuant ta mère : *prends garde* que
11 Pour rendre à ton père les devoirs de la
piété,
12 Tu ne contractes une infamie éternelle.

(16) v. 872, 873. Danaüs, frère d'Egyptus, régna cinquante ans dans Argos. Ses cin-

* Πᾶυρα μεν ἀλλὰ μάλα λιγέως HOMER.

** C'est le seul sens raisonnable que je puisse donner à la leçon vulgaire, que M. Musgrave corrige dans ce sens :

*Au contraire être lâche, oisif, appelé l'impiété*
*Et la folie des hommes méchans.*

quante filles, fameuses sous le nom de *Danaïdes*, épousèrent les cinquante fils de leur oncle Egyptus, et les massacrèrent dans une seule nuit (à l'exception de Lyncée, épargné par Hypermnestre); en punition de ce crime elles sont condamnées dans les enfers à remplir sans cesse cinquante tonneaux percés. Egyptus s'avançant avec une armée pour venger ses fils, Danaüs assembla le peuple d'Argos sur une colline nommée *Prone*, où il périt de la main de son ennemi; selon d'autres, Lyncée leur persuada de se choisir des arbitres pour terminer leur querelle. On fixe l'époque de ces absurdes événemens, trente deux ans après la sortie des Israélites hors d'Egypte. Mais j'aime mieux croire, avec M. C. de Gébelin, que ce sont-là de pures fictions allégoriques.

Le discours de ce Messager contient la description d'une procédure criminelle. C'est une espèce de * combat d'épreuve, où la défense du prévenu est confiée au premier champion qui s'offre à prendre sa cause. On trouve ici des allusions aux personnes et aux circonstances que le poète avoit sous les yeux. Dans la peinture qu'il fait d'un orateur dangereux,

* Ἀγὼν θανάσιμος.

les uns voient Cléophon qui s'opposoit au traité entre Athènes et Lacédémone; les autres soutenant que Cléophon étoit déja mort au temps où cette pièce fut donnée, assurent que c'est Cléon qu'Euripide désigne. Mêmes conjectures au sujet de ce qui est dit au v. 770 : *La multitude est redoutable quand elle est conduite par des chefs mal-intentionnés*; et le portrait de l'homme de bien, *v. 917 et suiv.* a l'air d'être tracé d'après nature.

Cette conjecture se trouve autorisée par le suffrage de M. Musgrave, qui indique Socrate comme celui auquel quelques traits peuvent convenir.

(17) v. 904. Αργειος, ουκ Αργειος, ηναγκασμένος. Cette expression semble indiquer que l'homme qu'on y désigne avoit été reçu dans Argos d'une manière peu honorable. Le mot ηναγκασμένος emporte l'idée de *contrainte*. Il y a peut-être ici quelque allusion. M. Brunck pense qu'il s'agit d'un homme qui avoit usurpé les droits de cité dans Argos, et qui ainsi étoit Argien d'une manière forcée.

(18) v. 933. Inachus fut le premier roi d'Argos; Pélasge lui succéda, et ensuite Da-

naüs, fils de Bel, de qui il est parlé dans la *note* (14). Les peuples prirent successivement les noms de ces Princes. Le ſcholiaste donne fort en détail la généalogie de ces rois, mais elle ne seroit pas fort intéressante ici.

(19) v. 943. Cette répétition de la phrase χϑ φϑανοι ϑνησκων τις αν me semble si froide, que je serois tenté de soupçonner ici quelque interpolation.

(20) v. 965. *Terre des Cyclopes.* C'est Argos ou Mycène que le poète désigne par cette expression. Les Cyclopes étoient des peuples de la Thrace ou de la Curétide, qui étoit une partie de l'Epire, qu'on a appelée depuis Acarnanie. Prœtus et Acrisius se disputoient le trône d'Argos, qu'Abante leur père avoit laissé vacant par sa mort. Prœtus, vaincu d'abord, appela à son secours les peuples de la Lycie et de la Curétide. Il força, par leur moyen, son frère Acrisius à la paix; celui-ci conserva le trône d'Argos, et Prœtus régna dans Tyrinthe. Les Cyclopes étoient fort habiles dans les arts mécaniques. Ils fortifièrent des villes et en bâtirent d'autres, particulièrement Mycène. Ces Cyclopes ont exercé

depuis leur talent à forger les foudres de Jupiter, au pied du mont Ethna.

(21) v. 1010. *Des sept Pléiades.* Une de ces étoiles avoit déja disparu du temps d'Ovide.

*Quæ septem dici, sex tamen esse solent.*

(22) v. 1112. Il me semble que ce sens qu'offre le scholiaste peut se soutenir. Hélène et Ménélas étoient, après la mort d'Oreste et d'Electre, les héritiers naturels de la maison d'Agamemnon; et cette observation n'est pas inutile pour exciter l'indignation contre celle que les héros vont immoler. Suivant la remarque de M. Brunck, il faut traduire: *oui, mais elle y est en sûreté.*

(23) v. 1131. Cette scène semble plutôt le complot de deux assassins que l'entretien de deux héros. Le meurtre simple paroît n'avoir pas eu dans l'esprit des anciens, ce caractère d'atrocité qu'il a dans nos mœurs. Tant qu'Œdipe ne se reconnoît pas pour parricide, il ne songe guère à se repentir d'avoir été meurtrier. Voyez dans Sophocle, comme il en parle de sang-froid. *Œd. Tyr. v. 825.*

Κτείνω δ' ἐς τὸν ξυμπαίτιον.

(24) v. 1177. M. Brunck rappelle ici deux vers de Sophocle, dont ceux-ci semblent être l'imitation; en voici la traduction : *J'obtiendrai l'un de ces deux biens, ou une heureuse délivrance, ou une mort glorieuse.* Soph. Elect. v. 1319.

(25) v. 1237. Strophius avoit épousé la sœur d'Agamemnon : Pylade, fruit de cette union, étoit neveu du roi d'Argos, et par Phocus il descendoit du grand Jupiter. Etant issu d'aussi nobles aïeux, on peut être surpris que, dans l'Andromaque de Racine, Pylade s'adresse à Oreste, non comme à son égal, mais comme à son maître.

(26) v. 1272. Ces jeunes filles étoient coiffées de manière que leurs boucles de cheveux s'avançoient sur le visage, soit par modestie, soit en signe de deuil et de tristesse. Comme Electre vouloit qu'elles regardassent de côté, ces cheveux pouvoient les en empêcher.

(27) v. 1287. *Il faut qu'à cette porte je fasse retentir ma voix.* ακοην. *Strepitum qui audiri potest.* Confer. π. Il. ϖ. v. 634. MUSG.

Avant d'être autorisé par ce commenta-

teur, ce sens m'avoit déja paru le seul véritable, & je l'avois suivi dans la traduction de cette pièce, imprimée en 1778.

(28) v. 1376. ( *Chaussure Phrygienne.* ) Ευλαρισι, une chaussure *aisée*, des *pantoufles*. Elles nous viennent encore du Levant. Au vers 1484, en parlant de la fuite d'Hélène, le poète donne à son pied l'épithète de χρυσεσσας, *au soulier d'or*, ce qui fait allusion à sa couleur. On voit des souliers jaunes à plusieurs figures de femmes, dans les peintures d'Herculanum. Voy. aussi *Æschy. Pers. v. 662.*

(29) v. 1398. Le sens proposé par Heath et corrigé par Musgrave, est fort beau; ιπποσυνας fait image. En voici à peu près l'expression: *O Dardanide! qu'a perdu le beau Ganymède, lorsqu'enlevé par un coursier ailé, il vola dans les bras de Jupiter.* Mais il me paroît que le Phrygien, dans la phrase qui précède, s'est occupé de la gloire de sa patrie, & qu'il envisage l'enlèvement de Ganymède comme un nouvel honneur. Le sens qu'adopte M. Brunck confirme celui de ma traduction: *In qua Ganimedes equos agitabat.*

(30) v. 1402. Voici vers par vers la traduction de ce passage tel que M. Musgrave l'entend :

Αἴλινον, Αἴλινον, le cri de la mort,
Aï ! Aï !
Les barbares le poussent ( *lisez* l'enflamment ).
D'une voix asiatique, comme quand le sang du roi
Est répandu en terre
Par le glaive de fer de Pluton.

Il suppose que le Phrygien dit cela, parce qu'il entend la voix des autres esclaves Phrygiens qui pleurent leur reine.

(31) M. Guys décrit ainsi l'éventail des » Grecques modernes. Cet éventail est fort » grand, arrondi, composé de plumes de » paon, & a un manche d'ivoire ; il y a dans » le centre un petit miroir. Les dames le portent à la campagne ; & quand, fatiguées de » la chaleur, elles se reposent sur un sopha, » une esclave prend l'éventail, et fait du vent » à sa maîtresse pour la rafraîchir ». *Lett. sur la Grece, t. I, liv. vj.*

(32) v. 1549. Peut-être la fin de l'Acte IV, seroit-elle mieux placée en cet endroit : le temps qui précède ce vers a été rempli par

une action muette ; le Chœur a occupé seul la scène, ce qui a pu former une espèce d'entr'acte. Le P. Brumoy conjecture que l'Acte V pourroit bien commencer à la scène entre le Chœur et l'esclave Phrygien, qui est la sixième de l'acte IV, dans la division à laquelle je me suis arrêté.

(33) v. 1582. *Fermez promptement les portes*, &c. Ces paroles, qu'on met ordinairement dans la bouche d'Electre, doivent être attribuées au Chœur. M. Musgrave autorise cette correction.

(34) v. 1620. On peut traduire également : *Je suis le vengeur d'un père que tu as trahi & livré à la mort.* Mais ce sens me semble moins convenir aux circonstances. Ménélas n'avoit pas trahi Agamemnom, mais Oreste.

(35) v. 1668. Cette phrase est un jeu de mots, fondé sur ce que ζην signifie vivre, et ζηνϑ signifie Jupiter : on peut dire aussi que ces mots ont un rapport de sens, aussi bien que de son, puisque *Jupiter* est la source de la *vie*. Tyndare n'étoit pas plus père d'Hélène que de Pollux. *V. note* (10).

(36) v. 1674. On dit que la terre, surchargée du fardeau des hommes qu'elle portoit, de leur orgueil et de leurs vices, pria Jupiter de la soulager. Ce dieu fit naître les guerres de Thèbes et de Troye. V. le vers 38 de l'*Hélène* d'Euripide.

(37) v. 1680. Parrhasie et Orestie étoient deux villes, ou peut-être la même ville de l'Arcadie. L'on attribue la fondation de Parrhasie à Parrhasius, fils de Pélasge, roi d'Argos. Il régna, dit-on, sur les Arcades, ainsi appelés, d'Arcas un de ses successeurs. Azan fut aussi un roi d'Arcadie, qui donna son nom à l'Azanie, une de ses provinces. On voit ici que la ville d'Orestie fut ainsi appelée du nom d'Oreste, qui y passa son année expiatoire.

Il y a des traditions sur la mort d'Oreste, qui ne s'accordent pas avec celle qu'a suivie Euripide. Suivant les unes, il mourut de la piquure d'un serpent, durant son année d'exil; suivant d'autres, se voyant poursuivi des Furies, il se réfugia dans un temple de Diane, qui le délivra de leur persécution.

(38) v. 1688. Le commentateur Grec veut absolument qu'Euripide laisse Hermione épou-

ser Néoptolême, et qu'elle ne soit donnée à Oreste qu'après la mort de son premier mari.

(39) v. 1724. Ces trois derniers vers ne tiennent point à tout ce qui précède. Ils sont l'expression des vœux du poète pour le succès de sa pièce aux jeux littéraires de la Grèce.

*Fin du Tome premier.*

VA1
553186

85
D
9

111
C
34